ÉTUDES

SUR LA MARINE

ET

RÉCITS DE GUERRE

Digitized by Google

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Digitized by Google

644455

ÉTUDES
SUR LA MARINE
ET
RÉCITS DE GUERRE

PAR

M. LE PRINCE DE JOINVILLE

TOME DEUXIÈME

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

ÉTUDES
SUR LA MARINE
ET
RÉCITS DE GUERRE

GUERRE D'AMÉRIQUE

QUATRE MOIS A L'ARMÉE DU POTOMAC

MARS-JUILLET 1862

I

Octobre 1862.

A mon arrivée en Amérique, la toile venait de tomber sur le premier acte de l'insurrection sécessioniste. L'attaque du fort Sumter par les gens de Charleston avait été le prologue; puis était venu le désastre de Bull's-Run. L'armée du Sud campait en vue de Washington. On se hâtait d'élever autour de cette capitale des ouvrages de défense.

Le canon grondait de temps en temps aux avant-postes. Au milieu de ces émotions, l'armée du Potomac prenait naissance.

Jusque-là, surpris par les événements, le gouvernement fédéral n'avait pu que prendre à la hâte des mesures provisoires qui aggravaient le péril au lieu de le conjurer. Tous les avantages, au début de l'insurrection, avaient été en faveur des insurgés. Ils étaient prêts pour une lutte à main armée, le Nord ne l'était pas. Depuis longtemps, en effet, l'œuvre de la sécession se préparait. Sous prétexte de s'organiser militairement pour la répression des soulèvements d'esclaves, les États du Sud s'étaient donné une milice permanente qui marcherait au premier signal. Des écoles spéciales avaient été fondées, où les fils des propriétaires d'esclaves allaient s'inspirer des qualités bonnes ou mauvaises qui font une race de soldats. L'homme du Nord, pendant ce temps, se reposant avec confiance dans le jeu régulier de la constitution, restait, uniquement occupé de ses intérêts, derrière son comptoir. L'armée nationale des États-Unis appartenait, en outre, presque entièrement aux hommes du Sud. Depuis nombre

d'années, le pouvoir fédéral était dans leurs mains, et ils ne s'étaient pas fait faute de remplir de leurs créatures toutes les administrations, l'École militaire surtout, et par suite l'armée. Longtemps ministre de la guerre, M. Jefferson Davis avait, plus qu'un autre, agi dans ce sens. Les dispositions des États du Nord lui rendaient, d'ailleurs, la tâche facile. Parmi les populations laborieuses et toujours un peu puritaines de la Nouvelle-Angleterre, la carrière des armes était regardée comme une carrière d'oisifs : l'école de West-Point jouissait auprès d'elle d'une médiocre estime, et les familles en écartaient leurs enfants. Enfin, la veille même de la crise à laquelle l'élection de M. Lincoln allait donner lieu, le ministre de la guerre de M. Buchanan, M. Floyd, aujourd'hui l'un des généraux de la sécession, avait eu le soin de faire diriger vers le Sud le contenu de tous les arsenaux fédéraux et d'envoyer l'armée régulière tout entière au Texas, mettant entre elle et Washington la barrière des États à esclaves, afin de rendre impuissant le sentiment du devoir qui pourrait porter les soldats à suivre le trop petit nombre d'officiers

restés fidèles à leur drapeau. Rien ne manquait ainsi aux précautions prises par les confédérés. Ils avaient fait pour la marine de même que pour l'armée; elle était dispersée aux quatre coins du globe.

Quant au Nord, il ne faisait rien. Les avertissements ne lui avaient pas manqué cependant. Depuis bien des années, la sécession était ouvertement prêchée. Un livre curieux, *le Partisan leader*, publié il y a plus de vingt ans, en fait foi. C'est, sous forme de roman, une peinture vraiment prophétique de la guerre qui désole en ce moment la Virginie, représentée sous des couleurs bien faites pour expliquer l'ardeur avec laquelle les imaginations des dames créoles ont épousé la cause séparatiste; mais on croyait au Nord, comme en tant d'autres lieux, que *tout s'arrangerait*. On se sentait le plus fort, et on jugeait inutile de se donner du mal à l'avance. C'est toujours la vieille histoire du lièvre et de la tortue. Enfin on comptait au besoin sur ces centaines de mille de volontaires portés sur tous les almanachs comme représentant la force militaire du pays, que l'inexpérience populaire regardait comme irré-

sistible. On fut vite détrompé. Les gens du Sud perdent l'élection présidentielle. Ils ont encore la majorité dans le Sénat; ce n'est pas le pouvoir qui leur échappe, mais c'est une blessure à leur orgueil. Les meneurs et les ambitieux se font de cette blessure un moyen de succès, et ils lèvent l'étendard de l'insurrection. Le pouvoir fédéral, toujours immobile, laisse à la fois écouler la période des compromis, de la conciliation, et celle de la répression énergique et immédiate. On s'arme de part et d'autre pour une lutte inévitable; mais le Sud a les hommes de guerre, il a les armes, il a l'organisation, il a la volonté et la passion. Le Nord est impuissant à ravitailler le fort Sumter, et ses volontaires, levés pour trois mois, comme si la campagne ne dût pas durer davantage, se font battre à Bull's-Run, non par manque de courage, car les exemples de courage individuel sont nombreux, non par la faute du général Mac-Dowel, qui les commandait, et dont le plan méritait le succès, mais par défaut d'organisation et de discipline.

Après Bull's-Run, il n'y avait plus de place aux illusions. On avait devant soi une grande

guerre. Enivré d'orgueil, encouragé par tous ceux qui, pour un motif ou un autre, voulaient du mal aux États-Unis, le Sud, la chose était désormais évidente, ne consentirait à rentrer dans l'Union qu'après des revers. Les espérances des ambitieux qui y dirigeaient les affaires étaient dépassées; ils tenaient une veine de succès, à aucun prix ils ne l'abandonneraient. Au Nord, en revanche, l'humiliation avait ouvert tous les yeux. On sentait qu'ayant pour soi, avec la supériorité du nombre et de la richesse, le bon droit et la légalité; qu'ayant le dépôt de la constitution à défendre contre une minorité factieuse qui, après tout, ne prenait des armes que pour l'extension de l'esclavage, on deviendrait la fable du monde si on ne résistait pas. On sentait ensuite qu'une fois la doctrine de la sécession admise et sanctionnée, elle serait susceptible d'applications infinies; de morcellement en morcellement, on irait jusqu'au chaos qui ne tarderait pas à faire la part belle au despotisme. On sentait enfin que c'était une chimère de prétendre à faire vivre en paix l'une à côté de l'autre deux puissances qui n'avaient point fait

encore l'épreuve réelle de leurs forces respectives, séparées radicalement, malgré leur communauté de langue et d'origine, par l'institution de l'esclavage, l'une en voulant le développement et l'autre l'abolition, séparées aussi par des intérêts qu'aucune ligne de douane ne pourrait concilier, et par l'impossibilité de régler sans querelles journalières les nombreuses questions qui se rattachent à la navigation des fleuves de l'Ouest. Toutes ces raisons, dont on se rendit compte immédiatement, jointes aux souffrances de l'amour-propre blessé et à la nouveauté d'un mouvement guerrier au milieu de ces contrées paisibles, eurent pour résultat la mise sur pied de l'immense armement avec lequel les États du Nord ont jusqu'à ce jour soutenu la guerre contre les puissants efforts de la sécession.

Admirons ici, avant de passer aux nombreuses critiques que nous aurons à faire plus loin, l'énergie, le dévouement, l'esprit d'abnégation courageuse, avec lesquels la population de ces États, conduisant son gouvernement bien plus qu'elle n'était conduite par lui, a d'elle-même, et sous la seule impulsion de son bon sens patriotique,

donné sans compter hommes et argent, sacrifié ses convenances, renoncé volontairement, et pour le bien public, à ses goûts, à ses habitudes, jusqu'au libre parler de ses journaux, et cela, non sous l'empire d'une passion du moment, non dans un transport d'enthousiasme passager, mais froidement, et pour un but éloigné de grandeur nationale.

On s'est donc mis sérieusement à l'œuvre pour créer une armée, une grande armée. Secondé par l'opinion publique, le congrès a résolu la levée de 500,000 hommes, avec les fonds nécessaires pour l'accomplir. Malheureusement, il ne lui a pas été donné de décréter les traditions, les connaissances et l'expérience requises pour la formation et la conduite d'une pareille force militaire. Il a bien pu réunir des masses d'hommes, un matériel immense, comme par enchantement; il n'a pas pu créer par un vote l'esprit de discipline et d'obéissance, le respect hiérarchique, sans lesquels il y a des foules armées, mais il n'y a pas d'armée. Là est un écueil contre lequel sont venus se briser bien des généreuxe fforts. Là est un vice originel dont nous verrons partout la funeste in-

fluence. Nous allons en découvrir le germe en examinant rapidement le mécanisme par lequel s'improvisa cette première création.

D'après les lois américaines, le gouvernement fédéral entretient, en temps de paix, une armée régulière permanente; il peut, de plus, dans les cas de crise, guerre ou insurrection, appeler sous les drapeaux autant de régiments de *volontaires* qu'il le juge convenable. L'armée régulière, formée par recrutement, ne comptait que 20,000 hommes avant la sécession. Le corps d'officiers, sorti en entier de l'École militaire, était remarquable. Très-instruits, versés dans la pratique du métier, comprenant la nécessité d'un commandement absolu, les officiers maintenaient dans leur petite troupe la discipline la plus rigoureuse. Ce noyau d'armée était excellent; mais l'insurrection en avait amené la dissolution, ainsi que je le disais tout à l'heure. La majeure partie des officiers (plus de trois cents) avaient passé au Sud. Les soldats, tous Irlandais ou Allemands, perdus dans les solitudes du Texas, s'étaient dispersés. A peine revint-il 2 ou 3,000 hommes de Californie ou du pays des Mormons pour prendre part à la

guerre. Ce qu'il y eut de plus précieux, ce fut le retour d'un certain nombre d'officiers qui purent présider à l'organisation telle quelle de l'armée de volontaires qu'on allait lever.

Dans nos pays, où nous avons appris à connaître la valeur comparative du soldat régulier et de ce soldat amateur, dispendieux et capricieux, qu'on appelle le volontaire, on se fût désolé de perdre le concours de l'armée permanente, si petite qu'elle fût. Si on l'avait eue, on se serait appliqué à la grossir par un élargissement de cadres et l'incorporation de recrues. Une armée de soixante mille réguliers eût fait bien plus de besogne qu'un nombre double ou triple de volontaires; mais, en Amérique, on ne sait pas cela, et, qui plus est, on ne veut pas le savoir. Ce serait renoncer à la croyance générale, et si profondément enracinée, que tout Américain, quand il veut une chose, trouve en lui, sans apprentissage, la force de la faire, et que, par conséquent, il n'y a pas de volontaire qui, en endossant l'uniforme, n'endosse du même coup toutes les qualités du soldat. Ajoutez que les officiers de West-Point, par le seul fait qu'ils ont reçu une éducation supérieure

et qu'ils reconnaissent la nécessité d'une hiérarchie, sont regardés comme des aristocrates. Or, tout ce qui est aristocratique est mauvais. De tels officiers étaient bons avec les mercenaires qui consentaient à leur obéir et à aller sous leurs ordres faire la police pénible des tribus indiennes des frontières; mais placer sous leur commandement une grande armée, pliée à la subordination des camps, c'était s'exposer à de graves dangers politiques. On ne fait pas un 18 brumaire avec des volontaires. Donc, ayant tout à créer, on se décida à créer une armée de volontaires, armée éphémère, comparativement inefficace, et surtout ruineuse, car le volontaire américain est richement payé : sa solde est de 13 dollars (plus de 65 francs) par mois; de plus, une pension de 40 francs, également mensuelle, est faite à sa femme en son absence; ce qui, soit dit en passant, a amené bien des mariages improvisés à l'heure de se rendre sous les drapeaux. Point de retenues sur la solde pour l'ordinaire, pour l'habillement ni autre fourniture quelconque. Le volontaire est défrayé de tout et nourri avec un luxe tel, qu'on le voit jeter journellement une partie de sa ration.

On devine ce que coûte une pareille armée. Si encore on eût gagné à cette dépense d'être bien servi! mais on l'était fort mal, faute de discipline : non que les lois et règlements militaires ne fussent pas suffisamment sévères; mais ils n'étaient pas appliqués et ne pouvaient l'être par suite de l'organisation première du régiment et de la composition de son corps d'officiers. Ici, nous touchons au vice essentiel d'une armée américaine.

Comment se forme, en effet, un régiment de volontaires? Dès que le Congrès a voté le nombre d'hommes que l'on veut appeler sous les drapeaux, on fait à Washington le calcul de ce que chaque état de l'Union doit fournir suivant ses ressources ou sa population. Ce calcul établi, chaque gouverneur fait annoncer qu'il sera levé dans les limites de sa juridiction tant de régiments. Le régiment, d'un seul bataillon, est l'unité militaire américaine. Les choses se passent alors de cette façon. — Quelques personnes se présentent qui offrent de lever un régiment; chacun fait valoir ses titres, son influence dans l'Etat ou dans telle partie de la population de l'Etat, qui lui permettra de trouver facilement le nombre d'hommes

voulu, son dévouement au parti qui occupe en ce moment le pouvoir, etc. Parmi ceux qui se sont ainsi présentés, le gouverneur fait son choix. Généralement, celui sur qui il est tombé a posé pour condition première qu'il aura le commandement du régiment, et voilà M. tel ou tel, médecin ou avocat, n'ayant jamais touché une épée, mais se sentant une vocation improvisée, qui d'emblée devient colonel; le voilà en rapport avec toutes les agences de recrutement et tous les fournisseurs chargés de l'équipement et de l'habillement du régiment futur. Il s'agit de trouver les soldats; c'est difficile, car il y a beaucoup de concurrence. On s'adresse à tous ses camarades, on parcourt le pays, on s'ingénie. Cela se fait vite et bien en Amérique, où l'on a l'esprit inventif. La plupart du temps, on trouve quelques amis qui, saisis de la même ardeur martiale, promettent d'amener tant de recrues, si on les fait, l'un capitaine, l'autre lieutenant, un autre sergent, et ainsi de suite. Les cadres se forment et se remplissent en partie; il ne reste plus qu'à compléter. C'est alors qu'on a recours aux moyens extraordinaires, à ces affiches gigantesques faisant valoir en termes

pompeux tous les avantages que présente l'entrée au corps. On va chez les prêtres catholiques pour avoir des Irlandais; on donne le privilége si recherché de la cantine à un individu qui promet le complément d'hommes nécessaire. Puis le régiment se trouve organisé; on porte les listes au gouverneur, qui approuve tout. Le régiment se rassemble, est habillé, équipé, puis expédié par le chemin de fer au *seat of the war*. Quelquefois, souvent même, on fait dépendre les grades de l'élection; mais ce n'est le plus souvent qu'une formalité : tout a été arrangé d'avance entre les intéressés.

Les inconvénients de ce système sautent aux yeux. Les officiers, depuis le colonel jusqu'au plus bas de l'échelle, ne savent pas le premier mot de l'art militaire, et, s'ils ont un fonds d'aptitude réelle, s'ils doivent avoir des qualités guerrières, il leur reste à en faire preuve. Les soldats n'ont sur ce point aucune illusion : « Ils n'en savent pas plus long que nous, nous les connaissons bien, » disent-ils de ceux qui les commandent. Donc, pas de supériorité de savoir de la part du chef sur le soldat, pas de supériorité de position

sociale non plus, dans un pays où l'on n'en reconnaît aucune. Le plus souvent aussi, c'est avec des arrière-pensées de candidatures politiques que l'officier a pris les armes; c'est pour se faire un nom aux yeux des électeurs. Or, ces électeurs futurs, ce sont les soldats. Que deviendrait la popularité dont on tient à jouir auprès d'eux, si on les rudoyait ou si on se montrait trop exigeant dans le service?

De toutes ces causes résultaient absence d'autorité chez les officiers, absence de respect chez les soldats, partant point de hiérarchie, point de discipline. Tout cela s'est amélioré depuis sous l'empire de la nécessité et à l'école de l'expérience. Dès le début même, il y avait des exceptions; quelques colonels, poussés par une vraie vocation ou animés d'un patriotisme ardent, savaient vaincre les obstacles placés sur leur route. Quelquefois, un officier de l'armée régulière, désireux de se distinguer et ayant assez d'influence dans son État, levait un régiment et en obtenait un résultat admirable. C'est ainsi qu'un jeune lieutenant du génie, nommé Warren, a tiré un merveilleux parti du 5e New-York, dont il était

colonel. Ce régiment a fait successivement le service du génie et de l'artillerie au siége de York-Town, et, redevenu infanterie, s'est conduit comme les plus vieilles troupes aux batailles de Chicahominy, où il a perdu la moitié de son effectif. C'étaient pourtant des volontaires, mais ils sentaient le savoir et la supériorité de leur chef. Ils l'auraient suivi partout.

La plupart du temps, au contraire, le chef est un camarade; seulement, il porte un autre costume. On lui obéit dans la routine de tous les jours, mais volontairement. Volontairement aussi, on ne s'inquiète plus de lui quand les circonstances deviennent sérieuses; au point de vue de l'égalité américaine, il n'y a aucune bonne raison pour lui obéir. Aux yeux du plus grand nombre d'ailleurs, ce titre de *volontaire* ne signifie pas le soldat qui se dévoue généreusement et *volontairement* pour sauver la patrie ou acquérir de la gloire, mais bien le soldat richement payé qui ne fait que ce qu'il *veut* et ce qui lui plaît. Cela est si vrai, que, bien que la paye et le temps de service soient les mêmes pour les volontaires et les réguliers, le recrutement de ces derniers est

devenu à peu près impossible. Toute la classe d'hommes qui, par goût de la vie des camps, s'engageait pour l'armée lorsqu'il n'y avait qu'elle, passe aujourd'hui dans les volontaires. D'un côté la licence, de l'autre la discipline : le choix est vite fait. Les habitudes créées par le suffrage universel jouent aussi leur rôle là dedans et se retrouvent sur les champs de bataille. D'un accord tacite, le régiment va à l'ennemi, il s'avance sous le feu, se met à tirailler; les hommes sont braves, très-braves, ils se font tuer et blesser en grand nombre, et puis, quand, par un accord tacite, on juge qu'on a assez fait pour l'honneur militaire, on s'en va tous ensemble. Le colonel essaye peut-être de donner une direction, une impulsion : généralement, il y perd ses efforts; quant aux officiers, ils n'y songent même pas. Pourquoi l'essayeraient-ils, et pourquoi seraient-ils obéis, si la majorité du régiment est de l'avis de la retraite? L'obéissance dans cette armée ressemble à l'obéissance que des enfants qui jouent au soldat montrent à celui de leurs camarades qu'ils ont fait leur capitaine. Est-il besoin d'insister pour faire sentir les inconvénients d'un pareil état de choses? On

avait néanmoins dans les mains une masse immense d'hommes armés, une multitude de régiments, car le pays avait répondu avec ensemble et vigueur à l'appel des volontaires. Jamais, nous le croyons, aucune nation n'a enfanté d'elle-même, par sa propre volonté, par ses seules ressources, sans coercition d'aucun genre, sans pression gouvernementale et en si peu de temps, un armement aussi considérable. Les gouvernements libres, quels que soient leurs défauts et les excès auxquels ils ont pu se laisser entrainer, conservent toujours une élasticité, une puissance créatrice que rien ne peut égaler. Seulement, les vices d'organisation que nous avons signalés diminuaient singulièrement la valeur réelle de ce rassemblement militaire.

C'est à remédier autant que possible à ces vices que le géneral Mac-Clellan et les anciens officiers de l'école de West-Point, devenus par la force des choses généraux de brigade et de division, consacrèrent tous leurs efforts. Les régiments furent embrigadés par quatre et les brigades endivisionnées par trois. A chaque division, on donna quatre batteries, trois servies par des volontaires et une

par des réguliers. Celle-ci devait servir de modèle aux autres, et son capitaine prenait le commandement de toute l'artillerie de la division. On eut un moment l'idée de mettre un bataillon de réguliers dans chaque division de volontaires, pour y jouer le rôle de *fer de lance* que lord Clyde attribue aux troupes européennes dans les armées de cipayes; mais on y renonça. Il parut préférable de garder réunie la seule troupe réellement disciplinée que l'on eût sous la main. Telle qu'elle fut faite d'ailleurs, la formation divisionnaire était bonne; elle a été d'une très-grande utilité.

Il fallut ensuite pourvoir aux services administratifs, aux munitions, aux transports; organiser les réserves d'artillerie, le génie, les pontonniers, la brigade topographique, les télégraphes, les hôpitaux. Ce travail prodigieux s'accomplit avec une rapidité et un succès extraordinaires, lorsqu'on songe que tout était à créer en l'absence de toute tradition. Non-seulement personne ne savait autrement que par les livres comment se manient tous ces fils indispensables à la conduite d'une armée, et le manque de précédents en pareille matière était complet; mais le nombre

même de ceux qui avaient voyagé en Europe et appris par leurs yeux ce que c'est qu'une grande réunion de troupes était infiniment petit.

L'armée américaine n'avait d'autres traditions que celles de la campagne qui conduisit le général Scott à Mexico, campagne brillante, dans laquelle il y eut beaucoup de difficultés à vaincre, mais qui était bien loin d'offrir les proportions gigantesques de la guerre actuelle. Au Mexique, d'ailleurs, le général Scott avait avec lui l'armée régulière tout entière, et ici il n'en restait plus que de faibles débris. Au Mexique, c'étaient les réguliers qui avaient été le principal, les volontaires n'avaient été que l'accessoire et comme l'ornement. Le vieux général, à qui l'on demandait un jour comment à cette époque il faisait pour maintenir la discipline dans leurs rangs, répondait : « Oh ! ils savaient que, s'ils s'écartaient, ils seraient massacrés par les guérillas. » Les circonstances n'avaient donc plus rien de semblable, et le maniement de ces grandes armées de volontaires, malgré tant d'efforts tentés pour les régulariser, était un problème qui présentait bien des inconnues.

Au Sud, l'organisation des forces insurrectionnelles offrait moins de difficultés. Le gouvernement révolutionnaire avait vite pris entre les mains de M. Jefferson Davis la forme dictatoriale. Soutenu par l'oligarchie de trois cent mille propriétaires d'esclaves, dont il était l'élu et dont il personnifiait les violentes passions, M. Davis s'était mis à l'œuvre avec activité pour créer une armée en état de lutter contre les formidables préparatifs du gouvernement fédéral. Ancien élève de West-Point, ancien général de volontaires au Mexique, ancien ministre de la guerre de l'Union, il avait toutes les conditions voulues pour bien remplir sa tâche. Il y appliqua sa rare capacité. Il fut secondé par l'élite de l'ancien état-major fédéral, par l'esprit plus militaire des hommes du Sud, et aussi par le concours de tous les aventuriers, flibustiers et autres, que le Sud nourrissait toujours en vue de ces envahissements continuels auxquels le condamne l'esclavage. Je n'ai pas le projet de faire ici un tableau de l'armée séparatiste, je veux seulement signaler deux différences importantes qui caractérisent son organisation, comparée à celle du Nord. Les officiers

étaient choisis et nommés directement par le président; ils étaient envoyés dans les régiments pour y commander. Point de camaraderie entre eux et les soldats. Ceux-ci ne les connaissaient pas, et par cela seul les croyaient supérieurs. Ils ne devaient pas se retrouver plus tard égaux dans la vie privée. Enfin les officiers appartenaient à cette classe des maîtres d'esclaves qui, vivant du travail de leurs inférieurs et habitués à les commander, attachés au sol par la transmission héréditaire de la terre paternelle et des serfs noirs qui la peuplaient, avaient dans une certaine mesure les qualités des aristocraties. Entre leurs mains, la discipline de l'armée n'avait rien à craindre; de nombreuses fusillades la firent respecter, et, le jour du combat, ils menèrent vaillamment leurs soldats et furent vaillamment suivis.

En second lieu, M. Davis reconnut vite que le système des volontaires serait impuissant à lui fournir assez d'hommes pour soutenir la lutte fratricide dans laquelle il avait engagé son pays; il en vint rapidement à la conscription, au recrutement forcé. Ce n'était plus un contrat entre le soldat et son colonel, ou entre le soldat

et l'État, laissant toujours une possibilité de résiliation, et n'entraînant pas des obligations absolues. C'était la loi, l'autorité, le pouvoir, qui enlevaient tous les hommes valides et les faisaient marcher aveuglément à ce qu'on leur disait être la défense de leur pays. Pas d'hésitation possible. Enchainé par le lien du devoir, le soldat en devenait à la fois plus soumis et plus disposé au sacrifice. Dans la situation du Sud, ces mesures étaient bonnes, et nul doute qu'elles n'aient contribué, au début de la guerre, à procurer de grands avantages à son armée. Néanmoins, nous sommes bien loin de faire un reproche à M. Lincoln de n'avoir pas recouru à des moyens aussi violents. Les chefs d'une insurrection ne connaissent aucun obstacle et ne sont arrêtés par aucun scrupule lorsqu'il s'agit d'assurer le triomphe de leurs vues ambitieuses, et surtout d'échapper aux conséquences qn'entraînerait pour eux la défaite. Ils ne reculent devant rien, et n'ont aucune répugnance aux expédients révolutionnaires; mais M. Lincoln et ses conseillers étaient les représentants légitimes de la nation, et, s'ils avaient le devoir de réprimer une révolte,

ils ne voulaient pas, sans une nécessité absolue, toucher aux garanties qui jusqu'alors avaient fait le peuple américain le plus heureux et en même temps le plus libre de la terre.

Digitized by Google

II

Une fois l'armée improvisée, il fallut songer à l'emploi que l'on allait en faire, autrement dit au plan de campagne. Le plan général était simple : on ne pouvait avoir l'idée de conquérir et d'occuper un territoire aussi vaste que celui des États confédérés ; mais, pour conjurer les dangers nés ou à naître d'une aussi redoutable insurrection, il fallait atteindre trois résultats : bloquer efficacement le littoral insurgé, être maître du cours du Mississipi et du système entier des eaux de l'Ouest, enfin déloger de Richmond, sa capitale, le gouvernement rebelle.

Par le blocus, on isolait les insurgés des étran-

gers, dont la sympathie leur était assurée, on empêchait l'introduction de la poudre et des armes, on arrêtait les exportations et les ressources qu'elles pouvaient procurer, on s'opposait enfin à l'introduction de denrées qui du dehors auraient toujours fini, malgré l'état de guerre, par pénétrer dans le Nord, au grand détriment des manufactures nationales et du trésor fédéral. A la marine appartenait la tâche de ce blocus. Elle s'en acquitta d'une manière assez inefficace d'abord, faute de moyens suffisants; mais, peu à peu, la surveillance alla en se resserrant, au point de devenir difficile à déjouer.

La possession du Mississipi était une impérieuse nécessité. Le grand fleuve et ses affluents sont le débouché de toutes les contrées qu'ils arrosent. Ce sont les artères des États de l'Ouest, États jusqu'ici restés fidèles à l'Union, mais dont les intérêts pourraient bien à la longue refroidir l'enthousiasme et parler même plus haut que les croyances. Refaire l'Union par l'intérêt, sur la base de l'esclavage, est depuis longtemps le programme des meneurs du Sud. Leur abandonner les fleuves de l'Ouest sans combat, c'était résoudre à moitié la

question. On se décida donc à engager la lutte sur ce théâtre. La marine reprit la Nouvelle-Orléans par un coup de main brillant. C'était le principal ; on mettait ainsi la clef dans sa poche. Quant au cours du Mississipi, le soin de le reconquérir fut confié aux armées de l'Ouest, admirablement secondées par la flottille de batteries blindées et de béliers à vapeur du commodore Foote. La guerre prit dans ces parages un caractère tout nouveau. Tant qu'on n'eut à agir que par eau, les opérations furent très-rapides. L'ennemi ne pouvait intercepter les magnifiques voies navigables, si favorables à l'attaque, qu'offraient les grands fleuves de l'Ouest. Par eau, on assiégeait Columbus, sur le Mississipi, tandis qu'en remontant promptement les rivières du Tennessee et du Cumberland, on coupait les communications de l'armée chargée de défendre ce poste important. Une fois isolée de ses chemins de fer, celle-ci dut battre en retraite vers le sud. Elle recula ainsi de position en position, à mesure que la flottille du Nord descendait le fleuve, et que son armée se saisissait des principaux embranchements de chemins de fer. Seulement, la marche des fédéraux devint

très-lente alors que, n'ayant plus pour s'avancer des cours d'eau navigables et parallèles au Mississipi, comme le Tennessee, ils durent reconstruire au fur et à mesure les chemins de fer nécessaires à leur approvisionnement, que l'ennemi détruisait en se retirant.

Restait la dernière opération : chasser de Richmond le gouvernement insurrectionnel. En se concentrant dans les mains de M. Davis, ce gouvernement a pris la forme d'une dictature, et a donné ainsi à son siége l'importance d'une capitale. Là aboutissaient toutes les grandes lignes de chemins de fer, toutes celles des télégraphes. C'est de là que, pendant un an, ont été datés tous les ordres, toutes les dépêches. En forçant le gouvernement confédéré à abandonner cette capitale, on lui infligeait un échec immense ; aux yeux de l'Europe surtout, on lui ôtait son prestige. Fallait-il brusquer cette attaque aussitôt qu'on aurait réuni les moyens d'action jugés suffisants, sans attendre les résultats du blocus et de la campagne mississipienne? Les opinions sont partagées à cet égard. Les uns disent oui, en se fondant sur ceci : qu'on ne doit jamais laisser à une insurrection le

temps de s'établir; que l'armée fédérale, avec son organisation défectueuse, ne devait valoir guère mieux en mars qu'en novembre; qu'un succès éclatant des hommes du Nord, suivant de près Bull's-Run, pouvait finir la guerre tout d'un coup, en permettant une grande tentative de conciliation avant que l'on se fût trop aigri de part et d'autre. Les autres disaient non : selon eux, le gros de la besogne pour réduire l'insurrection devait se faire sur la côte et sur le Mississipi. La campagne de Richmond, si on l'entreprenait au printemps avec l'armée du Potomac, aguerrie par l'hiver passé sous la tente et remise des funestes impressions de Bull's-Run, serait le coup de grâce donné à la sécession. Ce fut ce dernier parti qui l'emporta, soit qu'il eût été le résultat d'une véritable délibération, soit qu'on s'y fût laissé acculer par nécessité, faute de s'être décidé à temps pour agir pendant les beaux jours de l'automne de 1861.

Et c'est ici le lieu de faire observer en passant un trait caractéristique du peuple américain : en tant que peuple, en tant qu'agglomération d'individus, c'est la lenteur. Cette lenteur à prendre

un parti et à agir, si opposée à la promptitude, à la décision, à l'audace, auxquelles l'Américain, considéré comme individu, nous avait habitués, est un phénomène inexplicable, qui me cause toujours le plus vif étonnement. Est-ce l'abus de l'initiative individuelle qui tue l'énergie collective, l'habitude de ne compter que sur soi-même et de n'agir que pour soi qui rend hésitant, défiant sur le concours des autres? Est-ce de n'avoir jamais appris à obéir qui rend si difficile de commander? Un peu de tout cela sans doute, et d'autres causes qui nous échappent, doivent concourir à ce résultat aussi étrange qu'incontestable; mais cette lenteur, qui semble propre du reste à la race anglo-saxonne, est rachetée par une ténacité, par une persévérance que l'insuccès ne rebute pas.

Laissons donc les flottes fédérales occupées à bloquer le littoral insurgé, à reprendre la Nouvelle-Orléans, à aider le général Halleck à reconquérir le cours du Mississipi, et suivons la carrière de l'armée du Potomac, destinée à combattre la grande armée confédérée, et à lui arracher, si faire se peut, la possession de la capitale virginienne.

L'hiver s'était passé, pour les soldats du Nord, à s'organiser, s'exercer, s'approvisionner. De plus, ils avaient élevé autour de Washington une série d'ouvrages, de forts détachés, pour nous servir d'une expression connue, qui, armés d'une puissante artillerie, mettaient la capitale à l'abri d'un coup de main, quand même l'armée du Potomac eût été absente. La construction de ces ouvrages donnait à penser à ceux qui cherchaient à deviner les projets du général : mais tout était depuis longtemps si calme a Washington, que ce n'était qu'en passant qu'on s'arrêtait à l'idée d'une entrée en campagne. L'ennemi occupait toujours en grande force ses positions de Manassas et de Centreville, et, depuis six mois, il n'y avait eu entre les deux armées que des escarmouches de peu d'importance.

Les choses en étaient là lorsqu'un de mes amis, me frappant sur l'épaule le 9 mars au soir, me dit : « Vous ne savez pas? l'ennemi a évacué Manassas, et l'armée part demain ! » Le lendemain, en effet, toute la ville de Washington était en commotion. Une masse d'artillerie, de cavalerie, de wagons, encombrait les rues, se dirigeant vers les ponts du

Potomac. Sur les trottoirs des allées, on ne voyait qu'officiers faisant de tendres adieux à des dames en pleurs. La population civile regardait froidement ce départ. Il n'y avait pas la moindre trace d'enthousiasme. Peut-être était-ce la faute de la pluie qui tombait à torrents. Sur le *Long-Bridge*, au milieu de plusieurs batteries qui couvraient en défilant laborieusement ce pont éternellement en ruine, je rencontrai le général Mac-Clellan à cheval, l'air soucieux, s'en allant tout seul, sans aides de camp, escorté uniquement de quelques cavaliers. Celui qui aurait pu lire ce jour-là dans l'âme du général y aurait déjà vu cette amertume qui plus tard devait s'y amasser d'une façon si cruelle. Au delà des ponts, nous trouvâmes toute l'armée en mouvement, se dirigeant vers Fairfax-Court-House, où une grande partie campa ce soir-là. La cavalerie poussa jusqu'à Centreville et Manassas, qu'elle trouva abandonnés. On ne joignit l'ennemi nulle part, il avait une trop grande avance. Le quartier général s'établit comme il put à Fairfax, joli village à grandes maisons de bois clair-semées au milieu des jardins. La population avait fui, presque tout entière, à notre approche.

Le lendemain, j'accompagnai une reconnaissance de cavalerie à Centreville, où je vis les immenses baraquements que les confédérés avaient occupés pendant l'hiver, et à Manassas, dont les débris fumants laissaient dans l'esprit une profonde impression de tristesse. En revenant, nous visitâmes le champ de bataille de Bull's-Run. Le général Mac-Dowell était avec nous; il ne put retenir ses larmes à la vue de ces ossements blanchis qui lui rappelaient si vivement le cruel souvenir de sa défaite.

Mais, pendant que nous nous promenions ainsi, il survenait dans les hautes régions de l'armée de graves événements. Il existe, dans l'armée américaine comme dans l'armée anglaise, un commandant en chef qui exerce, au-dessus de tous les généraux, une suprême autorité, règle la répartition des troupes et dirige les opérations militaires. Ces fonctions, très-amoindries depuis la guerre de Crimée dans l'armée britannique, s'exerçaient encore en Amérique dans toute leur plénitude. Du vieux général Scott, qui pendant longtemps les avait remplies avec honneur, elles étaient passées au général Mac-Clellan. Nous ap-

prîmes, en arrivant à Fairfax, qu'elles lui étaient retirées. On comprend l'amoindrissement et le trouble que ce coup porté par derrière, à l'heure même de l'entrée en campagne, allait causer au général en chef. Ce n'était cependant qu'une partie du mal. L'entrée en campagne elle-même lui était imposée inopportunément. Mac-Clellan savait depuis longtemps et mieux que personne à quoi s'en tenir sur la force qui occupait Manassas et Centreville. Il connaissait parfaitement l'existence de ces canons de bois mis en batterie sur les ouvrages des confédérés, et que l'on a si souvent prétendu l'avoir intimidé pendant six mois [1]; mais il savait aussi que, pendant six mois, les routes de la Virginie seraient dans un tel état, qu'il ne pourrait y remuer ses canons et ses charrois qu'en construisant des espèces de chemins de bois fort en usage dans le pays, travail très-long et pendant lequel l'ennemi, ayant des chemins de fer à sa disposition, pourrait ou se retirer comme il venait de le faire, ou aller

1. Il y avait même un tuyau de poêle figurant un canon, dont il avait entendu parler, et que les curieux qui ont pris d'assaut les ouvrages de Centreville n'ont pas retrouvé.

porter des coups rapides sur d'autres points. En tout cas, eût-on atteint Centreville, l'ennemi l'eût-il défendu et la position eût-elle été emportée, la poursuite était impossible, la victoire stérile. Un pont coupé suffisait au vaincu pour échapper à toutes les atteintes du vainqueur : inestimable avantage des chemins de fer pour la guerre défensive, et qui n'existe pas pour celui qui se porte en avant ! Par contre, il est vrai, une fois rompus sur un point de leur parcours, ils interdisent tout retour offensif à celui qui les a détruits.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le général Mac-Clellan n'avait jamais songé à aller à Centreville. Sa pensée, depuis longtemps arrêtée, était de mettre Washington à l'abri d'un coup de main au moyen d'une grosse garnison fortement établie dans les ouvrages dont nous avons parlé, et de profiter ensuite des grandes voies navigables et de l'immensité des ressources navales du Nord pour transporter rapidement l'armée par eau sur un point rapproché de Richmond. Il y avait des semaines, même des mois, que l'exécution de ce projet se préparait très-secrètement. Le secret, on

le comprend, ainsi que la promptitude, était ici la principale condition du succès. Pour que la chose ne s'ébruitât point, il n'avait fallu la confier qu'à un petit nombre de personnes. De là peut-être une des causes de jalousie contre le général en chef.

Quoi qu'il en soit, comme le jour de l'action approchait, ceux qui soupçonnaient la pensée du général, et qui s'indignaient de n'y avoir pas été initiés, les envieux que lui avait suscités sa promotion au commandement suprême, ses ennemis politiques, (qui n'en a pas aux États-Unis?).tout ce qui, enfin, à côté ou au-dessous de lui, lui voulait du mal, sembla s'être donné le mot pour accuser avec une violence extrême sa lenteur, son incapacité. Mac-Clellan, avec un patriotique courage que j'ai toujours admiré, dédaignait ces accusations et ne répondait pas. Il se contentait de poursuivre ses préparatifs laborieusement et en silence. Le moment vint cependant où, malgré l'appui loyal qui lui prêtait le président, il ne put plus tenir contre l'orage amassé sur sa tête. Un conseil de guerre de tous les divisionnaires fut tenu; un plan de campagne qui n'était pas

celui du général en chef fut proposé et discuté. Il fallut alors que Mac-Clellan s'expliquât sur ses projets, et, dès le lendemain, ils étaient connus de l'ennemi. Informé sans doute par ces mille agents féminins qui font pour lui l'espionnage jusque dans les réduits les plus intimes, le chef de l'armée confédérée évacua aussitôt Manassas. Sa manœuvre était habile : incapable de prendre l'offensive, menacé d'être attaqué, soit à Centreville, où sa défense ne servait à rien, soit à Richmond, dont la perte était un grave échec, ne pouvant d'ailleurs couvrir ces deux positions à la fois, il n'avait rien de mieux à faire que de porter toutes ses forces sur la seconde. Pour l'armée du Potomac, cette évacuation était un malheur. Son mouvement était démasqué avant qu'il fût prêt. Les navires de transport n'étaient pas réunis; une partie était même encore retenue dans les glaces de l'Hudson. Dans cette situation, fallait-il persévérer à exécuter aussi rapidement que possible le mouvement par eau vers la péninsule virginienne? ou bien fallait-il marcher par terre vers Richmond? Telle était la grave décision que le jeune général de l'armée du Potomac, enfermé

dans une mauvaise chambre d'une maison abandonnée de Fairfax, avait à prendre dans les vingt-quatre heures. C'est en de telles circonstances que lui arrivait la nouvelle qu'il était destitué du commandement en chef, c'est-à-dire qu'il ne pouvait plus compter sur la coopération des autres armées de l'Union avec la sienne, et que les troupes réunies sous ses ordres allaient être divisées en quatre grands corps, sous quatre chefs séparés, nommés tous à l'ancienneté, de manière à faire descendre dans une position subalterne quelques jeunes généraux de division qui avaient sa confiance personnelle. On concevra sans peine qu'il y eût là de quoi rendre soucieux même l'esprit le plus fortement trempé. Sa résolution n'en fut pas moins promptement prise.

Poursuivre l'armée confédérée par terre, et la poursuivre jusqu'à Richmond, était, à cette époque de l'année, une impossibilité matérielle; on en faisait à l'heure même l'expérience. Une colonne légère commandée par le général Stoneman avait été lancée à la suite de l'ennemi. Cette colonne le trouva sur le Rappahannock, le long du chemin de fer de Gordons'ville; et eut

avec lui deux engagements de peu d'importance. Mais des pluies survinrent. Tous les ponts étaient enlevés, les gués devenus impassables; les cours d'eau ne pouvaient plus être franchis, même à la nage, tant ils étaient grossis et torrentueux. Les vivres manquèrent à la colonne, et sa situation fut extrêmement critique. Pour la faire connaître, le général Stoneman dut faire traverser une rivière, sur des troncs d'arbres liés avec des cordes, à deux aides de camp du général en chef qui l'avaient accompagné. Tel était le pays dans lequel il eût fallu engager l'armée. On était en mars, et les pluies devaient durer jusqu'au 15 juin. De plus, l'ennemi brûlait et détruisait tous les ponts des chemins de fer. Or, avec les besoins du soldat américain et l'énormité habituelle de sa ration, avec la nécessité de tout apporter dans un pays où l'on ne trouve rien, où le moindre orage rend les chemins impraticables, l'armée ne pouvait subsister, si elle ne s'appuyait dans sa marche soit sur un cours d'eau navigable, soit sur un chemin de fer. Notre administration militaire a pour règle que le charroyage nécessaire à une armée de 100,000 hommes, en Europe, ne peut appro-

visionner cette armée à plus de trois jours de sa base d'opérations. Là, dans le désert et sans route, je crois qu'il faut réduire cette limite à une journée. Une armée américaine ne peut donc s'éloigner de plus d'une journée du chemin de fer ou du cours d'eau qui l'alimente, et, si la voie qu'elle suit se trouve interceptée par des ruptures de pont, elle doit en attendre la réparation, sous peine de se porter en avant sans munitions et sans vivres. Or, il y avait sur les chemins de fer qui conduisaient à Richmond des viaducs qui demandaient six semaines pour être reconstruits.

La marche par terre fut donc abandonnée et on en revint au mouvement par eau ; mais cette opération avait changé d'aspect, et n'était plus telle que le général Mac-Clellan l'avait conçue. La révélation de son plan faite à l'ennemi avait permis à celui-ci de prendre ses précautions contre le danger qui l'aurait menacé. L'évacuation de Manassas avait précédé au lieu de suivre l'entrée en campagne de l'armée fédérale. Le mouvement contre Richmond avait cessé d'être une surprise. Il allait malheureusement assi peurdre l'avantage d'une prompte exécution

Déjà on avait laissé échapper quelques jours, les jours employés à l'inutile poursuite de l'ennemi à Fairfax-Court-House et Manassas; ce n'était toutefois que demi-mal, les transports n'étant pas encore réunis. Aussitôt qu'ils commencèrent à paraître, ordre fut donné à l'armée d'aller s'embarquer à Alexandrie. Là, toutefois, un nouveau mécompte attendait le général en chef. On lui avait promis de transporter à la fois 50,000 hommes; c'est à peine si les navires réunis dans le Potomac purent en recevoir la moitié. Au lieu d'emporter d'un seul coup, comme on l'avait espéré, toute une armée avec son artillerie et son matériel, il fallut faire faire à la flottille fédérale de nombreux va-et-vient. C'est le 17 mars que commença le mouvement de l'armée. Son effectif se composait de onze divisions d'infanterie, de 8 à 10,000 hommes chacune, plus, de 6,000 réguliers à pied et à cheval, et d'environ 350 pièces d'artillerie de campagne, le tout pouvant faire 120,000 hommes. Uue division fut détachée au moment du départ, pour aller, on ne sait par quel motif, former un commandement indépendant sous les ordres du général Frémont

dans les montagnes de la Virginie septentrionale. Nous verrons successivement l'armée du Potomac subir d'autres affaiblissements, non moins inexplicables; mais n'anticipons pas [1].

Il fallut quinze jours pour conduire l'immense armement que nous venons d'énumérer à Fort-Monroe, lieu choisi pour le débarquement. L'apparition du *Merrimac* et le terrible essai qu'il avait fait de ses forces ne permettant plus de considérer la marine fédérale comme maîtresse absolue des eaux virginiennes, l'armée n'avait pu trouver, pour prendre terre, de point plus favorable. Fort-Monroe est une citadelle régulière, construite en pierre, à la pointe méridionale de la péninsule de Virginie, et restée depuis le début de la guerre aux mains du gouvernement fédéral. Cette forteresse, croisant ses feux avec ceux d'un fort nommé les *Ripraps*, bâti sur un enrochement artificiel, commande la passe qui, de la pleine mer, mène à Hampton-Roads, et, de là, à Rich-

1. Une carte des environs de Richmond, placée à la fin de ce volume, permettra de suivre dans tous leurs détails les importantes opérations dont la Virginie fut le théâtre à partir du mois de mars 1862.

mond par le James-River, ou bien, par l'Elizabeth-River, à Norfolk, où se trouvait *le Merrimac*. C'est dans ces eaux intérieures que s'étaient passées les deux actions navales dont l'attention publique a été si vivement préoccupée, et qui ont eu sur les destinées de l'armée du Potomac une si grave influence, qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de leur donner place dans ce récit.

Je ne ferai pas la description du *Merrimac*, que tout le monde connaît; je rappelle seulement que c'était une ancienne et très-grande frégate à hélice, rasée jusqu'à la flottaison et recouverte d'un toit en fer assez faiblement incliné pour faire ricocher les boulets. Dans ce toit, quelques sabords étaient pratiqués pour des canons d'Armstrong de 100 et quelques autres pièces du plus gros calibre. L'avant était armé d'un éperon en fer, comme celui des anciennes galères. Le 8 mars, *le Merrimac*, escorté de plusieurs canonnières blindées, sort de l'Elizabeth-River et se dirige droit vers l'entrée du James-River, où étaient mouillées les deux vieilles frégates à voiles de la marine fédérale, *le Cumberland* et *le Congress*. Toutes deux font feu de toute leur artillerie

contre l'ennemi inattendu qui s'approche ; mais ce feu est sans effet : tous leurs boulets ricochent sur la toiture. *Le Merrimac* continue paisiblement sa route, et vient, avec une vitesse de quatre à cinq nœuds seulement, plonger son éperon dans le flanc du *Cumberland*. Chose singulière, ce choc fut très-doux, à peine si on le ressentit à bord du *Merrimac* ; mais il avait suffi pour frapper à mort la frégate fédérale. On la vit couler majestueusement, ensevelissant avec elle deux cents hommes de son équipage, qui, jusqu'au dernier instant, servaient encore leur impuissante artillerie ; grand et glorieux spectacle ! Mais, dans ce choc fatal, *le Merrimac* avait brisé son éperon. Est-ce pour ce motif qu'il n'essaya pas de couler de même *le Congress* ? Toujours est-il qu'il se borna à engager avec cette frégate un duel d'artillerie qu'elle ne put longtemps soutenir. Encombrée de morts et de mourants, elle hissa ses voiles, alla s'échouer à terre, amena son pavillon et prit feu. En voulant faire prisonnière une partie de l'équipage, les marins du *Merrimac* furent exposés à un feu de mousqueterie parti de la côte, et une balle atteignit leur brave et habile capitaine, M. Buchanan.

Pendant ce temps, toute l'escadre des fédéraux, réunie à Hampton-Roads, s'était mise en mouvement pour aller au secours de ses infortunés compagnons du James-River; mais cette escadre ne pouvait être que de peu de secours. Elle se composait de trois frégates, dont une seule, *le Minnesota*, en état de rendre quelques services : c'était une frégate à hélice de même dimension que *le Merrimac*, mais non blindée. Les deux autres, *le Roanoke*, également frégate à hélice, mais qui avait perdu son arbre, et *le Saint-Lawrence*, vieille frégate à voiles, n'étaient bonnes qu'à se faire détruire. Toutes deux, après des efforts infructueux pour se rendre sur le lieu du combat et des échouages partiels, abandonnèrent la partie et retournèrent à leur mouillage. Quant au *Minnesota*, qui aurait pu avoir quelques chances contre *le Merrimac*, non avec son artillerie, mais en profitant de sa supériorité de vitesse pour l'aborder et essayer de le couler par le choc, il tirait six pieds d'eau de plus que *le Merrimac*, et gouvernait fort mal dès qu'il n'avait plus qu'un pied sous la quille ; aussi ne tarda-t-il pas à s'échouer dans une position où il courait les

plus grands périls. Nul doute que, si, à ce moment de la journée, *le Merrimac* fût venu l'assaillir, il n'eût eu le même sort que *le Cumberland* et *le Congress*. *Le Merrimac*, sans doute pour venger la blessure de son capitaine, resta à canonner le camp et les batteries de Newport-News, d'où était partie la balle qui l'avait frappé; puis il rentra à Norfolk pour la nuit, comptant probablement achever le lendemain l'œuvre de destruction... Mais dans la nuit était arrivé *le Monitor*.

J'ai besoin qu'on me pardonne ici la comparaison très-familière dont je vais me servir pour figurer aux yeux du lecteur cet étrange bâtiment. Il n'est personne qui ne connaisse ces biscuits de Savoie, cylindriques, couverts d'une croûte de chocolat, l'un des principaux ornements de la boutique de nos pâtissiers. Qu'on se représente ce gâteau placé dans un plat oblong, et l'on aura une idée exacte de l'apparence extérieure du *Monitor*. Le biscuit de Savoie est une tour en fer percée de deux ouvertures par lesquelles passe la gueule de ses deux énormes canons. Cette tour a la propriété de tourner sur son axe par un

appareil très-ingénieux, de manière à diriger son artillerie sur n'importe quel point de l'horizon. Quant au plat oblong sur lequel le gâteau est placé, c'est une espèce de couvercle posé à fleur d'eau sur la coque, qui contient la machine, le logement de l'équipage, les approvisionnements, et dont le déplacement supporte le tout. De loin, on ne voit que la tour, et cette tour flottante, d'un aspect si nouveau, fut la première chose qu'aperçurent *le Merrimac* et ses compagnons, lorsque, le 9 mars au matin, ils revinrent pour porter les derniers coups au *Minnesota*, toujours échoué, et probablement se livrer encore à d'autres destructions. Les deux navires ennemis, *le James-Town* et *le York-Town*, s'avancèrent les premiers vers *le Monitor* avec cette curiosité toujours un peu craintive que mettent les chiens à s'approcher d'un animal inconnu. Ils n'attendirent pas longtemps : deux éclairs partirent de la tour, suivis par le sifflement de deux boulets de 120. Il n'en fallut pas davantage pour faire rebrousser chemin au plus vite aux deux explorateurs. *Le Merrimac* reconnut aussitôt à qui il avait affaire, et il se porta bravement au-devant de l'adversaire

qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Alors commença le duel dont il a été tant parlé, et qui semble appelé à faire une si grande révolution dans l'art naval. Dès l'abord, les deux jouteurs sentirent qu'il fallait se combattre de près; mais, même à quelques mètres de distance l'un de l'autre, ils semblaient également invulnérables. Les boulets ricochaient ou se brisaient sans faire autre chose que de laisser de légères empreintes. Boulets ronds du poids de 120, boulets coniques de 100, boulets Armstrong, rien n'y faisait. *Le Merrimac* alors, voulant profiter de sa grande masse, chercha à couler son adversaire en l'abordant violemment par le travers; mais il ne pouvait prendre d'élan. *Le Monitor*, très-court, très-agile, très-prompt à la manœuvre, s'attachait à lui, tournait autour de lui, échappait à ses coups avec une rapidité que la longueur excessive du *Merrimac* ne lui permettait pas d'atteindre. Rien de plus curieux que de voir les deux adversaires se remettant alors à tourner en rond l'un autour de l'autre, le petit *Monitor* décrivant le cercle intérieur, tous deux également attentifs à chercher le point faible de l'ennemi pour y dé-

charger aussitôt à bout portant l'un de leurs énormes projectiles. « Figurez-vous, me disait un témoin oculaire, le pugilat de Heenan et de Tom Sayers! » La lutte se prolongea ainsi, sans résultats apparents, pendant plusieurs heures. Une seule fois, *le Merrimac* réussit à frapper avec son avant le travers du *Monitor*; mais celui-ci pirouetta sous le coup comme un baquet flottant, et une très-légère endenture laissée dans sa muraille fut la seule avarie causée par ce choc formidable. L'épuisement des deux combattants finit par mettre un terme à la lutte. Les confédérés rentrèrent à Norfolk, et *le Monitor* resta maître du champ de bataille. *Le Minnesota* et toute l'escadrille de Hampton-Roads étaient sauvés; le pygmée avait tenu tête au géant. Restait à savoir si celui-ci ferait une autre tentative lorsque l'enjeu serait plus tentant, lorsque, au lieu de chercher à détruire un ou deux navires de guerre, il s'agirait de s'opposer au débarquement de toute une armée d'invasion.

C'est dans ces circonstances que j'arrivai à Fort-Monroe. Bientôt la rade se couvrit de vaisseaux venant soit d'Alexandrie, soit d'Annapolis,

chargés, les uns de soldats, les autres de chevaux, de canons, de matériel de tout genre. Quelquefois, je comptais au mouillage plusieurs centaines de navires, et parmi eux vingt ou vingt-cinq grands transports à vapeur attendant le moment de venir à quai pour y déposer les 15 ou 20,000 hommes qu'ils portaient. Que l'on juge du désastre épouvantable qui fût survenu si *le Merrimac* eût apparu soudainement au milieu de cette masse épaisse de bâtiments, les frappant les uns après les autres, et coulant à fond ces sortes de ruches humaines où rien n'eût pu échapper à ses coups! Il y eut là pour les autorités fédérales, soit navales, soit militaires, quelques jours de la plus vive anxiété. Chaque fois qu'on apercevait une fumée au-dessus des arbres qui cachaient l'entrée de l'Elizabeth-River, le cœur battait violemment; mais *le Merrimac* ne vint point; il laissa s'achever sans encombre le débarquement de l'armée.

Pourquoi ne vint-il point?

Il ne vint point, parce que, de sa position de Norfolk, à l'état de menace constante, il obtenait à cette heure, sans risques, deux résultats d'une égale importance : d'abord il paralysait à

Hampton-Roads les forces navales réunies pour concourir avec l'armée de terre à l'attaque de York-Town; en second lieu, et c'était là l'objet capital, il privait l'armée fédérale de tous les avantages que la possession du James-River lui aurait assurés pour une campagne dont Richmond était la base.

Sans doute, si *le Merrimac* fût descendu à Hampton-Roads, et qu'il y eût détruit la flotte qui y était réunie, il eût obtenu un immense résultat; mais toutes les chances n'eussent pas été en sa faveur dans cette entreprise. *Le Merrimac* aurait d'abord retrouvé devant lui *le Monitor*. Seul à seul, il ne le craignait pas; l'artillerie du *Monitor* avait été impuissante contre son armure, elle le serait encore; mais, si *le Merrimac* n'avait pas réussi dans la première rencontre à couler *le Monitor* en l'abordant, il avait pris ses mesures pour être plus heureux une autre fois. Le moyen était un éperon sous-marin, en fer forgé, de dix pieds de long, avec lequel il aurait infailliblement atteint en dessous de son couvercle les œuvres vives du *Monitor*. Or, celui-ci, à fleur d'eau et sans cloisons étanches, coulait dès que

l'eau eût commencé à le pénétrer. Au *Monitor* toutefois se seraient joints, dans cette nouvelle lutte, de nouveaux auxiliaires. Lors de la première sortie du *Merrimac,* en le voyant invulnérable à l'artillerie, se faisant comme un jeu d'enfoncer la muraille du *Cumberland* et de couler ce malheureux vaisseau, on en était venu aussitôt à penser qu'à défaut de navires de même construction et de même force à lui opposer, le meilleur moyen de le combattre était d'employer de grands bâtiments à la marche rapide, qu'on réunirait au nombre de cinq ou six et qu'on lancerait contre lui dès qu'il paraîtrait. Une fois les machines de ces navires en mouvement, il ne fallait que cinq ou six hommes résolus pour les conduire. On avait les navires et on avait aussi les hommes. Si *le Merrimac* eût paru, ils se fussent précipités sur lui avec des vitesses doubles de la sienne. L'un d'eux au moins eût réussi à le frapper par le travers, et il l'eût coulé infailliblement, car sa cuirasse n'était pas une protection contre un choc de cette nature, ou bien à l'aborder par l'arrière et à lui déranger son hélice, auquel cas *le Monitor* eût eu beau jeu. D'autres précautions de détail

avaient été prises : un réseau de cordages sous-marins avait été tendu à l'embouchure de l'Elizabeth-River, et il n'aurait pas manqué très-probablement de s'entortiller autour de l'hélice du *Merrimac* et de paralyser ses mouvements. Tout cela combiné, mais surtout les cinq ou six grands navires toujours sous vapeur, toujours l'œil au guet, semblables à une meute qui n'attend qu'un signe pour se jeter sur sa proie, avaient donné à réfléchir aux autorités confédérées. Pour mon compte, je suis convaincu que, si *le Merrimac* se fût hasardé en eaux profondes, en dehors des bas-fonds qui obstruent l'entrée du James et de l'Elizabeth-River, là où ses adversaires eussent pu seulement prendre leur élan, il eût sombré en quelques instants. Les officiers fédéraux, sentant l'importance du résultat à atteindre, étaient profondément résolus à y sacrifier leurs vaisseaux et à se sacrifier du même coup eux-mêmes.

En deux mots, la marine des États-Unis pouvait empêcher *le Merrimac* de sortir en haute mer, et par suite d'aller troubler les opérations militaires dont le York-River allait être le théâtre ; mais *le Merrimac*, en revanche, s'opposait à ces mêmes

opérations dans le James-River. Immense service rendu par un seul navire! On a vu plus haut comment il avait été impossible de faire avancer directement et par terre l'armée du Potomac de Washington à Richmond, par suite de la rupture des chemins de fer nécessaires à son alimentation, et du long temps qu'il eût fallu pour réunir leurs tronçons séparés; ici, nous voyons la route directe de Richmond par eau obstruée par un bâtiment, débris heureusement échappé à la destruction de l'arsenal de Norfolk, retiré à moitié incendié du fond d'un bassin, et transformé par des mains aussi intelligentes qu'audacieuses en une machine de guerre formidable. Au lieu de remonter les bords du James-River jusqu'à Richmond, de les remonter rapidement avec l'escorte et l'appui d'une puissante flottille, voilà l'armée fédérale réduite à débarquer au milieu de grands hasards à Fort-Monroe pour prendre la route praticable, mais longue et détournée, du York-River. Il va falloir aller à York-Town d'abord, emporter cet obstacle, puis remonter le York-River et le Pamunkey jusqu'au White-House, où finit la navigation. A partir de ce point, où l'on perdra l'ap-

pui des canonnières, il faudra s'avancer le long du York-River-Railway, chemin de fer heureusement sans ponts, et par conséquent difficile à intercepter, mais à travers un pays malsain, avec le redoutable obstacle du Chikahominy barrant le passage à quelques milles de Richmond.

Une opération sûre et rapide se changeait de la sorte en une campagne longue et hasardeuse, et cela, pour avoir laissé échapper pour quelque temps et sur un point seulement l'empire des eaux. On avait douté de l'efficacité des navires cuirassés, on avait tenu peu de compte du *Merrimac* avant de le connaître : on en était cruellement puni. Dans l'Ouest, les armées de l'Union marchaient de succès en succès, grâce au concours, à l'énergie, à l'esprit d'entreprise de la marine, admirablement secondée par la structure géographique du pays. Ici, c'était le contraire: un seul combat heureux sur mer des confédérés, un seul coup qu'ils avaient su frapper par surprise, allait peut-être paralyser la grande armée fédérale, lui faire perdre des avantages géographiques égaux à ceux qu'elle avait trouvés dans l'Ouest, et compromettre ou tout au moins ajourner la

réussite de ses opérations : tant il est vrai quel l'expérience n'a pas encore appris, même aux peuples les plus puissants sur mer, tout le parti qu'on peut tirer du concours d'une marine bien organisée dans les guerres de terre !

III

Pendant que l'on attendait ainsi *le Merrimac* et qu'on l'attendait en vain, l'armée prenait terre à Fort-Monroe, où régnait une prodigieuse activité. Le 4 avril, six divisions, la cavalerie, la réserve et un nombre immense de chariots, étaient déjà débarqués. Le général en chef, arrivé la veille, les mit en mouvement. Keyes, avec trois divisions, longea les bords du James-River. Mac-Clellan prit avec le reste des troupes la route directe de York-Town. On traversa d'abord les ruines de la ville de Hampton, incendiée quelques mois auparavant par un procédé à la Rostopchin du général confédéré Magruder. C'était lui qui commandait

encore, disait-on, les troupes préposées à la défense de York-Town et de la péninsule. Magruder, comme tous les chefs confédérés, avait fait partie, jusqu'au moment de l'insurrection, de l'armée régulière de l'Union. Ses anciens camarades, placés à la tête des troupes fédérales, étaient familiers avec ses habitudes et son caractère, et cherchaient à en déduire la conduite qu'il tiendrait devant eux. Cette connaissance réciproque que les chefs des deux armées avaient les uns des autres, résultat d'une vie commune commencée dès l'enfance sur les bancs de l'école, et continuée soit sur les champs de bataille, soit durant les longues garnisons des frontières, était certainement un des traits singuliers de cette singulière guerre. Quelques personnes fondaient encore des espérances de réconciliation sur cette vieille camaraderie, mais ces espérances ne devaient pas se réaliser.

Un autre trait non moins curieux qui se manifesta dès le premier jour et ne cessa pas de se reproduire était l'absence complète de renseignements sur le pays et sur la position de l'ennemi, l'ignorance totale de ses mouvements et du

nombre de ses troupes. Le peu d'habitants que l'on rencontrait étaient tous hostiles et muets; les déserteurs et les nègres en disaient généralement beaucoup plus qu'ils n'en savaient pour se faire bien venir, et, avec le manque de cartes et de toute connaissance des localités, il était impossible de se rendre compte de leurs dires et de débrouiller leurs informations souvent contradictoires; Nous étions à huit lieues de York-Town, et nous ne savions pas quels ouvrages l'ennemi y avait élevés, ni quelles étaient les forces renfermées dans la place. Le cas était d'autant plus extraordinaire que Fort-Monroe n'avait pas cessé d'être occupé par une forte garnison, qui avait certainement dû faire quelques reconnaissances, obtenir des renseignements ; mais, par une étrange aberration, cette forteresse, devenue la base d'opérations de l'armée du Potomac, avait été, avec les troupes qui la gardaient, spécialement soustraite à l'autorité du général Mac-Clellan, bien qu'il fût supérieur en grade à l'officier qui y commandait. De là des susceptibilités militaires peu favorables à l'échange de communications confidentielles.

Aussi l'armée du Potomac s'en allait-elle à la découverte vers York-Town. On mit deux jours à gagner cette place. Sur la route, la colonne du général en chef avait rencontré quelques positions fortifiées; mais l'ennemi les avait abandonnées. A peine vit-on quelques cavaliers placés de loin en observation. Dès qu'on arriva sous les murs mêmes de York-Town, on fut aussitôt arrêté par le canon. Quelques canonnières qui s'étaient présentées à l'entrée du York-River le trouvèrent gardé par une quarantaine de grosses pièces. La marine jugea qu'elle n'avait pas les moyens de forcer le passage, et, partant, d'investir la place par eau. Lorsqu'on voulut l'investir par terre, on se heurta contre une série d'ouvrages s'étendant, en travers de la péninsule, sur les bords d'un marécage appelé Warwick-Creek, et destinés à rendre cet investissement impossible. Les confédérés avaient fait, de distance en distance, des barrages dans le marais, de manière à le changer en étang. Ces barrages et tous les points accessibles étaient défendus par des redoutes, de l'artillerie et des *rifle pits*. Des abatis avaient été pratiqués en avant de ces re-

doutes, et sur le côté opposé du marais, afin de leur donner un champ de tir étendu. Le général Keyes, en longeant le James-River, avait bientôt rencontré le Warvick-River devant lui, et, en cherchant un endroit pour le passer, il avait le premier donné contre cette ligne de défense. Sa marche avait été très-lente. Le pays, entièrement plat, couvert de forêts marécageuses, n'était traversé que par des chemins très-rares et à peine dignes de ce nom. Ils me rappelaient les chemins d'exploitation des bois de la Brie, ou cette partie de la forêt de Compiègne connue sous le nom de Boquet-Gras. Les pluies, des pluies torrentielles telles qu'on en voit rarement, même en cette saison, et qui devaient accompagner l'armée jusque sous les murs de Richmond, avaient achevé de rendre ces chemins, puisqu'il n'y a pas d'autre nom à leur donner, entièrement impraticables. L'infanterie parvenait encore à avancer en marchant dans l'eau à travers bois, mais, dès que deux ou trois canons ou chariots avaient délayé le sol, aucune voiture ne pouvait plus remuer. Force était alors de s'arrêter, car il était impossible de laisser en arrière

l'artillerie ni les voitures, ces dernières surtout. Le pays était désert; il fallait apporter avec soi tous ses approvisionnements. A part le bois et l'eau, on ne trouvait rien. Les soldats, peu habitués soit à marcher, soit à se charger de leurs munitions, n'avaient reçu que deux jours de vivres. Passé ces deux jours, l'armée attendait des wagons toute sa subsistance. Il fallait alors faire ce qu'on appelle en Amérique des *corduroy roads*. Ce travail consiste à couper des arbres d'égale grosseur, de deux ou trois décimètres de diamètre, et à les coucher les uns à côté des autres sur le sol. Toute l'infanterie qui ne faisait pas le guet aux avant-postes était employée, dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, à ce labeur herculéen, et s'en acquittait à merveille. Le pionnier américain était là dans son élément; ces routes se faisaient comme par enchantement. Les canons, les wagons, arrivaient lentement, mais ils arrivaient là où on avait cru la chose entièrement impossible. Le soir, les soldats n'avaient pas un coin de sol sec pour le bivac. Il fallait s'asseoir sur des troncs d'arbres renversés, ou se construire avec des bâtons des espèces d'étagères, sur les-

quelles on ne prenait qu'un repos très-précaire. Je me souviens d'avoir vu un général de division dont tout l'établissement se composait de cinq ou six pèrches recouvertes de branches de sapin posées par un bout en terre, c'est-à-dire dans l'eau, et de l'autre appuyées sur un tronc d'arbre abattu. Il couchait là-dessus avec un manteau imperméable déployé sur sa tête.

C'est en cheminant ainsi qu'on était arrivé aux lignes de l'armée confédérée, d'où était parti aussitôt un feu très-vif d'artillerie. On avait riposté, mais sans faire d'impression sur les ouvrages à fort relief que couvraient les canons ennemis. On avait été reconnaître la crique et on l'avait trouvée infranchissable à l'infanterie, soit à cause de la trop grande profondeur de l'eau, soit à cause des fondrières dans lesquelles on se fût embourbé sous le feu croisé d'une foule de tirailleurs abrités dans les bois et derrière des épaulements. Tout le long des sept milles que protégeait cette ligne fortifiée, on avait trouvé la défense sur ses gardes. Partout du canon, partout des camps et des baraquements.

De tout ceci, il résultait que l'armée était ar-

rêtée dès le second jour de la campagne par des forces en apparence considérables et devant une position qui ne pouvait être enlevée sans de grandes difficultés ; mais ce cas avait été prévu. Afin de gagner du temps et d'éviter les lenteurs d'un siége, le général Mac-Clellan avait songé aux moyens de tourner la position. L'ennemi tenait le James-River avec *le Merrimac* et ses canonnières ; il fermait le York-River avec les batteries de York-Town et de Gloucester, petite bourgade placée sur l'autre rive. On pouvait toutefois, par un débarquement dans la Severn, au delà de Gloucester, emporter cette dernière position et rendre plus praticable l'entrée des canonnières fédérales dans le York-River. Remontant ensuite la rive gauche dans la direction de West-Point, on s'avançait si loin sur les derrières de l'armée chargée de la défense des lignes d'York-Town qu'elle aurait été dans une situation des plus périlleuses. Elle n'aurait pas attendu ce péril, et, aussitôt Gloucester au pouvoir des fédéraux elle se fût en toute hâte repliée sur Richmond. L'exécution de ce coup de main avait été laissée à un des corps de l'armée du Potomac com-

mandé par Mac-Dowell. Ce corps avait dû s'embarquer le dernier de tous à Washington, et on avait calculé qu'il arriverait en masse, à bord de ses transports, devant York-Town au moment où le reste de l'armée, venant de Fort-Monroe, y paraîtrait par terre.

Au lieu de l'y trouver, on trouva l'avis inexplicable et inexpliqué que ce corps, fort de 35,000 hommes avait reçu une autre destination. La nouvelle fut accueillie avec stupeur dans l'armée, bien que le plus grand nombre ne prévît pas alors les suites déplorables d'un acte accompli sans mauvaise intention, il faut le croire, mais avec une inconcevable légèreté. Quinze jours plus tôt, cette mesure, toujours funeste, l'aurait été beaucoup moins; on se serait arrangé en conséquence. A ce moment, c'était le rouage principal qui manquait au milieu d'une opération commencée : elle en fut entièrement dérangée.

Parmi les divisions de corps de Mac-Dowell ainsi enlevées au général Mac-Clellan, il s'en trouvait une, celle de Franklin, plus regrettable que toutes les autres, tant à cause des soldats qu'à cause de ceux qui les commandaient. Le général

en chef avait particulièrement surveillé son organisation pendant l'hiver, il y tenait beaucoup, il la réclama vivement. On la lui rendit sans motif, sans lui dire pourquoi, comme on la lui avait retirée. Cette belle division, forte de 11,000 hommes, arriva, et il fut un moment question de lui faire excuter à elle seule le coup de main de Gloucester, mais on y renonça. On en vint alors à se dire qu'il était impossible que ce retranchement de sept milles de longueur ne fût pas abordable quelque part. Si on réussissait à le forcer, il arriverait sans doute ce qui arrive toujours en pareil cas : l'ennemi aux deux extrémités se croirait tourné, se démoraliserait, et, si l'on continuait à verser rapidement par l'ouverture pratiquée des forces de plus en plus considérables, on infligerait probablement à cette armée coupée en deux un de ces désastres qui décident du sort d'une campagne. On crut avoir trouvé vers le centre des lignes de Warwick-Creek un point faible à un endroit appelé Lee's-Mill. Avec de l'eau jusqu'à la ceinture, le passage était praticable; le fond était solide. En face des ouvrages ennemis, il y avait une espèce de plateau

découvert sur lequel, pendant le coup de collier, on pouvait amener beaucoup d'artillerie pour les foudroyer. On fit, le 16 avril, une tentative sur ce point. Dix-huit pièces de campagne ouvrirent leur feu à 500 mètres des batteries confédérées et les firent taire ; puis on fit passer la crique à quelques compagnies des régiments de Vermont. Elles s'avancèrent très-bravement, enlevèrent un *rifle pit;* mais leurs munitions, restées dans leurs gibernes, étaient mouillées; elles ne furent pas soutenues, et durent se retirer après avoir perdu une grande partie de leur monde. Sans doute on avait reconnu quelque obstacle imprévu à l'exécution du projet ainsi commencé, car il fut aussitôt abandonné.

Cette dernière opération, comme celle sur Gloucester, n'ayant pu s'exécuter, restait à faire le siége de la place non investie de York-Town. Tous ces tâtonnements par malheur avaient pris du temps, et le siége lui-même allait en prendre beaucoup encore, bien qu'on le poussât avec beaucoup d'énergie. Dix mille travailleurs se relevant sans cesse furent employés à faire les abatis à travers bois, les routes, les tranchées, les

batteries. C'était un curieux spectacle. Un bras de mer étroit, bordé d'une épaisse et puissante végétation, mélange d'arbres de toutes les essences, morts et vivants, enchevêtrés de lianes et de mousses, s'approchait en serpentant du front d'attaque. On avait fait la première parallèle. Les bois qui l'entouraient étaient une admirable protection. On couvrit de ponts ce bras de mer; des routes avaient été pratiquées dans les berges, au milieu des tulipiers, des arbres de Judée, des azaléas en fleur. De cette parallèle naturelle, d'autres partaient, faites de main d'homme, et se rapprochant rapidement de la place. Ses défenseurs faisaient sur les travaux qu'ils voyaient, et surtout sur ceux qu'ils soupçonnaient, un feu violent. Les obus sifflaient de tous côtés dans les grands arbres, coupaient des branches, effrayaient les chevaux, mais faisaient fort peu de mal. Personne ne s'en occupait. Le soir, au moment où toutes les corvées rentraient en bon ordre, le fusil sur le dos et la pelle sur l'épaule, le tir devenait plus vif, comme si l'ennemi eût remarqué l'heure. On allait à cette canonnade comme à un spectacle, et, lorsque par une belle soirée de printemps les

troupes s'en revenaient gaiement au son de cette musique martiale à travers les bois en fleur, lorsque le ballon qui servait aux reconnaissances était en l'air, on se fût cru volontiers à une fête, et l'on se prenait à oublier pour un moment les misères de la guerre.

Cependant, le siége avançait. Une puissante artillerie avait été amenée, non sans peine : des canons rayés de 100, de 200 même, des mortiers de 13 pouces s'apprêtaient à battre la place. Quatorze batteries avaient été construites, armées et approvisionnées. Si le feu n'était pas encore ouvert, c'est qu'on voulait qu'il le fût partout à la fois, et, pour cela, on attendait qu'il ne manquât plus rien aux préparatifs. On n'avait pas résisté toutefois au désir d'essayer les canons de 200. Ces énormes pièces se manœuvraient avec une aisance incroyable. Quatre hommes suffisaient pour les charger et les pointer sans plus de difficulté que nos anciens canons de 24. A trois milles de distance, leur tir était d'une justesse admirable. Un jour, une de ces grosses pièces eut une sorte de duel avec une pièce rayée un peu moins forte placée sur un des bastions de York-Town. Les

curieux de notre côté montaient sur le parapet pour voir où portait chaque coup ; puis, pendant qu'on se communiquait mutuellement ses observations, l'homme de faction prévenait que l'ennemi tirait à son tour ; mais la distance était si grande, qu'entre le coup et l'arrivée du projectile tout le monde avait le temps de descendre sans se presser et de se mettre à l'abri derrière le parapet. Cependant, telle était la justesse du tir qu'on était sûr de voir passer l'énorme projectile à l'endroit même où le groupe des observateurs était un instant auparavant ; puis il allait frapper la terre à 50 mètres en arrière, son appareil percutant agissait, et il éclatait en lançant en l'air une gerbe de terre aussi haute que le jet d'eau de Saint-Cloud.

Ces expériences d'artillerie, si nouvelles et si curieuses, n'étaient point la seule particularité intéressante de ce siége. En 1781, York-Town avait été assiégé par les armées combinées de France et d'Amérique, sous Washington et Rochambeau, et cette opération de guerre s'était terminée par la capitulation célèbre qui avait assuré l'indépendance des États-Unis. Nous re-

trouvions à chaque pas, les traces de ce premier siége. Ici, dans cette vieille masure, la Fayette avait son quartier général; là commençaient les tranchées françaises; là campaient le régiment de Bourbon et celui de Saintonge. Ailleurs apparaissaient des retranchements encore visibles, élevés par les soldats de Rochambeau, mais sur lesquels la végétation puissante de cette contrée presque tropicale avait repris son empire. Plus loin, on nous montrait la maison habitée par les deux généraux en chef. C'était derrière ces mêmes fortifications de York-Town que Cornwallis et les Anglais avaient si longtemps résisté aux assauts des troupes alliées. C'était sur ces remparts qu'avait été scellée du sang de nos soldats une alliance qui ne s'était jamais démentie jusqu'ici et à laquelle les États-Unis avaient dû leur prospérité et leur grandeur. A part l'émotion avec laquelle se retrouvent ainsi au loin les souvenirs de gloire nationale, à part l'intérêt avec lequel je recherchais les traces des scènes militaires dont j'avais encore connu quelques acteurs, je me demandais si, par un étrange caprice du sort, ces mêmes remparts ne verraient pas se défaire l'œuvre de 1781,

et si des lenteurs du nouveau siége d'York-Town n'allaient pas sortir et la ruine de la grande république et le déchirement de l'alliance franco-américaine. Le sort de l'Union était aux mains du Dieu des batailles, nul ne pouvait prévoir ses arrêts; mais l'alliance franco-américaine, cette alliance si favorable jusqu'ici à toutes les idées généreuses, était plus dépendante des volontés humaines. Sans doute la lutte qui avait lieu devant York-Town était une guerre civile, et, bien que l'on combattît dans les rangs fédéraux pour la plus juste des causes, rien n'obligeait la France à y envoyer ses soldats; mais le poids de l'épée de la France se fait sentir de loin comme de près, et les Américains du Nord auraient voulu voir leurs vieux alliés faire peser leur influence du côté où étaient la justice et la liberté.

Il était manifeste qu'avec les moyens puissants dont on disposait, la prise de York-Town n'était qu'une affaire de temps. Écrasée sous la masse des feux qui allaient s'ouvrir contre elle, sans casemates pour abriter les soldats, sans autre défense que des ouvrages en terre et des palissades, la place n'avait même pas la chance d'opposer une

résistance de quelque durée. Tout était prêt pour ce coup décisif. Non-seulement un bombardement terrible allait être dirigé contre la ville, non-seulement des troupes d'élite étaient désignées pour faire suivre ce bombardement d'un grand assaut, mais les transports à vapeur n'attendaient qu'un signe pour pénétrer dans le York-River aussitôt la place prise, et aller débarquer les troupes de Franklin au haut de la rivière, sur la ligne de retraite de l'armée confédérée. Une partie de ces troupes était même en permanence à bord des transports. Elles n'auraient mis que quelques heures à parcourir par eau l'espace que l'armée ennemie eût mis deux jours au moins à franchir par terre. Chassée des lignes de York-Town par une attaque de vive force, poursuivie l'épée dans les reins, interceptée sur sa route par des troupes fraîches, cette armée eût été dans une situation très-critique, et les fédéraux eussent pu trouver là ce dont ils avaient besoin : *un succès militaire éclatant.*

Ils n'en avaient pas seulement besoin pour éviter les risques fâcheux dont la campagne les menaçait en se prolongeant : l'intérêt politique

était peut-être plus pressant encore que l'intérêt militaire. Une victoire, et une victoire décisive, pouvait seule amener le rétablissement de l'Union, ce but ardemment poursuivi par tous les patriotes américains, qui mettaient au-dessus des passions de parti et de secte la grandeur et la prospérité de leur pays. Bull's-Run, en humiliant un des deux adversaires, avait fermé pour un temps la porte à toute chance de rapprochement. Aussitôt que le gouvernement légal du pays aurait pris sa revanche et fait acte de force, il redevenait possible de négocier et de rétablir d'un commun accord le lien fraternel de l'Union. Pour cela, il fallait se hâter ; les esprits s'aigrissaient de plus en plus de part et d'autre ; les intérêts, les ambitions individuelles, les intrigues étrangères s'interposaient plus actives entre les deux camps, et chaque jour devait rendre plus difficile l'œuvre de la réconciliation. Un grand succès de l'armée fédérale devant York-Town était donc d'une vitale importance pour le gouvernement de Washington. Malheureusement, les meneurs et les généraux confédérés en avaient aussi le sentiment, et ils prirent, en gens aussi habiles que

résolus, le meilleur parti pour le rendre impossible.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, York-Town et les lignes du Warwick-River furent évacués. Cette évacuation avait dû être commencée depuis plusieurs jours, mais elle avait été conduite avec un grand secret et une grande adresse. Le 3, le tir des batteries ennemies avait redoublé de vivacité. Les obus lancés par les canons rayés volaient de tous côtés avec des portées qu'on n'avait pas encore soupçonnées. La justesse de leur tir[1] forca d'abandonner tous les postes de signaux qu'on avait établis au sommet des grands arbres. Le ballon lui-même, lorsqu'il s'éleva en l'air pour faire sa reconnaissance habituelle, fut salué par une grêle de projectiles, du reste inoffensifs. Tout cela avait pour but de masquer le mouvement de retraite, et y réussit parfaitement.

1. Je ne sais s'il faut mettre sur le compte de cette justesse du tir ennemi un coup bien extraordinaire qui eut lieu pendant le siége. Des ingénieurs topographiques étaient penchés sur leur planchette, occupés à faire un relevé; ils furent aperçus, et on leur envoya un coup de canon, un seul. L'obus, bien que tiré à une immense portée, vint juste éclater sur la planchette et tua l'officier avec son assistant.

Le 4 donc, au point du jour, des hommes des *rifle pits* placés aux avant-postes ne virent plus rien devant eux : quelques-uns s'avancèrent avec précaution jusqu'aux lignes ennemies. Il y régnait un silence de mort. Bientôt ce fut une information précise portée à la fois au quartier général par toutes les lignes télégraphiques qui le reliaient avec les différents corps d'armée. Les confédérés avaient disparu, les chances d'un brillant succès s'évanouissaient. L'impossibilité du concours de la marine et la fatale mesure qui avait ôté à l'armée du Potomac le corps de Mac-Dowell s'étaient jointes à la fermeté de l'ennemi pour empêcher d'enlever York-Town par un coup de main; on avait ensuite perdu un mois en travaux gigantesques, mais devenus inutiles, et, après tout cela, les confédérés se retiraient satisfaits d'avoir gagné du temps pour préparer la défense de Richmond, et comptant désormais sur la saison des chaleurs et des maladies qu'elles engendrent pour leur venir en aide contre l'armée unioniste au milieu des marais de la péninsule virginienne. Les fédéraux, en nombre de plus en plus restreint, voyaient s'ouvrir devant eux la perspective d'une

campagne de plus en plus laborieuse, et diminuer dans la même proportion les chances d'un accommodement amiable. Il y avait là matière à de sérieuses et même à de tristes réflexions; mais à la guerre les instants sont précieux, et c'est faiblesse de les perdre à se lamenter. Il était probable que l'armée ennemie n'était pas loin; elle ne pouvait avoir pris une grande avance, et, en se jetant rapidement à sa poursuite, on pouvait atteindre au moins son arrière-garde, y mettre le désordre et lui faire des prisonniers.

Quelques heures après la nouvelle de l'évacuation, toute l'armée fédérale était en mouvement. La cavalerie de Stoneman franchissait la première les retranchements. Comme elle les traversait, plusieurs machines infernales, lâches instruments de destruction, éclatèrent sous les pieds des chevaux et tuèrent quelques hommes. On n'eut que le temps de jeter un coup d'œil sur les ouvrages formidables élevés par l'ennemi, et où il avait laissé soixante et douze pièces d'artillerie; puis, en passant rapidement à travers les camps abandonnés, les magasins en feu, au milieu desquels on entendait encore des explosions, on

prit la route de Williamsburg, petite ville située sur un point où la péninsule virginienne, resserrée entre deux criques ou bras de mer, offrait une très-forte position défensive. On s'attendait à rencontrer sur cet isthme l'arrière-garde ennemie. Stoneman marcha donc rapidement sur Williamsburg avec toute la cavalerie et quatre batteries d'artillerie à cheval. L'infanterie suivit aussi vite que le permettait le petit nombre de routes étroites dont on disposait. On peut dire qu'il n'y en avait que deux : une directe, venant de York-Town; l'autre de la gauche des lignes fédérales. Celle-ci traversait le Warwich-Creek à Lee's-Mill, sur un pont qu'on n'avait pu rétablir qu'au bout de trois heures. Lorsque la division Smith, qui le franchit la première, se fut un peu avancée, elle rencontra une portion de l'armée confédérée qui se repliait devant elle. Smith en avertit le général Mac-Clellan. Celui-ci, pensant que Stoneman pourrait gagner de vitesse cette colonne ennemie et l'intercepter à l'embranchement des deux routes en avant de Williamsburg, lui expédia l'ordre de presser sa marche pour l'atteindre. Malheureusement, il était difficile d'aller vite.

chemins, et en particulier celui que suivait la cavalerie, étaient étroits, à une seule voie, et pleins de bourbiers affreux, d'où l'artillerie se tirait avec la plus grande peine, quoique le temps fût beau et sec depuis plusieurs jours. En toute autre circonstance, on se fût arrêté devant le spectacle qu'offrait une contrée charmante, couverte de bois vierges, coupés çà et là par une clairière, et rappelant les plus riantes parties du Devonshire, cette Provence de l'Angleterre; mais ces bois pouvaient cacher l'ennemi, et l'on ne s'occupait qu'à les fouiller. Le duc de Chartres, qui allait en éclaireur avec quarante chevaux, tomba tout à coup au milieu d'une brigade confédérée. C'était l'arrière-garde de la colonne, signalée par le général Smith. Le jeune prince revint avec une quinzaine de prisonniers, et, sur son rapport, Stoneman fit un nouvel effort de vitesse pour atteindre ces troupes avant leur jonction avec le gros des forces ennemies, que l'on supposait aux environs de Williamsburg.

Bientôt on arriva à l'embranchement des deux routes, l'une partant d'York-Town, et que suivait Stoneman, l'autre partant de Lee's-Mill et par

laquelle se retirait l'armée confédérée; mais, au moment où elle débouchait sur le point de jonction, la cavalerie fédérale fut accueillie par un feu d'artillerie venant des nombreux ouvrages de campagne élevés en avant de Williamsburg. Un coup d'œil rapidement jeté fit reconnaître la position. Comme nous l'avons dit plus haut, la péninsule virginienne va en se resserrant à la hauteur de Williamsburg. Deux criques ou baies, remontant l'une de James-River, l'autre du York-River, et se terminant l'une et l'autre par des marais, la rétrécissent encore davantage. Il se forme entre ces deux marécages une espèce d'isthme étroit sur lequel aboutissaient les deux routes d'York-Town et de Lee's-Mill. Au sud de l'isthme, c'est-à-dire du côté par où on s'approche de York-Town, le pays est entièrement boisé. Au nord, au contraire, du côté de Williamsburg, il est découvert; ce sont de grands champs de blé derrière lesquels on aperçoit les clochers de la ville. Sur cet espace ouvert, l'ennemi avait d'abord construit un ouvrage bastionné considérable, le fort Magruder, placé sur la chaussée en face de l'isthme, puis une série de redoutes et

de *rifle pits* faisant face à tous les points du marais par lesquels il aurait été possible à l'infanterie de s'avancer. Il avait ensuite fait de grands abatis, de manière à ouvrir au feu de son artillerie et de sa mousqueterie les abords du marais et de l'embranchement des routes. C'est au milieu de ces abatis que la colonne fédérale déboucha au trot; c'est là qu'elle fut saluée par une grêle d'obus que lui envoya le fort Magruder.

Dans les intervalles entre ce fort et les redoutes, l'infanterie et la cavalerie confédérées étaient en bataille. Stoneman, voyant que l'ennemi couvrait ainsi l'embranchement et qu'il ne pouvait s'y maintenir devant lui, essaya de le déloger par un coup de vigueur. Il fit avancer toute son artillerie à cheval, qui se mit brillamment en batterie en face des abatis, et répondit au feu des redoutes; après quoi, il fit charger sa cavalerie. Le 6e régiment de cavalerie fédérale s'élança vaillamment sur celle des confédérés, passa, pour la joindre, sous le feu croisé des redoutes, et eut avec elle un de ces combats à l'arme blanche si rares aujourd'hui. Tout cela cependant était de la valeur dépensée en pure perte. L'ennemi ne se troublait

pas; il avait l'avantage du nombre et de la position. Enlever ces ouvrages avec de la cavalerie seule était impossible. On commençait à perdre du monde, des chevaux surtout. « Il me manque trente et un hommes, » disait le major Williams, qui venait de mener la charge du 6e, en saluant gracieusement Stoneman du sabre avec cet air de gens résolus qui veut dire : « Nous sommes prêts à recommencer; mais cela ne sert à rien. » Stoneman ordonna alors la retraite. On repassa à travers les abatis et on alla attendre dans une clairière, à un demi-mille en arrière, l'arrivée de l'infanterie pour recommencer l'attaque avec elle. Le malheur voulut qu'en traversant le marécage une des pièces de l'artillerie à cheval s'enfonçât dans la boue de manière à n'en pouvoir être retirée. En vain doubla-t-on les attelages; l'ennemi concentrait son feu sur cet unique point et tuait tous les chevaux. Il fallut abandonner la pièce, la première qu'eût encore perdue l'armée du Potomac. On ne pouvait s'en consoler. Le soir, de nouveaux efforts furent faits pour la reprendre; mais les abatis étaient remplis de tirailleurs ennemis qui en rendaient l'approche

impossible. Le jour baissait. La colonne confédérée venant de Lee's-Mill échappa et réussit à s'abriter derrière les retranchements de Williamsburg. Quant à l'infanterie fédérale, elle n'arriva que très-tard. Il y avait eu de grands encombrements sur les routes étroites par lesquelles elle s'avançait. A la tombée de la nuit, le général Sumner, qui avait pris le commandement, voulut faire une attaque de vive force sur les ouvrages de la défense; malheureusement, l'obscurité était devenue complète avant que ses troupes débouchassent des bois et des marais : force fut de tout remettre au lendemain. Alors survint un de ces contre-temps fâcheux, trop communs à la guerre, et qui ne furent pas épargnés à l'armée dans le cours de sa pénible campagne. La pluie commença de tomber à torrents, et dura sans discontinuer pendant trente heures. Le pays se changea en un vaste lac, les routes en fondrières épaisses et profondes. Les troupes passèrent la nuit au bivac, et au plus triste des bivacs, là où elles se trouvaient.

Au jour, le combat recommença, mais dans des conditions nécessairement défavorables aux

fédéraux. Les deux routes qui se dirigeaient vers Williamsburg étaient encombrées de troupes. Sur celle de gauche, venant de Lee's-Mill, se trouvaient les divisions Hooker et Kearney, du corps d'Heintzelman, mais séparées par une masse énorme de wagons chargés de bagages et pour la plupart embourbés. Sur celle de droite s'avançaient deux autres divisions, avec plus de peine encore. L'état du sol était tel, que des canons entraient dans la boue liquide des routes jusqu'à y enfouir leur affût tout entier. De ce pêle-mêle d'hommes et de bagages sur des chemins étroits et défoncés était résulté un désordre considérable. Il n'y a pas aux États-Unis de corps d'état-major. Le système américain de chacun pour soi, individuellement appliqué par les officiers et les soldats de chaque corps les uns envers les autres, l'est également par les corps entre eux. Point de service spécial chargé de régulariser, centraliser, diriger les mouvements de l'armée. Dans un cas comme celui dont nous parlons, nous aurions vu les officiers d'état-major d'une armée française veiller à ce que rien n'entravât la marche des troupes, arrêter ici un détachement de wagons

et le faire ranger pour dégager le passage, envoyer là des hommes de corvée pour réparer la route ou retirer un canon du bourbier, pour communiquer à chacun des chefs de corps les instructions du général. Ici, rien de tout cela. Les fonctions de l'adjudant général se bornent à la transmission des ordres du chef, sans en surveiller le moins du monde l'exécution. Ce général n'a pour porter ses instructions que des aides de camp pleins de bonne volonté, bons pour répéter machinalement un ordre verbal, mais fort peu écoutés s'ils veulent exercer une initiative quelconque. Jusqu'ici, bien que cette absence d'un corps d'état-major se fût fait souvent sentir, les conséquences n'en avaient pas été graves. On avait le télégraphe, qui suivait partout l'armée et qui en reliait constamment les divers corps entre eux ; les généraux pouvaient causer ensemble et se communiquer ce qu'il y avait d'important ; mais, une fois en marche, on n'avait plus la ressource du télégraphe, et dès lors peu ou point de communications. L'absence d'état-major ne se faisait pas moins sentir pour recueillir et transmettre les renseignements nécessaires au moment où l'action

allait s'engager. Personne ne connaissait le pays; les cartes ne servaient à rien, tant elles étaient défectueuses. Du champ de bataille fortifié sur lequel allait combattre l'armée, on connaissait peu de chose. Ce champ de bataille avait cependant été vu la veille et reconnu par les troupes qui avaient pris part à l'échauffourée de Stoneman : on en savait assez pour combiner un plan d'attaque et assigner à chacun son rôle... Eh bien, non : chacun garda pour soi ses observations, non par mauvais vouloir, mais parce que nul n'avait ce travail d'ensemble dans ses attributions spéciales. C'était l'organisation qui manquait, et, avec les meilleurs éléments, une armée qui n'est pas organisée ne saurait espérer de grands succès, trop heureuse si elle évite les grandes catastrophes.

Grâce à ce vice constitutif de l'armée fédérale, la division Hooker, qui faisait tête de colonne sur la route de gauche et qui avait reçu la veille un ordre général de marcher sur Williamsburg, déboucha le 5 au matin sur l'isthme où s'était livré le combat de Stoneman, sans se douter de ce qu'elle y rencontrerait. Accueillie à son apparition par le

feu nourri des ouvrages ennemis, elle se déploya résolûment dans les abatis et engagea l'action, mais elle était arrivée seule et petit à petit, tandis que la défense lui opposait 15 ou 20,000 hommes fortement retranchés; c'était trop pour elle. Hooker, qui est un admirable soldat, tint néanmoins pendant quelque temps, mais il dut finir par céder et se replier, laissant dans ces terribles abatis et dans les bois qui étaient en arrière 2,000 des siens, tués ou blessés, avec quelques canons qu'il avait été impossible de tirer à bras des bourbiers après que leurs chevaux avaient été tués. L'ennemi le suivit dans sa retraite; la division Kearney, ayant réussi à dépasser les encombrements de la route et marchant au canon au pas de course, rétablit le combat. La lutte n'était plus à ce moment à la lisière de la plaine, elle était engagée dans les bois, et elle restait très-vive, car l'ennemi recevait de très-nombreux renforts. Les fédéraux n'en combattaient pas avec moins de vigueur, encouragés par l'énergie de leurs chefs, Heintzelman, Hooker et Kearney. Kearney surtout, qui a perdu un bras au Mexique et fait dans les rangs de l'armée française les campagnes de Mouzaïa

et de Solferino, avait déployé le plus rare courage. Il avait vu tomber autour de lui tous ses aides de camp, et, resté presque seul, il électrisait ses hommes par son intrépidité.

Pendant ce temps, la partie de l'armée massée sur la route de droite demeurait inactive. Une division formant tête de colonne était seule arrivée, et les généraux ne pouvaient se résoudre à l'employer avant de voir paraître les troupes qui devaient la soutenir. Or, ces troupes étaient arrêtées par les ruisseaux débordés, les routes encombrées, les voitures brisées et embourbées. Pourtant, on entendait la terrible fusillade de Hooker décimé et battant en retraite. On l'avait entendue en avant, puis de côté; elle reculait toujours. Les boulets et les obus arrivaient en sifflant et déchirant les arbres jusqu'au milieu de ces troupes immobiles. Il était trois heures. On se décida enfin à agir : une division pénétra dans les bois pour prendre en travers les régiment confédérés qui ramenaient Hooker, pendant qu'à l'extrême droite une brigade passait la crique sur une vieille digue de moulin que l'ennemi avait négligé de garder, et débouchait

en plaine au delà des marais sur le flanc des ouvrages qui couvraient Williamsburg. Les confédérés ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté. Si elle réussissait, elle débordait toute la position. Ils envoyèrent aussitôt deux brigades qu'on vit s'avancer résolûment au milieu des blés verts pour chasser la brigade fédérale. Celle-ci les laissa froidement arriver et les reçut avec un feu d'artillerie terrible. Les confédérés, sans être ébranlés, poussèrent en avant jusqu'à trente mètres de la gueule des canons, criant à tue-tête : « Bull's-Run! Bull's-Run ! » comme jadis les Suisses : « Granson! Granson! » Mais, là, ils commencérent à hésiter, et le général fédéral Hancock, saisissant le moment, cria à sa brigade en agitant sa casquette : « Maintenant, messieurs, à la baïonnette ! » et se précipita avec elle sur l'ennemi, qui ne put résister au choc et se débanda, jonchant la plaine de ses morts. Au même moment, le général en chef, retenu jusque-là à York-Town, parut sur le champ de bataille. Il faisait sombre, la nuit arrivait à grands pas, la pluie tombait toujours à torrents. Sur trois côtés de l'espèce de plateau où se trouvait le général, le canon et la fusillade

roulaient sans interruption. Le succès d'Hancock avait été décisif, et les réserves amenées par le chef, s'élançant au pas de course, l'achevèrent par leur seule présence. Je vis alors le général Mac-Clellan, passant devant le front du 6e cavalerie, qui était là en colonne par escadron, donner la main au major Williams, avec quelques paroles sur sa brillante charge de la veille. Le régiment n'avait pas entendu ces paroles, mais il les avait comprises, et il était sorti de toutes ces poitrines une de ces formidables et mâles acclamations qui ne s'entendent que les jours de bataille. Ces acclamations, répétées sur toute la ligne, glacèrent l'ennemi. On le vit monter sur le parapet de ses redoutes et regarder interdit et immobile; puis le feu s'éteignit, et la nuit se fit sur ce combat que l'on appelle en Amérique la bataille de Williamsburg.

IV

Le lendemain, le jour se leva sans nuages. L'air avait cette pureté qui, dans les pays chauds, suit les orages, les bois toute la fraîcheur d'une belle matinée de printemps. Partout un riant paysage, partout des fleurs éclatantes, nouvelles pour nos yeux européens ; mais, à côté de tout cela, les ravages du champ de bataille, le sol jonché de morts, de mourants, de débris de toute sorte, formaient un douloureux contraste. Pendant la nuit, les confédérés avaient évacué leurs ouvrages. Nous y fûmes bientôt, et nous pûmes voir les colonnes bleues de l'infanterie fédérale qui entraient, bannières déployées, dans la ville de

Williamsburg, au milieu de l'explosion des magasins et des caissons abandonnés. Peu après, le quartier général entra à son tour par une grande et belle rue bordée d'acacias. Toutes les boutiques étaient fermées, mais les habitants se tenaient, pour la plupart, sur leurs portes ou derrière leurs fenêtres, observant d'un air inquiet et sombre. Les nègres seuls se montraient souriants, et nombre d'entre eux prenaient des airs conquérants assez grotesques, ou décampaient dans la direction de Fort-Monroe, c'est-à-dire de la liberté, emmenant femmes et enfants dans de petites charrettes. Tous les édifices publics, églises et autres, étaient surmontés du drapeau jaune et remplis de blessés laissés par l'ennemi. Au bout de la grande rue, on débouchait sur une place de belle apparence, ornée d'une statue de marbre et entourée des bâtiments d'un collége célèbre fondé par le gouvernement anglais lorsque la Virginie était sa colonie bien-aimée. Ce collége avait été aussi changé en hôpital, et les blessés encombraient jusqu'aux marches du péristyle.

La première pensée du général Mac-Clellan fut de soulager tant de souffrances. On dépêcha un

parlementaire aux arrière-gardes confédérées pour inviter les chirurgiens à venir prendre soin de leurs blessés, liberté entière leur étant garantie. Il en arriva bientôt un certain nombre vêtus de l'uniforme gris feuille-morte à collet vert de l'armée confédérée, qui les faisait ressembler à des officiers de chasseurs autrichiens. Après ce soin vint celui de placer des sentinelles dans toutes les rues pour assurer le maintien de la plus exacte discipline. Cette précaution était superflue, car, si l'obéissance du soldat envers l'officier laissait beaucoup à désirer dans les rangs des fédéraux quant au service militaire, jamais, je crois, aucune armée n'a montré plus de respect pour les habitants et les propriétés particulières. Pendant tout le temps que j'ai suivi l'armée du Potomac, le seul exemple de désordre qui soit venu à ma connaissance est le pillage d'un grenier rempli du plus fin tabac de Virginie, découvert au-dessus d'un hangar abandonné. J'ajoute que les circonstances donnaient quelque mérite à cette stricte observance de la discipline. Les troupes qui campèrent autour de Williamsburg, le lendemain du combat que nous venons de raconter, furent un

moment à court de vivres par suite de l'état impraticable des chemins, et supportèrent avec résignation l'attitude hostile des habitants, qui répondaient par un refus unanime à leurs offres de payer des provisions argent comptant. Après les premiers moments de crainte passés, lorsqu'il fut évident qu'il n'y avait aucun risque à courir, on vit les dames de la ville s'en aller porter avec affectation à *leurs* blessés des rafraîchissements, qu'elles n'avaient pas pour les blessés fédéraux, et, quand, suivies de leurs nègres chargés de paniers remplis de provisions, elles rencontraient un soldat fédéral sur le trottoir, elles ramassaient ostensiblement les plis de leur robe, comme si elles eussent craint de se souiller par le contact d'un animal immonde. Les vainqueurs se bornaient à sourire de ces taquineries d'enfants mal élevés. D'autres à leur place auraient peut-être été moins patients.

Le général établit son quartier général à Williamsburg, dans la maison que le chef de l'armée confédérée, Johnston, avait occupée la veille, car ce n'était plus Magruder que nous avions devant nous depuis quelque temps. Johnston, aux yeux

des amis comme des ennemis, dans l'opinion surtout de ses anciens camarades de l'armée régulière, passait pour être un homme de guerre de premier ordre. A un grand courage il joignait, dit-on, une volonté de fer et un remarquable coup d'œil sur le terrain. Avec M. Jefferson Davis, sa grande intelligence pour concevoir, sa toute-puissance pour préparer, et Jonhston pour exécuter, l'armée confédérée était en bonnes mains, et nous ne le voyions que trop. En tenant ainsi deux jours devant Williamsburg, Johnston avait donné le temps à son matériel et au gros de ses troupes de filer sans être inquiétés par les routes étroites sur lesquelles ils marchaient, et, malgré la pluie qui mit les chemins dans un état affreux, il arriva encore au haut du York-River deux jours après la bataille, à temps pour livrer aux soldats de Franklin, qui venaient de débarquer, un combat par lequel il acheva de couvrir son mouvement de retraite. Désormais, on ne devait plus le rencontrer que devant Richmond.

L'armée fédérale passa trois jours à Williamsburg, occupée à rechercher ses blessés perdus dans les solitudes de la forêt et à enterrer les

morts. Les blessés furent évacués par eau sur les villes des États du Nord, à bord de ces grands paquebots si connus pour leur *comfort* et leur élégance. Grâce aux criques dont la contrée est déchiquetée, ils vinrent les prendre presque jusque sur le champ de bataille. Quant aux morts, leur inhumation se fit sur place. Ceux de l'ennemi étaient nombreux : dans un seul *rifle pit*, on en compta soixante-trois. Le général Mac-Clellan lança à la suite des confédérés quelques escadrons de sa cavalerie, qui eurent nombre de petits engagements avec leur arrière-garde. Le premier jour, on ramassa beaucoup de prisonniers et sept ou huit pièces de canon; mais, dès le lendemain, la retraite se fit avec ordre, et la poursuite était presque sans objet. Si d'ailleurs l'ennemi avait abandonné quelques-unes de ses pièces, il en emmenait un nombre à peu près égal, prises sur la division Hooker, et destinées, comme autant de trophées, à réchauffer un zèle que de longues et continuelles retraites commençaient à refroidir.

La masse des troupes fédérales fut retenue par la nécessité d'attendre de York-Town les vivres, dont l'état des routes rendait l'arrivage difficile.

On les reçut enfin, et, le beau temps séchant rapidement les chemins, on rejoignit, après deux jours de marche, le corps qui avait débarqué au haut du York-River et formé là un point d'approvisionnement. L'armée tout entière se rallia autour de ce dépôt, puis elle reprit sa route vers Richmond en suivant la Pamunkey, affluent navigable du York-River. Rien de plus pittoresque que cette marche militaire le long des bords d'un beau fleuve, à travers un pays magnifique, paré de toutes les richesses d'une végétation printanière. C'était un enchantement perpétuel pour nos yeux que le cours sinueux du Pamunkey dans une vallée entrecoupée de prairies d'une verdure éclatante et de collines boisées. Partout des fleurs, surtout au bord de l'eau, où les magnolias, les jasmins de Virginie, les azaléas et les lupins bleus abondaient. Les oiseaux-mouches, les colibris, des oiseaux inconnus de toutes couleurs, se jouaient en foule dans les branches. Parfois, on passait devant une habitation de belle apparence, rappelant nos vieux châteaux de France, avec de grandes fenêtres dans le toit; autour de la maison, un beau jardin, et, par derrière, les maisonnettes des

esclaves. A l'approche de l'armée, les habitants déployaient un drapeau blanc; un cavalier du grand prévôt mettait pied à terre à la porte, et, rassurées par sa présence, les dames en longues robes de mousseline, entourées de petites négresses aux cheveux hérissés et aux jambes nues, paraissaient sur la verandah pour voir passer les troupes. Souvent elles avaient avec elles un vieillard en longs cheveux blancs, chapeau à larges bords, traits fortement accentués; jamais de jeunes gens. Bon gré, mal gré, le gouvernement insurgé avait enlevé tous les hommes valides pour les incorporer parmi ses défenseurs. Si un officier descendait de cheval et se présentait aux dames, il était accueilli avec bonne grâce, on lui offrait dans une écuelle emmanchée au bout d'un bâton le verre d'eau classique, et la conversation s'engageait tristement. Hommes et femmes demandaient avant tout des nouvelles; ils ne savaient rien, la censure des journaux sécessionistes était complète, et on mettait en doute le peu qu'ils disaient. Puis on parlait de la guerre. Les dames faisaient naturellement des vœux pour le parti où étaient leurs frères; mais elles désiraient avant

tout la fin de la lutte et des maux incalculables qu'elle appelait sur leur pays. — Hélas! à qui la faute? leur répond. Qui avait allumé cette malheureuse guerre? Qui avait tiré, sans cause et sans motifs, les premiers coups de canon? — Et les regards allaient machinalement se promener sur toutes ces têtes noires qui se pressaient sur les portes de leurs cabanes. Jamais dans ces entretiens passagers il n'était question de l'esclavage : le seul mot « esclave » prononcé par hasard eût suffi pour remplir d'inquiétude et de haine les yeux jusque-là les plus bienveillants.

D'autres fois, les propriétaires blancs avaient fui, et l'on ne trouvait que les esclaves, avec lesquels la conversation roulait sur d'autres sujets. Je me souviens d'une mulâtresse qui nous présentait avec orgueil son fils, bel enfant d'un jaune clair, avec ces mots significatifs : « C'est le fils d'un blanc; il vaut déjà 400 dollars. J'ai commencé à quinze ans, et j'en ai maintenant dix-neuf. J'en ai déjà fait quatre. »

On s'avança ainsi d'étape en étape le long de la rivière. Les canonnières, ouvrant la marche, en

exploraient les bords au loin ; puis les officiers du service topographique s'en allaient à travers bois, sous l'escorte de piquets de cavalerie, faisant la reconnaissance du pays, et levant à vue d'œil et à la boussole des cartes provisoires que l'on photographiait au quartier général pour l'usage des généraux. Le lendemain, à l'aide de ces cartes, l'armée se mettait en mouvement, entremêlée avec l'immense quantité de wagons qu'elle traînait à sa suite. Un quart environ de chaque régiment était employé à escorter le matériel des corps, empilé — vivres, munitions, tentes et mobilier — sur une dizaine de chariots par bataillon. Je dis mobilier, car on emportait jusqu'à des tables, des chaises et des fauteuils. S'il y avait eu des femmes, on eût cru, en nous voyant, à une émigration armée plutôt qu'à une marche de soldats. Les troupes combattantes s'avançaient par brigades, mais suivies de leurs bagages, et ces longues files de wagons, attelés chacun de quatre chevaux ou de six mules, avec un seul postillon, faisaient que l'armée, dans ces chemins étroits à travers les forêts, couvrait des espaces immenses. De là aussi d'immenses retards : il eût été impos-

sible de faire de longues marches, à moins de laisser la queue des colonnes éparpillée ou égarée dans les bois à la nuit. Deux lieues étaient le maximum de l'espace parcouru. Les étapes ont pu être quelquefois plus longues : il est arrivé à des corps détachés, allégés de tout, de faire de grandes journées; mais c'était l'exception. Les troupes, du reste, avaient bonne mine. Les hommes étaient forts, vigoureux, et avaient l'air intelligent. L'uniforme de toute l'armée était le même : un pantalon bleu de ciel, généralement enfoncé dans des bottes, une blouse, ou veste, ou tunique courte, gros bleu. Quelque chose de rouge dans ce costume marquait l'artillerie, un peu de jaune la cavalerie. La coiffure la plus commune était le képi, mais souvent aussi un chapeau noir en feutre mou, avec quelques ornements de cuivre. Les officiers, vêtus comme les soldats, se distinguaient par de petits galons sur l'épaule et une ceinture amarante. Rien de plus simple, de plus commode et de plus militaire que cet uniforme lorsqu'il était bien porté. Le soir, en arrivant au terme de l'étape, le camp se formait avec beaucoup d'ordre et de régularité. Les tentes-

abris des soldats se montaient en un clin d'œil. Les états-majors plantaient les leurs, plus grandes et plus commodes. Le quartier général s'établissait dans une position centrale, avec la tente du général en chef au milieu et deux rangées de tentes parallèles de chaque côté. Les officiers de cavalerie venaient rendre compte de leurs reconnaissances et des échauffourées sans nombre qu'ils avaient avec l'ennemi. Le télégraphe amenait son fil, fixé sur les poteaux ordinaires, ou enveloppé de gutta-percha, et déroulé sur le sol, au grand trot d'une petite voiture que les employés suivaient à cheval avec l'appareil en bandoulière. Tous les services s'organisaient, et l'imprimerie fonctionnait aussi régulièrement qu'elle l'eût fait à Washington.

Rendons justice aux Américains : ils entendent cette vie des camps mieux que personne. Leurs habitudes de locomotion, le spectacle que beaucoup d'entre eux ont eu de la marche patriarcale de colonnes d'émigrants à travers les prairies de l'Ouest, l'existence nomade que leurs officiers ont tous menée au milieu des tribus indiennes, tout cela les rend plus propres que ne le seraient

d'autres soldats à cette façon de vivre. Ce campement d'une armée de cent mille hommes, l'établissement quotidien de cette ville de tentes, était un spectacle vraiment curieux : cela rappelait les descriptions de la Bible. Mais ce qui n'était pas de l'âge biblique, c'était la forêt de navires de transport, la plupart à vapeur, qui arrivaient par eau, au milieu de nuages de fumée, aussitôt que le camp était assis, et qui, laissant échapper avec fracas leur vapeur, s'accrochaient aux berges de la rivière et y improvisaient des quais où régnait bientôt une activité extraordinaire. Des milliers de wagons accouraient de tous côtés, pas des chemins que la hache leur ouvrait dans les bois en quelques instants, et s'en retournaient bientôt chargés de toutes les denrées nécessaires à une armée : biscuit, viande salée, café, sucre, avoine, maïs, foin, etc. On embarquait les malades, hélas ! de plus en plus nombreux, car la saison était à la fois pluvieuse et brûlante, et ces belles prairies des bords du Pamunkey engendraient des fièvres meurtrières. Puis la nuit venait et n'était troublée que par le bruit fatigant de l'oiseau moqueur. Le lendemain, flottille et armée se remet-

taient en marche, laissant derrière elles la nature silencieuse, mais déflorée par leur passage.

Le 16 mai, on arriva à White-House, belle habitation, jadis la propriété de Washington et appartenant à ses descendants, la famille Lee. Le chef de cette maison, le général Lee, était l'un des principaux officiers de l'armée confédérée; un de ses neveux servait dans les rangs des fédéraux. Le général Mac-Clellan, toujours soigneux de maintenir le respect dû à la propriété, fit placer des sentinelles autour de la demeure du général ennemi, défendit d'y pénétrer, et ne voulut pas y entrer lui-même; il alla planter sa tente dans une prairie voisine. Ce respect des propriétés du Sud a été reproché au général dans le Congrès; l'opinion de l'armée était autre, et elle s'associait au sentiment délicat de son chef. Ce sentiment y était poussé si loin, que, les gens d'un général ayant trouvé dans une maison abandonnée un panier de vin de Champagne, ce général le renvoya ostensiblement le lendemain par un de ses aides de camp. On pourra sourire de cette austérité de mœurs un peu puritaine, à laquelle nous ne sommes guère accoutumés en Europe;

pour moi, je dois avouer qu'elle a toujours fait mon admiration.

A White-House finissait la navigation du Pamunkey. Le York-River-Rail-Road, qui unissait cette rivière à Richmond, la traversait en cet endroit sur un pont que l'ennemi avait détruit, puis se dirigeait presque en droite ligne vers la capitale virginienne. Ce chemin était resté à peu près intact : n'ayant ni remblais ni viaducs, il était difficile à détruire. Quelques rails seulement se trouvaient enlevés, ils furent vite remplacés. Tout le matériel roulant avait été emmené, mais l'armée fédérale avait sur ses navires de transport des locomotives et de nombreux wagons qui furent aussitôt mis à terre. Toute la flottille de transport vint se décharger à White-House, où l'on forma, sous la protection des canonnières, un vaste dépôt, et où régna bien vite toute l'activité d'un port de mer ; puis l'armée reprit sa marche vers Richmond, en suivant le chemin de fer qui allait servir d'artère vitale à ses opérations.

Que faisait l'ennemi pendant ce temps? Nous avons montré Johnston combattant successivement l'avant-garde fédérale le 5 mai à Williams-

burg, puis, le 7, le corps de Franklin sur le lieu même de son débarquement à Breek-House, au haut du York-River, afin de donner le temps au gros de ses troupes de se replier sans encombre dans la direction de Richmond. Les reconnaissances de cavalerie, poussées dans toutes les directions, démontraient que l'armée ennemie presque entière avait repassé le Chikahominy, et tout portait à croire qu'on n'aurait plus affaire avec elle que sous les murs de la capitale; mais tout indiquait en même temps que les forces confédérées s'y concentraient pour faire une résistance désespérée. On avait ramassé quelques prisonniers appartenant à un corps jusqu'alors stationné en face du général fédéral Burnside, dans la Caroline du Nord; il était donc évident que ce corps avait rejoint l'armée de Virginie. On ne tarda pas à apprendre l'évacuation de Norfolk et l'occupation de cette ville par le général Wool. Il était manifeste que Davis ne s'était résigné à ce sacrifice qu'afin d'appeler à Richmond le général Huger et les 18,000 hommes qui jusque-là avaient défendu le grand arsenal virginien. Enfin le chef des confédérés avait ordonné la levée en masse de tous

les individus en état de porter les armes. On les faisait passer dans des camps d'instruction, puis ils étaient incorporés dans les vieux régiments, dont l'effectif se trouvait ainsi presque doublé. Tout cela allait faire perdre à l'armée du Potomac la seule supériorité qu'elle eût eue jusqu'ici, celle du nombre, et, malheureusement tout conspirait à hâter ce changement. Pendant que l'ennemi se concentrait et grossissait ses forces, cette armée fondait à vue d'œil. Nous avons déjà vu comment, au départ d'Alexandrie, une division lui avait été enlevée et donnée à Frémont. Devant York-Town, elle avait perdu deux autres divisions, celles du corps de Mac-Dowell retenues autour de Washington. Depuis, il avait fallu laisser des garnisons à York-Town, Gloucester, Williamsburg; on avait perdu du monde par le feu et les maladies; grand nombre de traînards enfin étaient restés en arrière, et rien n'était venu combler ces vides. Lorsqu'un régiment de volontaires américains part pour la guerre, il y va tout entier et ne laisse rien après lui. Pas de dépôt, pas de renouvellement du personnel, à mesure qu'il se consomme, pas de recrues exercées venant réparer

les pertes et grossir l'effectif. On comprend combien il y avait lieu de s'inquiéter de cette diminution de l'armée, alors qu'on savait les confédérés accroissant chaque jour leurs forces, et qu'en s'enfonçant au cœur de leur pays, on allait s'éloigner de sa base d'opérations, et perdre en même temps la protection matérielle et morale de la marine, dont le concours avait été jusque-là si puissant et si utile.

Je sais bien que l'évacuation de Norfolk par les gens du Sud avait été suivie d'un événement important et fort heureux pour les fédéraux. *Le Merrimac*, qui n'était plus commandé par le brave Buchanan, ne sachant plus où aller, avait été incendié par son nouveau capitaine. Désormais le James-River était ouvert à la marine des États-Unis; il l'était malheureusement trop tard. Les canonnières blindées, *le Galena*, *le Monitor*, *le Nangatuck*, remontèrent jusqu'à sept milles de Richmond; mais, là, elles trouvèrent la rivière barrée par une estacade infranchissable, et, sur la rive élevée qui borde le James-River, une batterie de gros calibre, nommée Fort-Darling, qu'elles ne réussirent pas à faire taire. Le gros

canon du *Nangatuck* éclata, *le Monitor* ne put donner assez d'élévation à ses pièces pour atteindre le fort. Quant au *Galena,* sa cuirasse de trois pouces et demi d'épaisseur fut insuffisante à le protéger contre les boulets coniques de 100; il dut se retirer, après une lutte héroïque, avec une grande partie de son équipage hors de combat. Pour forcer le passage, il aurait fallu prendre le fort avec des troupes; mais, en face des confédérés réunis en masse à quelques milles de là, devant Richmond, une telle opération n'eût pas exigé moins qu'un effort de l'armée tout entière. Le général Mac-Clellan eût dû alors, dès le moment que la nouvelle de la destruction du *Merrimac* lui arriva, abandonner le plan de campagne qu'il avait commencé à exécuter, et, par une marche oblique, gagner rapidement le James-River, afin de relier ses opérations à celles de la marine sur ce fleuve. Aujourd'hui, avec l'expérience des événements qui se sont accomplis, je suis porté à croire que cela eût mieux valu. Sans doute la marche du Pamunkey au James-River aurait eu quelque chose de hasardeux; le passage du bas Chikahominy ou du James-River,

suivant que l'on se serait décidé à opérer sur la rive gauche ou la rive droite du fleuve, eût été difficile et délicat en ayant sur son flanc la grande armée confédérée ; cela eût mieux valu toutefois que la triste position dans laquelle on s'est trouvé pendant un mois dans les marais du Chikahominy. Mais qui pouvait prévoir alors qu'au moment décisif de la campagne, des inondations sans exemple en cette saison de l'année viendraient contrarier les efforts et paralyser les mouvements de l'armée du Potomac, ainsi qu'au jour de la bataille de Fair-Oaks? Qui pouvait prévoir aussi que les 80,000 hmmes réunis devant Washington ne feraient rien, moins que rien, pour aider cette armée à vaincre la concentration de forces qui se faisait devant elle?

On continua donc la marche directe en avant, et, malgré des pluies presque torrentielles qui mettaient les chemins dans un état affreux, on ne tarda pas à atteindre les bords du Chikahominy, à un point nommé Bottom-Bridge, situé à dix milles de Richmond, et où le York-River-Rail-Road, que l'armée suivait depuis White-House, passait la rivière sur un pont pour le

moment détruit par l'ennemi. Parvenu là, on était à la porte de Richmond. Jusqu'alors, la campagne avait été sinon brillante, au moins fertile en résultats; York-Town, une des positions militaires les plus importantes de l'ennemi, avait succombé. Norfolk, le magnifique arsenal d'où le Sud tirait la plus grande partie de son matériel de guerre, avait dû être abandonné, et cet abandon avait entraîné la destruction du redoutable *Merrimac*. Enfin le général Mac-Clellan avait réussi à venir asseoir son camp sans accident en face de la capitale des États sécessionistes et de leur principale armée. Les confédérés ne pouvaient reculer plus loin sans perdre aux yeux de leurs partisans et du monde entier tout leur prestige. Ils étaient donc mis en demeure d'accepter là une bataille décisive. Dans les circonstances où l'on se trouvait placé, ce n'était pas un petit mérite d'avoir acculé ses adversaires à une semblable nécessité. Je sais bien qu'il fallait gagner cette bataille et qu'on ne l'a pas fait; mais ici la responsabilité est loin d'appartenir tout entière à l'armée et à son chef. Quels étaient les hommes qui, les obligeant à une entrée en cam-

pagne intempestive, aviaent ainsi révélé à l'ennemi le secret des opérations préparées contre lui avant que l'on fût prêt à les exécuter? Le général Mac-Clellan avait-il à répondre du manque d'unité dans le but et dans l'action qui avait entravé les mouvements des armées fédérales depuis qu'on lui avait enlevé le commandement en chef et la direction supérieure de toutes ces armées? Mac-Clellan enfin était-il responsable de l'amoindrissement systématique qui, en face de l'agglomération des forces ennemies, lui avait enlevé successivement, depuis l'ouverture de la campagne, la division Blenker, donnée à Frémont, et les deux tiers du corps de Mac-Dowell, sans compensation aucune, sans l'envoi d'un seul homme pour combler les vides causés par le canon et les maladies? En dépit de toutes ces contrariétés, il était parvenu à conduire son armée sous les murs de Richmond; mais il n'avait plus les moyens de frapper le grand coup qui très-probablement eût terminé la guerre. Dans un pays ennemi couvert de bois, où l'on ne voit rien et où l'on sait fort peu de chose, on est sans cesse exposé à des surprises; ce qui paraît une

simple reconnaissance peut être en réalité une attaque sérieuse et générale. Il faut beaucoup de monde pour se garder contre ces surprises, et il en faut davantage encore pour s'assurer une ligne de communications qui ne peut être sans danger interrompue. Évidemment on avait besoin d'être renforcé. Pouvait-on l'être? Les fédéraux pouvaient-ils répondre par une concentration puissante à celle qui s'était opérée chez l'ennemi, et que leur attestaient les explorations des aéronautes, aussi bien que le témoignage journalier des déserteurs? Telle fut la première question que l'on se posa.

Le général Wool, de Norfolk, Burnside, de la Caroline du Nord, pouvaient envoyer quelques troupes, mais c'était peu de chose, tandis que, dans la Virginie septentrionale, aux abords de Washington, plus de 80,000 hommes étaient rassemblés. Sur ces 80,000 hommes, il y en avait la moitié employée à tenir tête au partisan Jackson, dont on signalait toujours la présence dans la vallée de la Shenandoah. Le reste était réuni, sous les ordres de Mac-Dowell, à Fredericksburg, à vingt lieues seulement au nord de Rich-

mond. Ils avaient rebâti le pont sur lequel le chemin de fer qui va du Potomac à Richmond traverse le Rappahannock. En suivant ce chemin de fer, il leur était possible de joindre en trois ou quatre jours l'armée de Mac-Clellan. Il n'y avait pas à craindre qu'ils découvrissent rien en quittant Fredericksburg; nul ennemi ne tenait la campagne dans ces parages. Leur séjour dans cette ville était si notoirement inutile à la cause fédérale, que c'était un sujet de raillerie dans les journaux confédérés, où l'on appelait ce corps d'armée *la cinquième roue à un carrosse.* On savait en même temps, dans l'armée du Potomac, que le général Mac-Dowell désirait ardemment donner un démenti à ces railleries, en venant, au moment décisif, apporter à la cause de l'Union un concours qui eût été la victoire. Aussi, lorsqu'il arriva devant Richmond, la première pensée du général Mac-Clellan fut-elle de chercher à quoi s'en tenir sur ce qu'il devait attendre de ce côté. Aucun avis officiel, soit de Washington, soit de Mac-Dowell lui-même, n'avait informé Mac-Clellan de la présence de celui-ci à Frederiksburg, bien qu'une vingtaine de lieues les séparât seule-

ment l'un de l'autre; mais le bruit public mettait une telle persistance à représenter Mac-Dowell comme se portant au-devant de l'armée fédérale, et ce mouvement était si évidemment commandé par les circonstances, que le général en chef se décida à faire une tentative pour établir avec lui ses communications.

Il fit partir dans la nuit du 26 au 27, par un orage affreux, le général Porter, avec une division d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie, pour Hanover-Court-House, village situé à vingt milles environ au nord de Richmond, là où le chemin de fer qui vient de Fredericksburg traverse le Pamunkey. Les troupes de Porter marchèrent rapidement, et, vers le milieu du jour, arrivèrent près de Hanover-Court-House, qu'elles trouvèrent gardé par la division ennemie du général Branch. Elles l'attaquèrent vivement, et la culbutèrent en lui enlevant un canon. Assaillies en queue à leur tour par des troupes confédérées qui, cachées dans les bois, les avaient laissées passer à dessein, elles revinrent sur elles et les dispersèrent. Ce combat brillant, qui ne coûta aux fédéraux que 400 hommes, laissa entre les mains

du général Porter un canon, 500 prisonniers et les ponts, non-seulement celui du chemin de fer de Fredericksburg, mais aussi celui de Gordonsville. Les avant-postes de Mac-Dowell étaient auprès de Bowlingreen, à quinze milles de ceux de Porter. Il n'eût fallu que le vouloir, les deux armées se réunissaient alors, et la possession de Richmond était assurée. Hélas! on ne le voulut pas. Je ne puis penser à ces funestes moments sans un véritable serrement de cœur. Assis à l'ombre d'un verger, au bivac de la division Porter, au milieu de la joyeuse excitation qui suit un combat heureux, je voyais des cavaliers du 5e régiment ramener prisonnières des compagnies entières de confédérés avec armes et bagages, leurs officiers en tête; mais ni cette confiance du triomphe parmi les fédéraux, ni l'abattement de l'ennemi, ne me faisaient illusion, et je me demandais tristement combien, parmi cette vaillante jeunesse qui m'entourait en me racontant ses exploits de la veille, payeraient de leur vie l'erreur déplorable que l'on allait commettre!

Non-seulement les deux armées ne se réunirent pas et ne communiquèrent pas ensemble,

mais l'ordre arriva par le télégraphe de Washington de brûler les ponts dont on venait de se saisir. On disait par là aussi clairement que possible à l'armée du Potomac et à son chef qu'ils devaient en tout cas renoncer à l'appui des armées de la haute Virginie : le moyen de se rejoindre leur était enlevé. Cette fâcheuse mesure avait été prise à la nouvelle d'une pointe hardie que faisait en ce moment le général confédéré Jackson sur le haut Potomac. Ce chef habile, trouvant les forces fédérales dans ces parages dispersées en une foule de petites armées indépendantes sous les ordres des généraux Frémont, Banks, Siegel, etc., avait profité de cet état d'anarchie pour les combattre les uns après les autres. Il avait rejeté Banks de l'autre côté du Potomac, et créé une confusion telle qu'on l'eût cru déjà près d'entrer à Washington. Avec plus de 40,000 hommes pour protéger cette ville, la ligne du Potomac si facile à défendre, et le vaste camp retranché qui entourait la capitale, on ne s'y sentait pas en sûreté. On appela en toute hâte Mac-Dowell pour courir à la poursuite de Jackson. Mac-Dowell, comme il fallait s'y attendre, arriva trop tard.

Les ponts qui pouvaient relier ses opérations à celles de Mac-Clellan n'en restaient pas moins coupés : probablement, au milieu du trouble où l'on était à Washington, l'ordre de les détruire avait-il été donné, afin d'empêcher les confédérés de se servir de cette voie pour envoyer des renforts à Jackson.

Mais laissons là cet affligeant spectacle; laissons Jackson se jouer, par ses rapides mouvements, des quatre généraux qui lui sont opposés. Il avait atteint son but. Sa pointe audacieuse avait empêché la jonction de Mac-Clellan et de Mac-Dowell à l'heure où elle eût pu être décisive. Désormais, l'armée du Potomac, réduite à ses seules ressources, n'avait plus à compter que sur elle-même. Il fallait se presser d'agir, car chaque jour augmentait la disproportion entre les forces des deux adversaires, et il était à craindre que les fédéraux, campés au milieu des marais du Chikahominy, n'eussent beaucoup à souffrir des grandes chaleurs dont on commençait à ressentir les atteintes. On était depuis quelques jours en présence les uns des autres. Les avant-postes fédéraux campaient à cinq milles de Richmond. Les escar-

mouches étaient journalières, et, avec l'acharnement qu'on y portait de part et d'autre, une action générale devenait inévitable. Le général Mac-Clellan attendait, pour attaquer, deux choses : que les routes, défoncées par les pluies, devinssent plus solides et praticables à son artillerie, et en second lieu que de nombreux ponts qu'il faisait construire pour passer le Chikahominy fussent jetés ou près de l'être. Ces ponts étaient d'une indispensable nécessité ; on ne pouvait rien faire sans eux. La disposition des lieux, l'impossibilité de s'écarter du chemin de fer, qui faisait vivre l'armée, et le besoin de se mettre en garde contre un mouvement tournant de l'ennemi, avaient forcé le général à partager ses troupes en deux ailes sur les deux côtés de la rivière. Or, il importait de pouvoir les réunir rapidement soit sur la rive droite, pour prendre l'offensive contre l'armée confédérée qui couvrait Richmond, soit sur la rive gauche, pour s'opposer au mouvement tournant dont nous parlons, et qui était fort à craindre. Les confédérés, en effet, étaient restés maîtres de plusieurs ponts sur le haut du Chikahominy, par lesquels ils pou-

vaient venir occuper les excellentes positions qu'offrait sa rive gauche, aussitôt que l'armée du Nord les aurait abandonnées. Ils l'eussent de cette manière enfermée sur la rive droite, bloquée, affamée, et placée par suite dans une position singulièrement critique.

Malheureusement, tout traînait en longueur du côté des fédéraux. Les chemins étaient longs à sécher, les ponts longs à construire. « Jamais nous n'avons vu une saison aussi pluvieuse, » disait *the oldest inhabitant*. « Jamais nous n'avons vu de ponts aussi difficiles à construire, » disaient les ingénieurs. La maudite rivière déjouait tous leurs efforts. Trop étroite pour recevoir un pont de bateaux, trop profonde et trop vaseuse pour des chevalets; ici n'étant qu'un ruisseau large de dix mètres, mais coulant entre deux plaines de sable mouvant où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail et qui n'offraient aucun appui; là divisée en mille filets d'eau, sur une largeur de trois cents mètres, à travers un de ces marécages boisés, remplis de fondrières, propres aux pays tropicaux; changeant enfin tous les jours de niveau et de lit, dans son régime inégal et capricieux, elle défai-

sait ou annulait le travail de la veille, travail pénible, fait sous un soleil brûlant et souvent sous le feu de l'ennemi. Et les journées, des journées bien précieuses, s'envolaient ainsi! Peut-être, disons-le franchement, n'était-on pas non plus aussi pressé d'agir qu'on aurait dû l'être. Aller au-devant de l'ennemi, l'aborder sur son terrain, était une tentative aventureuse, un peu en dehors des habitudes d'une armée américaine. On y aime avant tout la guerre méthodique, lente et circonspecte, qui ne donne rien au hasard. Cette lenteur, nous l'avons déjà dit, est dans le caractère national; elle est aussi, dans une certaine mesure, commandée aux généraux par la nature de leurs troupes. Ces troupes sont très-braves, mais, comme nous avons essayé de le montrer, le lien hiérarchique y étant très-faible; il s'ensuit que l'on n'est jamais sûr de leur faire exécuter exactement ce que l'on veut. Les volontés individuelles, capricieuses comme les majorités populaires, y jouent un beaucoup trop grand rôle. Le chef est obligé de se retourner pour voir si on le suit, il n'a pas l'assurance que ses subordonnés tiennent à lui par le lien de la discipline et du de-

voir. De là de l'hésitation et par suite des conditions défavorables pour exécuter un coup d'audace. « Si nous pouvons être attaqués et avoir une bataille défensive, ai-je entendu dire bien des fois, ce sera la moitié du succès. » On eut ce qu'on désirait. Ce fut l'ennemi qui attaqua le premier. Le 31 mai, il mit fin à toutes les incertitudes et à tous les efforts d'imagination qui se faisaient pour savoir comment on irait le chercher, en se jetant résolûment avec toutes ses forces sur l'armée du Potomac. Le sanglant conflit qui eut lieu dans la soirée de ce jour et la matinée du lendemain a pris le nom de bataille de Fair-Oaks.

Au moment où elle fut ainsi attaquée, l'armée fédérale occupait une position ayant la forme d'un V. La base du V est à Bottom-Bridge, où le chemin de fer traverse le Chikahominy. La branche de gauche s'avance vers Richmond avec ce chemin de fer et la route de cette ville à Williamsburg. Là était l'aile gauche, formée de quatre divisions échelonnées les unes derrière les autres, entre les stations de Fair-Oaks et de Savage, et campées dans les bois des deux côtés de la route.

Digitized by Google

L'autre branche du V, celle de droite, suit la rive gauche de la rivière ; c'est l'aile droite. Il y a cinq divisions et la réserve. Si l'on veut communiquer d'une extrémité à l'autre de ces deux ailes, en passant par Bottom-Bridge, le parcours est très-long ; il n'y a pas moins de 12 à 15 milles. A vol d'oiseau, la distance au contraire est très-peu de chose, mais entre les deux branches du V coule le Chikahominy. C'est pour relier entre eux les deux jambages que l'on avait commencé à faire trois ou quatre ponts, dont un seul était praticable le 31 mai. Il avait été construit par le général Sumner, à peu près à mi-chemin entre Bottom-Bridge et le point le plus avancé des lignes fédérales. Il sauva ce jour-là l'armée d'un désastre. Les autres ponts étaient prêts, mais ne purent être jetés au moment décisif, et c'est ce qui sauva les confédérés.

Ce fut contre l'aile gauche de l'armée que se porta tout l'effort de l'ennemi. Elle avait ses avant-postes à la station de Fair-Oaks, sur le York-River-Rail-Road, et à un endroit nommé Seven-Pines, sur la route de Williamsburg. Là, les fédéraux avaient élevé une redoute dans une clairière où

l'on voyait quelques maisons, et fait des abatis pour augmenter le champ de tir des troupes qui y étaient postées. Le reste du pays était entièrement couvert de bois. Il y avait eu la veille un orage épouvantable avec des torrents de pluie; les chemins étaient affreux.

Tout à coup, vers une heure de l'après-midi, par un temps gris et sombre, une fusillade très-vive se fait entendre; les piquets et les grand'-gardes sont ramenés violemment; les bois qui entourent Fair-Oaks et Seven-Pines se remplissent de nuées de tirailleurs ennemis. Les troupes courent aux armes et se battent en désespérées: mais les forces de leurs adversaires ne cessent d'augmenter, et leurs pertes ne les arrêtent pas. La redoute de Seven-Pines est entourée, ses défenseurs se font tuer bravement. Le colonel d'artillerie Bailey, entre autres, y trouve sur ses pièces une mort glorieuse. La redoute prise, un peu de désordre se manifeste parmi les gens du Nord. En vain les généraux Keyes et Nagle s'épuisent en mille efforts pour retenir leurs soldats; ils ne sont pas écoutés. Dans ce moment de confusion, ils aperçoivent un petit bataillon

français, connu sous le nom de *gardes la Fayette*, qui est resté en bon ordre. Ils vont à lui, se mettent à sa tête, chargent l'ennemi et reprennent une batterie. Le bataillon perd un quart de son monde dans cette charge; mais, en vrais Français, toujours les mêmes partout, ils s'écrient : « On peut nous appeler les gardes la Fourchette maintenant ! » faisant allusion à un mauvais sobriquet qu'on leur avait donné.

Cependant, Heintzelman accourt à la rescousse avec ses deux divisions. Comme à Williamsburg, celle de Kearney arrive au bon moment pour rétablir le combat. La brigade Berry de cette division, composée de régiments du Michigan et d'un bataillon irlandais, s'avance, ferme comme un mur, au milieu de la masse désordonnée qui flotte sur le champ de bataille, et elle fait plus par son exemple que les plus puissants renforts. On a perdu un mille de terrain environ, quinze pièces de canon et le camp de la division d'avant-garde, celle du général Casey; mais, maintenant, on tient bon. On forme une espèce de ligne de bataille à travers les bois, perpendiculairement à la route et au chemin de fer, et, là, on résiste aux assauts

répétés des masses ennemies. On ne peut être tourné par la gauche, où se trouve le White-Oak-Swamp, marécage impraticable; mais on peut être enveloppé par la droite. A cette heure même, en effet, une forte colonne de confédérés a été dirigée de ce côté. Si elle réussit à s'interposer entre Bottom-Bridge et les troupes fédérales qui tiennent en avant de Savage-Station, toute l'aile gauche est perdue. Elle n'aura plus de retraite et elle est condamnée à succomber sous le nombre; mais précisément à ce moment, c'est-à-dire à six heures du soir, de nouveaux acteurs entrent en scène. Le général Sumner, qui a réussi à passer le Chikahominy, avec la division Sedgwick, sur le pont construit par ses troupes et qui, en brave soldat, a marché droit au canon à travers bois, arrive à l'improviste sur le flanc gauche de la colonne avec laquelle l'ennemi s'efforce de couper Heintzelman et Keyes. Il plante dans une clairière une batterie qu'il a réussi à amener avec lui. Ce ne sont point de ces canons rayés, objet de l'engouement moderne, bons pour être tirés de sang-froid et à grande distance dans un pays découvert; ce sont de vrais

canons de combat, des canons obusiers de 12, vieux modèle, lançant soit un gros projectile rond qui ricoche et roule, soit un gros paquet de mitraille. Le tir simple et rapide de ces pièces fait dans les rangs opposés de terribles ravages. En vain Johnston envoie contre cette batterie ses meilleures troupes, celles de la Caroline du Sud, la légion d'Hampton entre autres; en vain il accourt lui-même : rien ne peut ébranler les fédéraux, et ce sont eux qui, à la tombée de la nuit, vaillamment enlevés par le général Sumner en personne, se jettent sur l'ennemi à la baïonnette, le poussent avec furie en faisant un affreux carnage, et le ramènent jusqu'à la station de Fair-Oaks.

La nuit mit fin au combat. Des deux côtés, on ne savait de l'issue de la bataille que ce que chacun avait vu de ses yeux. Amis et ennemis, perdus dans des bois qu'ils ne connaissaient pas, couchèrent parmi des tas de morts et de blessés, là où l'obscurité les avait surpris. La fatigue de cette lutte opiniâtre, aussi bien que les ténèbres de la nuit, avait imposé aux combattants une de ces trêves tacites si fréquentes à la guerre.

Évidemment Johnston s'était flatté, en jetant toutes ses forces sur les quatre divisions de l'aile gauche fédérale, de les anéantir avant qu'aucun secours pût leur venir du gros de l'armée, demeuré sur la rive gauche du Chikahominy. Pour le moment, il avait échoué devant la résistance énergique de ces quatre divisions, et aussi devant l'attaque furieuse et imprévue des troupes de Sumner. Nul doute qu'il n'eût compté sur l'orage terrible de la veille pour grossir le Chikahominy, y rendre impossible l'établissement d'aucun pont, ou faire emporter par ses eaux débordées ceux qui existaient; mais la capricieuse rivière déjoua sa combinaison, comme elle déjoua quelques heures plus tard celle de ses adversaires. L'effet du déluge tombé la veille ne fut point immédiat; la crue des eaux tarda vingt-quatre heures à se manifester. Mit-on à profit ce délai inespéré avec toute l'activité désirable du côté des fédéraux? C'est une question qui restera toujours controversée, comme tant d'autres du même genre qui forment un des chapitres obligés de l'histoire de la plupart des grandes batailles.

C'était seulement à une heure de l'après-midi

que l'action avait commencé. On avait attendu quelque temps pour savoir si l'attaque de ce côté n'était pas une feinte destinée à y attirer les troupes fédérales, pendant que le gros des forces ennemies s'apprêtait à déboucher sur la rive gauche. On avait été promptement tiré d'incertitude par la violence de l'attaque et par les rapports des aéronautes, qui voyaient toute l'armée confédérée se diriger sur le lieu du combat. On avait alors donné à Sumner l'ordre de passer l'eau avec ses deux divisions. Il l'avait rapidement exécuté, marchant à l'aventure avec la tête de sa colonne, sans autre guide que le bruit du canon, et il arriva juste à l'heure et à l'endroit critiques. Or, quelques personnes pensaient alors et pensent encore aujourd'hui que, si, au moment où Sumner recevait l'ordre de franchir la rivière, le même ordre eût été donné à toutes les divisions de l'aile droite, il eût été exécutable. On devine ce qui serait advenu si, au lieu de jeter 15,000 hommes sur le flanc de Jonhston, on en eût jeté 50,000. Le pont de Sumner n'eût pas suffi sans doute au passage de tant de monde. A minuit, la queue de sa colonne y était encore engagée, luttant contre

toutes les difficultés que présentent à des chevaux et à de l'artillerie des ponts formés de troncs d'arbres qui tournent sous les pieds, des marais vaseux et une nuit obscure, rendue plus profonde encore par l'épaisseur des bois. Plusieurs ponts cependant étaient près d'être jetés sur d'autres points. Il fallait travailler sans perdre une minute à les établir, et ne pas s'inquiéter des obstacles que l'ennemi n'eût pas manqué d'apporter à cette entreprise. Il avait promené une brigade d'une manière ostensible et en guise d'épouvantail en face des points naturellement indiqués pour le passage; mais l'enjeu était si gros, le résultat à poursuivre si important, l'occasion se présentait si imprévue et si favorable de jouer une partie décisive, que rien, selon nous, n'eût dû empêcher de tenter à tout prix cette opération. Ici encore, on porta la peine de cette lenteur américaine, qui appartenait bien plus au caractère de l'armée qu'à celui de son chef. Ce ne fut qu'à sept heures du soir qu'on prit le parti d'établir sans délai tous les ponts et de faire passer toute l'armée au point du jour sur la rive droite du Chikahominy. Il était trop tard. Quatre heures avaient été perdues, et

l'occasion, cet instant si fugitif à la guerre plus que partout ailleurs, s'était envolée. La crue sur laquelle Johnston avait en vain compté, et qui n'avait pas empêché Sumner de passer, survint pendant la nuit. La rivière s'éleva subitement de deux pieds et continua de grossir avec rapidité, emportant les nouveaux ponts, soulevant et entraînant les arbres qui formaient le tablier de celui de Sumner, et couvrant toute la vallée de ses eaux débordées. Rien ne passa.

Aux premières lueurs du jour, le combat reprit avec acharnement sur la rive gauche. L'ennemi venait en masse, mais sans ordre ni méthode, se ruer sur les fédéraux, qui, se sachant si inférieurs en nombre, et sans espoir d'être soutenus, ne prétendaient à rien de plus que résister et garder leur terrain. On se battait avec une sauvage énergie de part et d'autre, sans bruit, sans cris ; lorsqu'on était trop pressé, on faisait une charge à la baïonnette. L'artillerie, placée en arrière dans les clairières, tirait à obus par-dessus les combattants. Ah ! j'aurais voulu que tous ceux qui, oublieux du passé et poussés par je ne sais quels calculs égoïstes, avaient prodigué leurs

encouragements à la funeste rébellion des propriétaires d'esclaves, assistassent à cette lutte fratricide. Je leur aurais souhaité, comme châtiment, le spectacle de cet effroyable champ de bataille où morts et mourants étaient entassés par milliers. J'aurais voulu qu'ils vissent les ambulances provisoires formées autour de quelques habitations qui se trouvaient çà et là. Que de misères! que de souffrances! Les ambulances avaient quelque chose de particulièrement horrible. Les maisons étaient beaucoup trop rares pour contenir la moindre partie des blessés, et l'on était réduit à les entasser alentour; mais, bien qu'ils ne proférassent pas une plainte et supportassent leur sort avec le plus stoïque courage, leur immobilité sous les rayons de midi d'un soleil de juin devenait bientôt intolérable; on les voyait alors, ramassant ce qui leur restait de forces, ramper pour chercher un peu d'ombre. Je me souviendrai toujours d'une touffe de rosiers dont j'admirais les fleurs parfumées tout en causant avec un de mes amis, lorsqu'il me fit remarquer sous le feuillage un de ces malheureux qui venait d'expirer. Nous nous regardâmes sans mot dire, le cœur serré par la

plus douloureuse émotion. Tristes scènes, dont la plume de l'écrivain, comme l'œil du spectateur, a hâte de se détourner! — Vers midi, le feu diminua graduellement et s'éteignit, l'ennemi se retirait; mais les fédéraux n'étaient pas en état de le poursuivre. On ne savait pas alors quelle perte les gens du Sud venaient de faire dans la personne de leur chef, le général Johnston, grièvement blessé. C'est à son absence que l'on devait en grande partie le décousu des attaques dirigées dans la matinée contre l'armée fédérale. Lorsqu'à midi le feu cessa, les confédérés, las de la longue lutte qu'ils venaient de soutenir, et n'étant plus commandés, étaient, dit-on (car, au milieu de ces bois immenses, on ne voit rien, et l'on est réduit à tout deviner), dans un état de confusion inextricable. Qu'on juge ce qui fût arrivé si à ce moment les 35,000 hommes de troupes fraîches laissés sur l'autre rive du Chikahominy eussent paru sur le flanc de cette masse en désordre, après avoir heureusement traversé les ponts.

Tel est le récit de cette bataille singulière qui, toute compliquée qu'elle fut par des incidents supérieurs aux volontés humaines, n'en peut pas

moins être prise comme type des batailles américaines[1]. Le conflit avait été sanglant, puisque l'armée du Nord avait perdu 5,000 hommes, celle du Sud au moins 8,000; mais de part et d'autre les résultats étaient négatifs. Les confédérés, en nombre très-supérieur, avaient attaqué avec vigueur, fait reculer leurs adversaires d'un mille environ, pris quelques canons, et s'étaient arrêtés là, satisfaits d'avoir acquis ainsi le droit de chanter victoire. Les fédéraux avaient eu la bataille qu'ils désiraient, avaient repoussé l'ennemi, pris un général et fait bon nombre de prisonniers; mais, arrêtés par des obstacles naturels qui n'étaient peut-être pas insurmontables, ils n'avaient tiré aucun parti de leur succès. En réalité, on avait échoué des deux côtés faute d'organisation, faute de hiérarchie, faute du lien qui en résulte entre l'âme du chef et ce grand corps qu'on appelle une armée, lien puissant qui permet à un général de demander à ses soldats et d'en obtenir aveuglé-

1. Je ne puis me refuser à citer un trait de mœurs caractéristique : des vendeurs de journaux criaient les derniers numéros des gazettes de New-York sur le champ de bataille même, pendant le combat, et trouvaient des acheteurs.

ment ces efforts extraordinaires qui gagnent les batailles. Cependant, bien que les pertes de l'ennemi fussent plus considérables que celles des fédéraux, l'échec était surtout funeste pour ces derniers. Ils avaient perdu une occasion unique de porter un coup décisif. Ces occasions ne reviennent pas, et, d'ailleurs, dans les circonstances où ils se trouvaient, le temps était contre eux.

V

Le lendemain de cette bataille, Mac-Clellan reprit sans coup férir les positions de Fair-Oaks et de Seven-Pines, en sorte que les deux armées se retrouvèrent exactement dans la même situation qu'auparavant. Pendant près d'un mois, elles restèrent ainsi en présence dans une inaction qui n'était pas cependant le repos. Bien au contraire, ce mois, avec ses alternatives de pluie et de chaleurs accablantes, avec les travaux immenses que le soldat eut à exécuter, avec des alertes et des combats partiels qui se renouvelaient sans cesse, fut très-dur à passer.

L'armée fédérale ne voulait ni engager elle-

même, ni provoquer de la part de l'ennemi, une autre lutte comme celle de Fair-Oaks, tant que ses ponts ne seraient pas construits et ses deux ailes reliées entre elles. Des pluies diluviennes retardèrent cette construction. On avait été en outre instruit par l'expérience, et l'on voulut donner à ces ponts, avec une solidité monumentale, une étendue qui embrassât non-seulement le cours de la rivière, mais toute la vallée. De cette façon, on n'avait plus rien à craindre des inondations; mais un tel travail demandait beaucoup de temps et d'efforts. Tant qu'il resta inachevé, l'aile gauche demeurait toujours exposée à l'attaque de toute la masse des forces confédérées; aussi se hâta-t-on, pour parer autant que possible à ce danger, de se retrancher fortement sur toute la ligne. Ce fut une besogne immense. Comme partout ailleurs, il fallait élever des redoutes avec des épaulements, creuser des *rifle pits*, et cela, sous les ardeurs d'un soleil brûlant; il fallait de plus abattre les bois sur tout l'espace occupé par ces ouvrages, et à quelque cent mètres en avant, afin de voir un peu devant soi. En quelques endroits, on n'élevait aucune construc-

tion en terre, on se bornait à découper la forêt de manière à lui donner le contour de fortifications régulières. Une portion de bois plus fournie que les autres, laissée debout et s'avançant en saillie au milieu d'un vaste abatis, jouait le rôle d'un bastion. L'artillerie et les tirailleurs placés dans ce bois flanquaient de leurs feux les lisières droites, qui simulaient des courtines. Seulement, les défenseurs de ces ouvrages d'un nouveau genre n'avaient d'autre protection contre le feu de l'ennemi que l'abri de feuillage derrière lequel ils ne pouvaient être ajustés directement.

Tous ces travaux se faisaient avec une énergie et une intelligence admirables. Sous ce rapport, le soldat américain est sans rival : dur à la fatigue, rempli de ressources, excellent terrassier, excellent bûcheron, bon charpentier, et même un peu ingénieur civil. Il est arrivé plusieurs fois dans le cours de la campagne de rencontrer un moulin à farine ou à scier, mû par une roue hydraulique ou une machine à vapeur, que l'ennemi, en se retirant, avait mise hors de service. On trouvait à l'instant, dans le premier régiment venu, des hommes capables de les réparer, de les recon-

struire et de les remettre en mouvement pour les besoins de l'armée. Mais ce qui était surtout remarquable, c'était de voir une *corvée* à l'œuvre dans la forêt, pour y faire ce qu'on appelle en langue militaire des abatis. On ne saurait se figurer la célérité avec laquelle s'accomplissait cette besogne. Je me souviens de quarante hectares de futaie séculaire de chênes et autres bois durs mis à terre en une seule journée par un seul bataillon. Tous ces travaux pourtant ne se faisaient pas sans beaucoup de fatigue matérielle et morale, par suite d'une activité sans repos sous un feu incessant.

Dans ces forêts immenses dépourvues de routes, où l'on est à chaque instant exposé à des attaques imprévues, on ne peut hasarder au loin ses avant-postes : ce serait leur faire courir la chance continuelle d'être surpris et enlevés. On forme alors ce qu'on appelle en Amérique la ligne des piquets, ligne non interrompue de sentinelles soutenues par de fortes réserves et qui ne s'écartent jamais beaucoup du corps auquel elles appartiennent. Or, les deux armées étaient si rapprochées et si attentives à ne pas se céder un pouce de ter-

rain, que leurs piquets se tenaient à portée de voix les uns des autres. Généralement, ils faisaient assez bon ménage et se bornaient à s'observer réciproquement. Quelquefois, il s'établissait entre eux des communications amicales : on trafiquait de maints petits objets, on échangeait les journaux de Richmond contre le *New-York Herald*. Il arriva même un jour que les officiers fédéraux furent invités par leurs camarades confédérés à se rendre au bal à Richmond, à la condition toutefois de se laisser bander les yeux pour l'aller et le retour. Mais il suffisait d'un coup de feu parti au hasard pour interrompre soudainement ces bons rapports ; on se fusillait pendant un quart d'heure et on se tuait ou se blessait une centaine d'hommes avant que le calme se rétablît.

D'autres fois, les troupes étaient surprises dans leurs camps par une pluie d'obus venus on ne savait d'où, par-dessus les piquets, réveil assez désagréable quand cela arrivait la nuit. Si c'était de jour, on montait au sommet de quelque grand arbre pour voir d'où partaient les coups. La fumée indiquait l'emplacement, et l'on apercevait aussi quelque soldat confédéré grimpé lui-même au

haut d'un arbre culminant de la forêt, qui, de là, dirigeait le tir des canonniers. On ripostait aussitôt, et surtout on cherchait à *descendre* le pointeur aérien. Ces taquineries isolées, soit qu'elles fussent un *picket-firing* ou un *longrange-shelling,* n'inquiétaient guère que les troupes qui y étaient immédiatement exposées, car elles étaient de tous les instants, et il n'est rien qui ne passe en habitude; mais, parfois, le canon et la mousqueterie se mêlaient ensemble avec une vivacité à laquelle personne ne se trompait, qui faisait prendre les armes à tout le monde et monter à cheval les états-majors. L'ennemi faisait une démonstration en force, et on y répondait. Allait-il en sortir une bataille? Cette incertitude de tous les instants était singulièrement fatigante. Cependant, la bataille ne venait pas. Les généraux du Sud, pas plus que ceux du Nord, ne se souciaient d'engager prématurément une action générale. Ils avaient leurs projets et s'en remettaient au temps de les mûrir. Chaque jour leur amenait de nouveaux renforts, et ils en attendaient encore. Toutes les forces vives de la rébellion allaient être bientôt réunies autour de

Richmond. Pendant ce temps, la maladie faisait de grands ravages parmi les soldats fatigués de l'armée fédérale. L'extrême chaleur, jointe aux émanations des marécages, engendrait des fièvres, qui prenaient presque immédiatement le caractère typhoïde. Telle division, déjà fort affaiblie par le feu de l'ennemi, comptait jusqu'à deux mille malades. Un système de congés temporaires et irréguliers, qui s'était établi dans l'armée, contribuait aussi à en réduire l'effectif. Maint colonel s'arrogeait le droit de donner des permissions de quelques jours à des soldats qu'on ne revoyait plus. Il est juste pourtant de dire que, dans cette difficile position, le général Mac-Clellan avait reçu quelques renforts. Une de ses anciennes divisions, celle de Mac-Call, lui avait été rendue. De plus, Fort-Monroe ayant enfin été mis sous ses ordres, il en avait tiré 5 ou 6,000 hommes. C'était quelque chose; mais c'était trop peu, beaucoup trop peu pour combler les vides qui s'étaient faits dans les rangs, et que chaque jour agrandissait.

Ces jours écoulés dans l'inaction avaient encore l'inconvénient d'encourager les partisans ennemis à de hardis coups de main. Celui que tenta le

général confédéré Stuart fut un des plus singuliers de cette guerre. A la tête de 1,500 chevaux, il alla attaquer quelques escadrons qui faisaient le guet du côté d'Hanover-Court-House, et, les ayant dispersés, il fit une incursion heureuse sur les communications de l'armée. Son projet était de couper, à la faveur de la nuit, le York-River-Rail-Road ; il n'y réussit point. On eut là seulement le curieux spectacle d'un combat de cavalerie contre un train de chemin de fer. Le train, chargeant à la lettre et les cavaliers ennemis et les obstacles placés sur la voie, s'échappa sans autre perte que celle de quelques hommes tués et blessés par la fusillade. Mais, si le général Stuart n'avait pas réussi à détruire le chemin de fer, il avait fait une brillante razzia sur les magasins de l'armée, et, le coup exécuté, il avait pu s'échapper sans accident. Le malheur était que des tentatives de ce genre pouvaient se renouveler, et qu'on n'avait pas assez de monde pour s'y opposer partout à la fois. Quoiqu'au milieu de tant d'épreuves le moral[1] du soldat restât

1. Je n'ose ranger parmi les causes qui auraient pu agir sur ce moral le spectacle désagréable des affiches giga

excellent, il n'y avait plus à se dissimuler que l'armée ne fût dans une position critique, qui ne pouvait que s'aggraver. Diminuée de plus d'un tiers depuis son entrée en campagne, décimée par les maladies, menacée sur ses derrières, elle se trouvait au cœur du pays insurgé, ayant devant elle des forces deux ou trois fois plus nombreuses que les siennes. On ne pouvait songer à demeurer indéfiniment en face de l'ennemi, comme on l'avait fait pendant l'hiver devant Washington, et plus récemment à Corinthe. Le général Mac-Clellan le sentait; aussi, dès que ses ponts furent fixés, se décida-t-il à agir. Un projet s'était tout d'abord présenté à son esprit; il consistait à transporter l'armée tout entière à dix-sept milles du point qu'elle occupait, en abandonnant sa ligne

tesques qu'un embaumeur déployait au milieu du camp sous les yeux des soldats, et par lesquelles cet industriel, spéculant à la fois sur les pertes de l'armée et les affections de famille, promettait d'embaumer les morts et de les expédier à domicile au plus juste prix. Cet aventureux émule de Gannal sauva du reste la vie à un colonel qu'un évanouissement prolongé causé par un éclat d'obus avait fait regarder comme mort, et qui, mis à part pour être embaumé, revint à lui pendant l'opération.

de communication du York-River pour aller chercher, avec l'appui de la marine, sur le James-River, une nouvelle base d'opérations. Si le mouvement réussissait, si l'on parvenait à dérober sa marche, les chances d'une grande bataille qu'on livrerait au bord du fleuve, et dans laquelle les canonnières couvriraient un des flancs de l'armée, seraient bien meilleures ; mais ce mouvement avait aussi ses dangers : ce n'était pas chose facile de l'accomplir en présence de toutes les forces ennemies, sans compter l'inconvénient moral de battre en retraite.

On y renonça donc, ou au moins on l'ajourna. Avec la ténacité américaine, qualité qui chez ce peuple va de pair avec la lenteur et qui jusqu'à un certain point la compense, on était déterminé à ne reculer que si on y était matériellement forcé. On voulait pousser jusqu'au bout les opérations commencées ; mais on n'en prit pas moins la sage précaution de diriger à tout événement sur City-Point, dans le James-River, des navires chargés de vivres, de munitions et d'approvisionnements de tout genre. Cela fait, le général Mac-Clellan s'efforça de provoquer une action générale sur le ter-

rain situé entre son armée et Richmond, terrain dont il avait fait une étude approfondie dans de nombreuses reconnaissances. Ces reconnaissances avaient donné lieu à bien des incidents. Une fois, le général était monté avec plusieurs de ses officiers au sommet d'un grand arbre, et, là, établis chacun sur leur branche, ils avaient tenu, la lunette à la main, une sorte de conseil de guerre! La chose se passait à cent pas des piquets ennemis, à qui aucun des mouvements des observateurs ne pouvait échapper. Nous tremblions d'entendre le bruit de la carabine de ces fameux chasseurs d'écureuils du Sud; mais ils se montrèrent magnanimes, et la reconnaissance se termina sans fâcheux événement. Une autre fois, un état-major ennemi parut en même temps que celui de l'armée fédérale sur les bords du Chikahominy. Aussitôt ces messieurs firent galamment avancer une de leurs musiques, qui joua un air populaire; mais à peine fut-il achevé, que les musiciens furent remplacés par une batterie qui, arrivant au galop, ouvrit un feu terrible, auquel les fédéraux ne tardèrent pas à répondre. Ces explorations révélaient en général que l'ennemi n'était

pas oisif, et qu'il avait élevé des ouvrages armés de gros canons précisément aux points où on l'aurait le moins désiré.

Enfin, après bien des tâtonnements, l'action fut entamée. Hooker reçut, le 25 juin, l'ordre de se porter à un mille en avant jusqu'à une vaste clairière sur la route directe de Richmond. On calculait que ce mouvement attirerait une résistance générale des confédérés, à l'aide de laquelle on recommencerait la bataille de Fair-Oaks, sur le même terrain, mais avec des ponts solidement établis, et, par suite, avec le concours de l'armée tout entière. Si le défi n'était pas accepté, on avait fait un pas en avant; on en ferait un autre le lendemain, et ainsi de suite on arriverait aux portes de Richmond. On se fiait à sa bonne étoile pour le reste. Hooker, monté sur un cheval blanc, qui dans le bois le rendait visible pour tous et surtout pour l'ennemi, s'avança intrépidement. L'espace de terrain qu'il devait conquérir fut pris, repris, et finalement occupé par sa division, avec une perte de 4 à 500 hommes. Les deux braves généraux de brigade Grover et Sickles prêtèrent à leur chef en cette rencontre la plus énergique assis-

tance. Mais, pendant le combat, des nouvelles graves étaient survenues. Les déserteurs, les transfuges nègres, le télégraphe de Washington lui-même, généralement si sobre de renseignements, s'accordaient à donner le même avis : de nombreux renforts venaient d'arriver du Sud à Richmond; Beauregard, en outre, laissé libre par l'évacuation de Corinthe et la suspension des opérations dans l'Ouest, avait apporté, à l'heure décisive, le concours de sa capacité militaire et surtout de son prestige à la cause esclavagiste. Enfin le partisan Jackson, laissant les 80,000 hommes qui couvraient inutilement Washington tout ahuris de leur infructueuse campagne contre lui, était venu lui-même compléter la concentration de toutes les forces confédérés contre l'armée du Potomac. Il avait voyagé en chemin de fer, et on signalait déjà ses avant-postes aux environs de Hanover-Court-House. Grossi de la division Whiting, le corps qu'il commandait pouvait compter 30,000 hommes. L'effort commencé par les fédéraux contre Richmond ne pouvait plus désormais se poursuivre; la présence de Jackson à Hanover-Court-House annonçait chez lui l'in-

tention manifeste de se porter sur leurs communications, et de les intercepter en coupant le York-River-Rail-Road. Bientôt il n'y eut plus de doute sur cette manœuvre. On vit un corps de troupes considérable, parti de Richmond, traverser le cours supérieur du Chikahominy, afin de se réunir à Jackson, et d'exécuter ce mouvement tournant dont nous avons plus haut signalé le danger. Profitant de sa supériorité numérique, l'ennemi offrait la bataille à la fois des deux côtés de la rivière.

Toutes les chances de succès étaient pour lui. Reportons notre pensée à ce V dont nous nous sommes déjà servi dans notre récit de la bataille de Fair-Oaks. La situation de l'armée de Mac-Clellan est la même qu'alors; seulement, les deux jambages du V sont aujourd'hui reliés par des ponts permanents offrant toutes facilités pour transporter rapidement les différents corps d'une rive à l'autre. Le gros des troupes fédérales, huit divisions, mais des divisions bien réduites, est sur le jambage de gauche, sur la rive droite du Chikahominy, et occupe les retranchements qui font face à Richmond. Ces troupes ont devant elles la

masse de l'armée ennemie, établie, elle aussi, dans des positions retranchées. Sur le jambage de droite, c'est-à-dire sur la rive gauche de la rivière, se trouve le général fédéral Fitz John Porter avec deux divisions et la réserve des réguliers. C'est contre lui que marchent Jackson et le corps du général Hill, venu de Richmond, le tout sous les ordres du général Lee, qui, depuis la blessure de Johnston, l'a remplacé dans le commandement en chef. En fait, l'armée du Potomac allait être aux prises avec deux armées dont chacune l'égalait par le nombre. Des batailles ont été gagnées quelquefois dans de pareilles circonstances; mais il n'y a pas à compter sur une de ces rares faveurs de la fortune. Le mieux qui pût advenir était de se bien tirer de la position critique dans laquelle on était placé. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui d'une prompte retraite; ce parti lui-même était malheureusement loin d'être simple, et il n'y avait à choisir qu'entre des dangers. Si l'on se concentrait sur la rive gauche du Chikahominy, on abandonnait l'entreprise contre Richmond, et on s'exposait à une retraite désastreuse sur White-House

et York-Town, avec toute l'armée confédérée à ses trousses, dans un pays où l'on ne trouverait aucun point d'appui. Il n'y avait rien de bon à espérer de ce plan. Si, au contraire, on faisait passer toutes les troupes sur la rive droite, il fallait s'attendre à voir l'ennemi se saisir aussitôt du chemin de fer qui nourrissait l'armée et la couper de ses communications avec White-House. Force serait alors de s'en ouvrir de nouvelles avec le James-River, et, pour cela, de s'y porter en masse et sans retard. C'était toujours une retraite, mais on ne reculait que de quelques milles, et, pour peu que l'on fût suffisamment renforcé, avec l'appui de la marine, on pouvait se flatter de reprendre promptement l'offensive, soit sur la rive gauche contre Richmond même, soit sur la rive droite contre Petersburg, dont la prise eût entraîné celle de Richmond. On s'arrêta à ce ce dernier parti. Ainsi que nous l'avons dit, le général Mac-Clellan y songeait depuis longtemps, comme à une des nécessités de sa situation, et il avait même pris quelques dispositions éventuelles qui allaient se trouver singulièrement justifiées; mais autre chose était de faire cette retraite à son

heure, par un mouvement libre et spontané, autre chose de la faire précipitamment sous la menace de deux armées ennemies.

Il n'y avait plus néanmoins à délibérer, la résolution prise devait à la minute être exécutée. Le trajet de Fair-Oaks au James-River n'était pas long; il n'y avait que dix-sept milles, avons-nous dit; mais il fallait faire filer le matériel et les bagages sur une seule route, en prêtant le flanc tout le temps à l'ennemi, qui, par de nombreux chemins rayonnant tous de Richmond, pouvait amener sur plusieurs points à la fois des forces considérables. Le célérité avec laquelle l'opération fut conduite déjoua ses calculs; il supposa probablement qu'on tâtonnerait avant de se décider; probablement aussi il espéra que le général Mac-Clellan ne saurait se résoudre à abandonner sa ligne de communication sur White-House, et il agit en conséquence.

Les troupes du général confédéré Hill, dont nous avons parlé tout à l'heure, après avoir passé le Chikahominy à Meadow-Bridge le 26, c'est-à-dire le lendemain de l'affaire de Hooker, attaquèrent dans l'après-midi même celles du général

Mac-Call, qui faisait l'avant-garde de Porter sur la rive gauche. Ce premier combat fut très-vif, mais Mac-Call occupait une bonne position sur le *Beaver-Dam*, espèce de ravin bordé de beaux catalpas qui étaient alors en fleur. Il avait là fait des abatis, remué un peu de terre, si bien qu'il ne put être entamé malgré la durée du combat, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Cette vigoureuse résistance obligea l'ennemi à faire passer la rivière à de nombreux renforts. C'était précisément ce que désirait le général Mac-Clellan. Son intention était d'attirer de ce côté l'attention des confédérés pendant que le mouvement qui devait transporter l'armée sur le James-River se préparait sur la rive droite du Chikahominy.

La nuit, en effet, fut employée à faire passer sur cette rive tous les bagages du corps de Porter et à les réunir au grand convoi qui devait commencer sa marche le 27 au soir. Ordre fut ensuite donné de rembarquer ou de détruire tous les magasins et approvisionnements établis sur la ligne ferrée qui allait à White-House, et d'évacuer ce grand dépôt. Le général Stoneman, avec une colonne légère, fut chargé de couvrir cette opé-

ration en retardant l'arrivée des coureurs ennemis. Il devait ensuite se replier sur York-Town. Tout cela fut exécuté de point en point.

Le 27, au jour, Mac-Call reçut l'ordre de se retirer sur les ponts construits en face de Gaine's-Hill, sur le Chikahominy. Suivi rapidement, comme on devait s'y attendre, il vint se rallier aux autres troupes du corps de Porter, la division Morell et celle des réguliers commandée par le général Sykes. La mission de Porter, et elle demandait autant de sang-froid que de vigueur, était de résister en avant des ponts, pour donner au mouvement général que faisait l'armée le temps de s'accomplir. Il ne devait les repasser que le 27 au soir, et les détruire derrière lui. L'attaque commença de bonne heure contre ces trois divisions. Le corps de Jackson, arrivant d'Hanover-Court-House, vint prendre part au combat. On se battait sur un terrain ondulé, en grande partie boisé, mais laissant cependant sur certains points de vastes espaces découverts. La lutte fut très-vive; les fédéraux résistèrent avec succès : il y eut même un moment où Porter put se croire victorieux. C'eût été un

grand bonheur, et la situation en eût été singulièrement modifiée. Aussi, dans ce moment d'espérance, Mac-Clellan se hâta-t-il d'envoyer sur la rive gauche toutes les troupes qui n'étaient pas absolumeut indispensables à la garde des lignes fédérales faisant face à Richmond. Une division, celle du général Slocum, passa les ponts avant quatre heures, et se mêla aussitôt à l'action. Une autre, celle de Richardson, n'arriva sur le terrain qu'à la chute du jour. Au moment où ces renforts commencèrent à prendre part à la lutte, la scène contemplée dans son ensemble avait un caractère imposant de grandeur : nous avions 35,000 hommes engagés, partie dans les bois, partie en plaine, formant une ligne d'un mille et demi d'étendue. Une nombreuse artillerie tonnait de tous côtés. Dans la vallée du Chikahominy, la cavalerie des lanciers aux fanons flottants était en réserve, et ce tableau si animé de la bataille avait pour encadrement un paysage pittoresque, éclairé par les derniers rayons du soleil qui se couchait dans un horizon couleur de sang.

Tout à coup la fusillade prend une intensité extraordinaire. On fait mettre debout les réserves

que l'on avait jusque-là tenues couchées dans des plis de terrain ; on les excite par des hourrras, et et on les fait entrer dans les bois. La mousqueterie devient de plus en plus violente et s'étend vers la gauche. Plus de doute que l'ennemi ne tente de ce côté un dernier effort. Les réserves sont toutes engagées ; on n'a plus personne sous la main. Il est six heures, le jour s'en va rapidement ; si l'armée fédérale tient encore une heure, elle a la bataille gagnée, car partout ailleurs elle a repoussé l'ennemi, et les efforts de Jackson, de Hill, de Longstreet, dont elle a les soldats devant elle, auront été frappés d'impuissance. A défaut d'infanterie, le général Porter met trois batteries en potence à son extrême gauche pour appuyer les troupes qui y soutiennent un combat inégal ; mais ces troupes sont fatiguées, elles se battent depuis le matin, elles n'ont presque plus de cartouches. Les réserves confédérées viennent d'arriver à leur tour : elles se jettent en ligne et régulièrement déployées contre la gauche des fédéraux, qui cède, se rompt, se débande, et dont le désordre gagne de proche en proche jusqu'au centre. Il n'y a pas panique, on ne court pas avec l'effarement

de la peur ; mais, sourds à tout appel, les hommes s'en vont délibérément, le fusil sur l'épaule, comme des gens qui en ont assez et qui ne croient plus au succès. En vain les généraux, les officiers de l'état-major général, le comte de Paris, le duc de Chartres, se jettent-ils dans la mêlée le sabre à la main pour arrêter ce mouvement désordonné, la bataille de Gaine's-Hill est perdue. Il ne s'agit plus que d'empêcher un désastre. L'ennemi, en effet, s'avance toujours en plaine, toujours dans le même ordre, son infanterie déployée par régiments en échelons, et à chaque minute serrant de plus près la masse confuse des troupes fédérales. La fusillade et la canonnade sont telles, que la grêle de projectiles qui frappe le sol y soulève une poussière permanente. On commande alors à la cavalerie de charger. Je me trouvais par hasard auprès d'elle en ce moment. Je lui vois mettre le sabre à la main avec cet élan électrique de gens résolus et dévoués. Comme elle s'ébranlait. je demandai à un jeune officier quel était le nom de son régiment : « C'est le 5e cavalerie ! » me répondit-il en brandissant son sabre avec tout l'orgueil de l'esprit de corps.

Infortuné jeune homme! Je revis son régiment le lendemain. De la charge de la veille, il n'était revenu que deux officiers : il n'en était pas! Cette charge ne pouvait réussir contre les épais bataillons de l'infanterie ennemie, et les débris des régiments, galopant dans des nuages de poussière au milieu des canons et des fuyards de l'infanterie, ne firent qu'augmenter la confusion. Les chevaux d'artillerie sont tués, et je vois avec une triste émotion des pièces qu'on ne peut plus emmener et que des artilleurs servent avec un courage désespéré. Ils tombent les uns après les autres. Deux sont encore debout, et ils continuent à faire feu presque à bout portant. La brume du soir qui s'épaissit ne me permet plus alors de rien voir. Toutes ces pièces étaient perdues. Le général Butterfield avait fait inutilement des efforts surhumains pour les sauver. A pied, son cheval ayant été tué, un éclat d'obus dans son chapeau, une balle sur son sabre, entouré de ses aides de camp, qui tombaient à ses côtés, il avait essayé de rallier de l'infanterie autour d'un drapeau planté en terre. Il avait réussi, mais ce n'avait été que pour quelques instants : le mouvement précipité de la

retraite l'avait entraîné. Heureusement, la nuit arrivait, et, après avoir perdu un mille de terrain, on trouva les brigades fraîches du Meagher et de French formées en bon ordre. Elles poussèrent de vigoureux hourras, et quelques pièces mises de nouveau en batterie ouvrirent leur feu sur l'ennemi, qui s'arrêta devant cette suprême et énergique résistance.

Au moment où se tiraient les derniers coups de canon de cette bataille, une vive fusillade se faisait entendre près de Fair-Oaks, de l'autre côté de la rivière. C'étaient les confédérés qui attaquaient les ouvrages de l'armée fédérale; mais cette attaque, qui n'était sans doute qu'une démonstration, fut vigoureusement repoussée. La journée avait été rude : dans l'engagement principal, celui de Gaine's-Hill, 35,000 fédéraux n'avaient pas pu vaincre 60,000 confédérés, mais ils les avaient contenus. On ne pouvait guère se promettre davantage. Dans la nuit, les troupes fédérales repassèrent dans le plus grand ordre les ponts du Chikahominy et les détruisirent. Elles laissaient derrière elles un champ de bataille couvert de morts (car dans cette lutte acharnée

les pertes avaient été considérables), un grand nombre de blessés trop gravement atteints pour pouvoir être transportés, une douzaine de canons, enfin quelques prisonniers, et, parmi eux, le général Reynolds. Le corps de Keyes, qui faisait l'avant-garde, se replia également vers le James-River, et alla occuper les passages d'un grand marais, le *Withe-Oak-Swamp*, qui traverse la route que l'armée devait suivre, ainsi que les débouchés des principales communications par lesquelles la marche pouvait être inquiétée.

Les journées du 28 et du 29 furent employées à faire filer le convoi de cinq mille voitures, le parc de siége, un troupeau de deux mille cinq cents bœufs, etc., vers la même direction, tâche immense, lorsqu'on songe que l'on n'avait qu'une seule route à sa disposition. Le premier jour, rien ne vint troubler cette grande opération; l'ennemi était fatigué du combat de la veille; il semblait en outre étonné, déconcerté, et ne comprenait pas bien encore ce que faisait l'armée fédérale. Celle-ci était réunie tout entière sur la rive droite du Chikahominy, tandis que les forces principales des confédérés étaient sur la rive gau-

che, avec les ponts coupés devant eux. Pour passer la rivière, il leur fallait ou faire de nouveaux ponts, ou remonter très-loin en arrière jusqu'à Mechanic's-Bridge, ce qui, dans les deux cas, demandait beaucoup de temps. Or, ici, le temps était tout, et l'armée en retraite le mettait à profit. Ce ne fut que dans la journée du 29 que les colonnes du Sud parurent devant les arrière-gardes fédérales. Elles engagèrent immédiatement le combat auprès de la station de Savage, sur le York-River-Rail-Road; mais elles furent vigoureusement reçues, et, après les avoir repoussées, on attendit la nuit pour continuer le mouvement. Le télégraphe, en cessant de fonctionner la veille, avait appris que les confédérés étaient maîtres de White-House. Ils avaient trouvé ce poste abandonné. La matinée du 29 avait été consacrée à détruire dans les camps fédéraux tout ce qui ne pouvait être emporté. Un train complet, locomotive, wagons, etc., resté sur le chemin de fer, fut lancé à toute vapeur sur le pont coupé du Chikahominy. On ne laissa aux mains de l'ennemi que trois canons de siége qu'il avait été impossible de remuer, et que l'on négligea

d'enterrer. Ce furent les seuls qui tombèrent en son pouvoir, bien que l'on ait répété partout qu'il resta maître de tout le parc de siége de l'armée fédérale. Ce parc, au contraire, moins ces trois pièces, arriva intact au James-River. Le grand malheur fut d'être obligé d'abandonner un nombre de blessés très-considérable, non-seulement à Gaine's-Hill, à Savage-Station, mais aussi tout le long de la ligne que l'on suivait en se retirant. Ici, le malheur était inévitable; ce n'était qu'en se battant sans relâche qu'on pouvait protéger la retraite, et le transport de tant de blessés eût exigé des moyens qu'on n'avait pas.

Le général Mac-Clellan, pendant la journée du 29 et la matinée du 30, resta près du White-Oak-Swamp, pressant le passage de son immense convoi. La chaleur était accablante; ses aides de camp, obligés de courir sans cesse de l'avant garde à l'arrière-garde, étaient épuisés de fatigue. Tandis que ce vaste encombrement coupait comme en plusieurs tronçons le corps de l'armée, le danger était grand; mais rien ne troublait la sérénité du général en chef. Ce jour-là même, il s'était arrêté pour se reposer un moment à

une maison de campagne située sur la route, et s'était assis sous la verandah, lorsque la maîtresse de la maison vint se plaindre à lui que les soldats mangeaient ses cerises. Le général se leva en souriant et alla lui-même faire cesser ce maraudage; mais il ne put empêcher les obus ennemis de venir le lendemain incendier la maison de sa jolie hôtesse. Le 30, au point du jour, Mac-Clellan eut la satisfaction de voir toutes ses troupes, tout son matériel, tout le convoi, au delà du White-Oak-Swamp, qui allait opposer une nouvelle barrière aux efforts de la poursuite. La veille au soir, les corps de Keyes et de Porter avaient marché jusqu'au James-River et s'étaient mis en communication avec la flottille des canonnières. Le convoi avait suivi le mouvement sur divers chemins indiqués par des nègres qu'on avait pris pour guides. Les têtes de colonne n'avaient trouvé devant elles que quelques détachements de cavalerie et les avaient culbutés. Le plus difficile était fait; mais on ne pouvait douter que l'ennemi ne tentât de nouveau de jeter le désordre dans la retraite de l'armée. Aussi le général en chef prit-il de bonne heure ses disposi-

tions. Il laissa Sumner et Franklin pour faire l'arrière-garde et défendre les passages du White-Oak-Swamp, et plaça Heintzelman, avec les divisions Hooker, Kearney, Sedwick et Mac-Call, à cheval sur le point où se rencontrent les diverses routes débouchant de Richmond. Sous la protection de ces troupes, le convoi acheva sa marche et atteignit le James-River, au moment précis où les transports chargés de vivres et de munitions, ainsi que les navires-hôpitaux qu'une sage prévoyance avait mandés dix jours auparavant, y arrivaient de Fort-Monroe.

Pendant ce temps, comme on s'y était attendu, Franklin et Sumner étaient vivement attaqués au White-Oak-Swamp, où les généraux confédérés avaient amené une grande force d'artillerie. Ils se retirèrent pied à pied. Plus tard, dans la journée, Heintzelman était également attaqué aux *cross roads*. Là, le combat eut lieu dans les bois avec des chances diverses. La division Mac-Call eut beaucoup à souffrir et perdit son chef, fait prisonnier; mais Hooker et Kearney, venant à son aide, repoussèrent les assaillants en leur faisant éprouver de grandes pertes. Enfin une dernière

attaque tentée sur le corps de Porter échoua complètement devant le feu combiné de l'artillerie de campagne et de celle des vaisseaux. La position occupée par Porter, appelée par les uns *Turkey-Bend*, et par les autres *Malvern-Hill*, était superbe. C'était un plateau élevé, découvert, et qui s'abaissait en pente douce vers les routes par lesquelles l'ennemi pouvait déboucher. La gauche était appuyée à la rivière, sur laquelle se trouvaient *le Galena, le Monitor* et la flottille des canonnières. L'armée fédérale n'avait donc rien à craindre de ce côté, et par conséquent n'avait à garder qu'un de ses flancs, facile à couvrir avec des ouvrages et des abatis. Le 30 au soir, toutes les divisions étaient réunies dans cette forte position; le convoi tout entier, le parc de siége, y étaient à l'abri. L'armée enfin s'y trouvait en communication avec les transports et maîtresse de ses approvisionnements. Le grand et hardi mouvement, par lequel elle avait échappé à un grave danger et changé une base d'opérations impossible à garder contre une autre plus sûre, était accompli. Mais, après un si long effort, les troupes étaient exténuées; depuis cinq jours, elles ne cessaient pas de marcher et

de combattre. La chaleur avait encore ajouté à l'excès de ses fatigues; beaucoup d'hommes n'avaient pu y résister; quelques-uns tombaient comme foudroyés par l'ardeur du soleil; d'autres quittaient les rangs pour se joindre à la grande masse des malades et des blessés qui suivaient l'armée comme ils pouvaient, tant qu'ils pouvaient, et dont la vue offrait un spectacle lamentable. Sans doute il y avait eu, pendant le cours de cette difficile retraite des moments de trouble et de désordre; mais quelle est l'armée qui, en pareille circonstance, y pourrait échapper complètement? Il restait toujours ce fait, que, assaillie, au milieu d'un pays qui ne lui offrait que des obstacles, par des forces au moins doubles des siennes, l'armée du Potomac avait réussi à gagner une position où elle était hors de péril, et d'où elle aurait pu, si elle avait été suffisamment renforcée, s'il avait été répondu à la concentration des forces ennemies par une concentration semblable, ne pas tarder à reprendre l'offensive.

Comme nous venons de le raconter, chacune de ses parties forcément disséminées avait eu

depuis cinq jours à résister aux plus rudes assauts, et l'avait fait avec vigueur. Maintenant qu'elle était rassemblée tout entière sur les rampes de Malvern-Hill, il se pouvait que l'armée confédérée, également réunie, voulût tenter contre elle un dernier effort. Aussi le général Mac-Clellan prit-il, pendant la nuit du 30 juin au 1er juillet, les dispositions nécessaires pour la bien recevoir. Il mit en batterie toute l'artillerie, au moins trois cents pièces, sur ces hauteurs, en la disposant de telle sorte qu'elle ne gênât pas le feu de l'infanterie le long de l'espèce de glacis que les assaillants auraient à gravir à découvert. Au feu de cette artillerie devaient se joindre les boulets de 100 des canonnières qui, comme la veille, étaient chargées de flanquer la position. C'était folie que de se ruer contre de tels obstacles. Les confédérés cependant l'essayèrent. A plusieurs reprises, dans la journée du 1er juillet, ils s'efforcèrent d'enlever Malvern-Hill, mais sans avoir un seul moment la chance de réussir. Cette journée ne fut pour eux qu'une inutile boucherie. Leurs pertes furent très-considérables, celles des fédéraux insignifiantes.

Ce succès tint à deux causes : d'abord à l'heureuse prévoyance du général, qui, en dépit de tous les obstacles opposés par la nature du sol à sa nombreuse artillerie, n'avait rien épargné pour la mener avec lui ; et ensuite à la fermeté des troupes qu'il commandait. On ne fait pas une campagne comme celle qu'elles venaient de faire, on ne traverse pas une série d'épreuves comme celles qu'elles venaient de traverser, sans en sortir plus ou moins aguerri. Si leur organisation primitive eût été meilleure, les survivants de cette rude campagne, je ne crains pas de l'affirmer, eussent pu marcher de pair avec les premiers soldats du monde.

Le soir de ce dernier combat, l'ennemi épuisé se retira pour ne plus reparaître, et l'armée du Potomac alla prendre position et se reposer à Harrison's-Bar, lieu choisi par ses ingénieurs et par la marine comme offrant des facilités plus grandes à la défense et à l'approvisionnement.

La campagne contre Richmond était terminée sans succès, non pas sans honneur. L'honneur était sauf; mais ceux qui avaient compté sur

le succès pour la prompte reconstruction de la grande Union américaine dans un élan de conciliation généreux et patriotique avaient vu leurs espérances malheureusement s'évanouir.

Digitized by Google

VI

Je m'arrête ici. J'ai eu pour but, dans le cours de ce récit, de définir le caractère d'une armée américaine, de faire connaître les singularités de la guerre dans ces contrées si différentes des nôtres, les difficultés de toute nature. J'ai raconté avec une égale franchise mes impressions bonnes ou mauvaises. Le bien m'a souvent pénétré d'admiration, le mal n'a jamais pu affaiblir les sentiments de profonde sympathie que j'éprouve pour le peuple américain. J'ai voulu aussi faire toucher du doigt le triste enchaînement de fautes et d'accidents qui ont fait échouer le grand effort tenté pour le rétablissement de l'Union. Je n'essayerai

Digitized by Google

pas d'interroger l'avenir sur toutes les conséquences de cet avortement. Elles ne se produiront que trop vite. Il serait oiseux et ridicule aujourd'hui de chercher à prédire quel sera à la longue le sort des combattants, lequel des deux partis engagés montrera le plus de ténacité, aura, qu'on nous passe ce terme, l'haleine la plus longue. Une chose est certaine : la campagne manquée de Mac-Clellan contre Richmond est destinée à faire répandre des flots de sang; elle prolonge une lutte dont les suites fatales ne se font pas sentir seulement en Amérique; elle ajourne enfin la solution la plus désirable de la crise actuelle, le retour à l'Union, à la vieille Union. Je dis à la vieille Union avec intention, parce que je suis de ceux qui pensent que, si le Nord était vaincu, décidément vaincu, si le droit des minorités de résister par les armes aux décisions du suffrage universel était victorieusement établi, l'Union n'en aurait pas moins certaines chances de se refaire. Seulement, elle se referait par la réhabilitation éclatante de l'esclavage.

Si le lien fédéral devait être définitivement rompu entre le Nord et le Sud, il le serait bien

vite entre les divers États qui forment le faisceau septentrional. Chacun d'eux ne regarderait alors qu'à son intérêt, tandis que la confédération du Sud serait de plus en plus étroitement unie par le lien puissant de l'esclavage. Elle aurait donné la mesure de sa force, acquis un grand prestige, et elle exercerait cette attraction qui s'attache toujours au succès et à la puissance. Victorieuse, elle étendrait les mains non-seulement sur les États contestés aujourd'hui du Missouri, du Kentucky, de la Virginie, mais même sur le Maryland. Baltimore serait l'entrepôt de toutes les marchandises étrangères. Les fers anglais arriveraient par là presque au cœur de la Pensylvanie. Qui peut dire si cet État, dont la population n'a peut-être guère moins de répugnance pour un nègre libre que pour un nègre esclave, ne se déciderait pas à faire sa paix avec la puissante confédération, moyennant les droits protecteurs que celle-ci s'empresserait d'accorder? Car les États du Sud ne sont libres échangistes que pour les besoins momentanés de leur cause. Une fois les maîtres, ils redeviendraient Américains avant tout. New-York suivrait l'exemple de la Pensyl-

vanie. Le commerce n'est pas le fait des gens du Sud ; ils auraient besoin de quelqu'un pour faire leurs affaires. Le même mouvement, selon toute vraisemblance, entraînerait les États de l'Ouest, dont tous les débouchés seraient aux mains des confédérés. Seuls, les États de la Nouvelle-Angleterre, où les croyances puritaines ont conservé tout leur empire et où la haine de l'esclavage est sincère, resteraient dans une situation isolée, vivant des produits de leur agriculture et des ressources que saurait se créer l'esprit d'entreprise de leur population maritime si active et si nombreuse.

A part ces six petits États, à part aussi probablement la Californie, qui, séparée du reste du monde, a des intérêts tout à fait exceptionnels, l'ancienne Union serait ainsi refaite; seulement, les idées du Sud y seraient prépondérantes. La glorification et l'extension de l'esclavage seraient la commune devise. Fondée par les armes, la confédération devrait être avant tout une puissance militaire. L'aristocratie esclavagiste aurait gagné ses éperons, elle aurait connu les enivrements de la gloire, elle ne subirait plus aucun

frein. Conservatrice à l'intérieur, mais agressive au dehors, elle ne serait plus contenue, comme jadis, par l'intérêt commercial, le bon sens froid et un peu britannique des marchands des États du Nord. Avec l'impulsion que le retour de la paix donnerait aux affaires et la prospérité qui en serait la suite, la confédération, ainsi constituée, deviendrait une puissance formidable, et ceux qui désirent avant tout le maintien d'un grand État dans l'Amérique septentrionale pourraient lui accorder leurs sympathies, à la condition toutefois qu'elle eût des chances de durée.

Mais là est la difficulté. On peut faire de grandes choses avec l'esclavage : acquérir en peu de temps une richesse fabuleuse, comme autrefois à Saint-Domingue; mettre sous les armes, pendant que les noirs cultivent la terre, toute la population libre, et soutenir victorieusement avec elle une lutte disproportionnée, comme nous le voyons aujourd'hui en Virginie; mais ce sont là des efforts passagers, et à la longue l'esclavage épuise, ruine, démoralise tout ce qu'il touche. Comparons les destinées de deux grandes villes voisines, de Louisville et de Cincinnati; compa-

rons ce que la première, malgré l'immensité de ses avantages naturels, est devenue sous l'influence énervante de l'esclavage, avec le développement inouï que sa rivale doit à la liberté : le sort de l'Union esclavagiste serait celui de Louisville. La vieille Union, au contraire, avec sa marche lente, prudente, mais sûre, vers une émancipation graduelle, aurait ressemblé à Cincinnati. La vieille Union était un peuple de marchands fournissant avant tout à l'Europe des matières premières qui lui sont indispensables, en même temps qu'un débouché sans limites à ses produits. Elle était utile à tout le monde, et n'était au fond, quelles que fussent les apparences, hostile à personne. La nouvelle serait avant tout militaire et envahissante, ce qui pourrait aider les uns, mais aussi contrarier les autres; la première libérale et pacifique, l'autre sans esprit de progrès, sans autre moyen d'assimilation que celui de la guerre et de la conquête.

Tels seraient, nous le croyons, les résultats amenés par le triomphe du Sud, si ce triomphe était destiné à s'accomplir. Que si, au contraire, la lutte entre les deux partis aujourd'hui en armes

doit se prolonger, si la solution de leur grand débat doit encore se faire attendre, il en pourra sortir alors des maux d'un autre genre. Poussé par les passions et les nécessités de la lutte, le gouvernement fédéral peut décréter l'abolition immédiate de l'esclavage, et même être entraîné à l'emploi d'un terrible moyen de guerre en armant les esclaves contre leurs maîtres ; mais cette dernière mesure, outre ce qu'elle aurait en elle-même de violent et de barbare, ne saurait profiter à ceux qui l'auraient prise; elle amènerait au sein des États du Nord des scissions éclatantes, bien plus profitables que contraires à la cause sécessioniste.

Est-il besoin d'ajouter que, dans cet avenir, tel qu'on vient de l'envisager, rien ne saurait répondre aux vœux des amis de la liberté et de la grandeur américaine? Après les côtes du Sud entièrement bloquées comme elles l'ont été, après le cours du Mississipi rentré au pouvoir de la marine fédérale, ils eussent souhaité le triomphe de l'armée du Potomac devant Richmond, parce qu'il eût facilité un rapprochement complet sur les bases de l'ancienne Union. Ce triomphe a man-

qué, on en a vu les causes, et la réconciliation, telle qu'elle eût été désirable et possible alors, semble bien difficile aujourd'hui. Je ne suis pas de ceux pourtant qui en concluront que la cause fédérale est une cause perdue. Comparées à celles du Sud, les ressources du Nord sont loin d'être épuisées. Et qui sait tout ce que peut, au jour du péril, l'énergie d'un peuple libre combattant pour le droit et l'humanité?

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MARINE

EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS

EN 1865

I

Août 1865.

Ce qui fait de la guerre d'Amérique un si utile sujet d'étude, c'est que tous ses développements sur terre comme sur mer ont répondu à des nécessités imprévues pour un peuple chez lequel une grande guerre n'avait point de précédents. Rien n'avait été préparé par avance en vue d'une crise aussi gigantesque. La jeune république en était encore à l'âge d'or des sociétés nouvelles. Sans ennemis avoués au dehors, sans jalousie de voisinage, sans politique traditionnelle de domination, elle vivait heureusement exempte de

toutes les charges qu'une longue et triste expérience a imposées à nos vieilles monarchies. Chez elle, armée et marine étaient à peine suffisantes aux besoins de la paix, à la surveillance des tribus indiennes des frontières, comme à ce service de gendarmerie navale que réclame un commerce maritime très-étendu. Jamais les Américains n'avaient eu d'escadres, ni songé à en réunir; jamais ils n'avaient songé à disputer l'empire des mers à telle ou telle nation. S'ils avaient, dans les premières années de ce siècle, entrepris contre l'Angleterre une lutte maritime marquée par de glorieux faits d'armes, c'était pour faire respecter en eux les droits du plus faible contre les abus de la force, et maintenir les principes de liberté des mers que chacun revendique aujourd'hui; mais ils étaient trop jaloux et trop amoureux de leur indépendance pour vouloir porter atteinte à celle des autres et devenir agresseurs. Ils voulaient être respectés, et leur marine, telle qu'elle existait en 1861, au moment de la sécession des États à esclaves, suffisait à ce résultat. Elle se composait alors d'un certain nombre de croiseurs qui allaient, les uns après les autres, montrer le pavillon et

appuyer l'autorité des consuls sur toutes les mers du globe. Un corps d'officiers peu nombreux, mais excellent, rompu au métier et rempli de bonnes traditions, formait les états-majors. L'appât d'une paye élevée attirait les meilleurs matelots de toutes les nations. Tout l'ensemble enfin constituait une force navale numériquement très-faible, mais d'une qualité supérieure, qui s'équipait, dans le Nord, à Boston, New-York, Philadelphie, et, dans le Sud, à Washington, Norfolk, Pensacola.

L'insurrection éclate. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les causes qui l'ont produite, moins encore sur l'histoire de ce triste événement. Il nous suffira de dire que, dès le début, la grande majorité du peuple américain, convaincue de l'impossibilité d'accéder sans péril pour l'ordre social à un principe de séparation qui, d'application en application, mènerait au chaos, au néant, s'est décidée à combattre l'insurrection et à la vaincre à tout prix. Une fois cette résolution prise, le gouvernement a été armé de toute l'autorité que réclamaient les circonstances, et la lutte a été énergiquement engagée. On sait avec

quelle persévérance elle a été soutenue au milieu d'obstacles et de dangers qui ont surgi de toutes parts, à travers la plus extraordinaire alternative de succès et de revers. Pour la consolation de l'humanité, le droit et la liberté ont fini par triompher sur les champs de bataille d'adversaires dignes de défendre une meilleure cause. Les ennemis, les uns patents, les autres cachés, mais tous impuissants, des institutions américaines, les ont vues, avec un humble dépit, sortir plus grandes et plus fortes encore de l'épreuve qu'elles venaient de traverser.

Ce sont là choses d'hier et présentes à tous les souvenirs. Ce qui nous occupe, c'est le rôle joué par la marine dans la lutte, c'est l'enchaînement de nécessités qui se sont manifestées une à une et qui lui ont donné ce rôle, c'est la manière dont elle a réussi dans sa tâche, lorsque, au Sud comme au Nord, appel était fait à toutes les créations, à tous les perfectionnements de la science moderne, non pas dans des expériences de laboratoire et d'arsenal, mais au milieu des réalités et des dangers du combat. Ou nous nous trompons, ou quelque chose d'utile pourra sortir du tableau

que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Tout au moins les services rendus à son pays par la marine des États-Unis seront-ils une nouvelle et éclatante démonstration de la nécessité qu'il y a pour un grand peuple d'avoir, quand il le peut, une grande force navale, et les esprits trop aisément enclins chez nous à désespérer de la carrière maritime, y trouveront-ils un motif de se rassurer.

Au moment où les hostilités ont éclaté et où l'on a pu juger, à la passion qui animait les gens du Sud, qu'ils ne reculeraient devant aucun moyen de rendre leur rébellion triomphante, la première pensée des gens du Nord s'est portée sur leur marine marchande. Cette marine couvrait les mers, car la très-grande majorité des navires portant le pavillon des États-Unis appartenait aux ports septentrionaux de l'Union. Le Sud était le producteur, le Nord le négociant. Il fallait, sous peine de pertes immenses, protéger cette marine que quelques croiseurs sortis des ports du Sud auraient mise en singulier péril. Pour cela, il importait de mettre au plus vite ces ports en état de blocus. On commença par les plus importants, par ceux qui présentaient quelques res-

sources d'armement; on y employa des navires de guerre équipés à la hâte, ceux qui revenaient un à un des stations lointaines, des bâtiments enfin achetés par le département de la marine et transformés en navires de guerre. La pénurie d'officiers était très-grande; le corps était peu nombreux avant la guerre : la plupart des officiers, originaires des États du Sud, avaient donné leur démission et laissé des vides difficiles à combler. On y suppléa tant bien que mal par la création de lieutenants et d'enseignes volontaires ou provisoires, pris parmi les marins du commerce. On eut soin seulement de maintenir un officier régulier dans le commandement des principaux navires et sur les plus grands même d'en conserver deux ou trois.

Une fois les grands ports bloqués et à peu près fermés à l'entrée et à la sortie des corsaires confédérés, on voulut davantage. On voulut empêcher sur toute l'étendue du littoral des États séparatistes l'introduction des armes, munitions de guerre, ressources de tout genre, qu'ils pouvaient tirer de l'étranger, en même temps que l'on s'opposait à la sortie du coton, du tabac et des autres

produits du Sud, dont la vente eût été très-profitable aux finances des confédérés. Cette double interruption devait être d'autant plus efficace que, jusqu'à sa rupture avec le Nord, le Sud avait été une contrée exclusivement agricole, habituée à tirer du dehors par échange tous les objets nécessaires à sa consommation. Séparé du Nord par la guerre, de l'étranger par le blocus, on devait non-seulement le réduire, dans un temps donné, à un manque absolu de ressources financières et militaires, mais faire éprouver à la population les privations les plus grandes. C'est ce qui est arrivé, et, encore aujourd'hui, il y a bien des personnes qui pensent que la rigueur du blocus est la cause première de la soumission des confédérés.

On a donc établi ce grand blocus de toutes les côtes des États du Sud depuis la Chesapeake jusqu'au Rio-Grande, à la frontière du Mexique. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir quelle tâche immense c'a été de le maintenir, et de le maintenir efficace, sur les côtes dangereuses des Carolines, sur les bas-fonds de la Floride, le long des bayous de la Louisiane, hiver comme été, au milieu de la fièvre jaune et des coups de vent de

la mauvaise saison, et cela, pendant près de quatre ans. Les chiffres seuls peuvent dire combien il fallait de monde pour garder une si vaste étendue de côtes. En janvier 1865, la marine des États-Unis comptait 671 navires, dont 440 armés, la plupart employés au blocus. Dans l'année qui avait précédé (1864), 40 navires avaient péri, à savoir : 28 par accidents de guerre, 5 par autres accidents, et 7 seulement par naufrages. Quand on pense au danger de cette navigation continuelle sur des côtes comme celles des deux Carolines par exemple, aux environs du cap Hatteras et de Charleston, où les tentatives des coureurs de blocus étaient les plus actives, ce chiffre de sept naufrages seulement en un an est fort éloquent et fait un juste éloge de l'habileté nautique des officiers et des équipages américains. Une fois le cordon de bâtiments, presque tous à vapeur, établi le long du littoral, le blocus était devenu à peu près impossible à forcer, excepté sur deux ou trois points spécialement favorisés par la nature pour ce genre d'expéditions. Tels étaient Charleston et Wilmington sur la côte des Carolines, et Mobile dans le golfe du Mexique. Encore, sur ces

points-là, ne pouvait-on espérer de pénétrer que la nuit et avec des navires à vapeur d'une marche supérieure. C'était donc la nuit que le garde-côte devait les poursuivre à toute vapeur au milieu des bancs et des brisants dont ce littoral est semé. A chaque tentative d'un coureur de blocus, il y avait là des dangers sérieux à braver pour un résultat toujours fort incertain. Bien que l'escadre de blocus ait pris ou détruit environ cent soixante-dix de ces *blockade-runners*, il en passait impunément un certain nombre, et l'on peut dire que, de nos jours, avec les facilités que donne l'emploi des navires à vapeur, et les bénéfices énormes que présente généralement la violation d'un blocus, la marine la mieux organisée ne saurait le rendre impossible à forcer.

Voici, du reste, comment les choses se passaient devant Wilmington et Charleston, les deux ports où le *blockade-running* a eu le plus d'activité et de succès. Ce commerce hasardeux était entièrement aux mains des Anglais. Il a procuré au commencement de grands bénéfices et amené vers la fin de la guerre bien des ruines; mais il a incontestablement donné une forte impulsion à l'industrie

des constructions navales en Angleterre. Quiconque parcourait la Clyde aux environs de Glasgow, au printemps de 1864, pouvait voir les rives du fleuve couvertes de navires en construction, de formes et d'apparences à peu près identiques. C'étaient toujours des bâtiments en fer ou en acier d'une finesse de formes admirable. Des machines à roues d'une grande puissance leur donnaient des vitesses exceptionnelles. On les peignait en gris pour les rendre moins visibles la nuit; deux courtes cheminées s'élevaient seules au-dessus du pont. Pas de mâts, pas d'agrès; à bord, aucun aménagement, aucun logement, rien qui pût ajouter le moindre poids à ce qui était absolument de nécessité ou de profit, c'est-à-dire le charbon et le chargement. Ces navires, commandés et montés par des hommes résolus, que l'appât de primes énormes attirait en foule, se rendaient d'Angleterre aux Bermudes ou à Nassau, dans les Bahamas, deux colonies anglaises situées à des distances commodes de la côte américaine. Là, ils recevaient leur chargement, apporté par des bâtiments de commerce ordinaires; une fois chargés, ils partaient directement pour le port dont

ils voulaient forcer l'entrée, calculant seulement leur vitesse pour arriver à une heure de nuit où il n'y avait pas de lune, devant la première ligne de croiseurs, car la garde était faite par plusieurs ceintures de navires de guerre, les uns tout à fait au large, d'autres plus en dedans, et enfin les derniers à l'ouverture même des passes. Généralement, tous ces croiseurs étaient à l'ancre, mais avec leur chaîne prête à être filée en quelques instants, et toujours sous vapeur. Dès qu'un coureur était aperçu, on se mettait à sa poursuite en annonçant sa présence à coups de canon et avec des signaux. Toute l'escadre de garde était alors sur pied et en éveil comme une meute en face du gibier, chacun cherchant à couper la route au contrebandier. Quelquefois, on y réussissait; quelquefois, au contraire, c'était lui qui parvenait à pénétrer dans le port. Le plus souvent, lorsqu'il avait été aperçu à temps, il ne pouvait échapper à la poursuite qu'en se jetant à la côte; son équipage l'abandonnait, et généralement gagnait le rivage sur ses embarcations. Les fédéraux attendaient alors le jour, soit pour essayer de renflouer le navire, si la chose était possible, soit

pour le détruire à coups de canon, s'il était trop enfoncé et trop près des batteries ennemies. La meilleure chance du coureur de blocus était de ne pas être aperçu du tout, ce qui arrivait parfois dans les nuits très-obscures; mais enfin ce qui passait n'était qu'une goutte d'eau dans un océan pour les confédérés, partout enveloppés de ce vaste blocus. Ils recevaient quelques canons, des carabines, des accoutrements militaires, des souliers, des médicaments, du café et du sel, mais en très-petites quantités, et à peine sortait-il un peu de ce coton et de ce tabac dont l'exportation, si elle eût été possible, leur eût valu des trésors. Ils auraient eu avec cela des *volontaires* pour combler les vides qui se faisaient dans les rangs de leur armée; ils auraient eu du fer pour réparer leurs rails; ils auraient eu enfin, au lieu d'un petit nombre de navires, toute une flotte de bâtiments, cuirassés ou autres, pour aller rançonner New-York et incendier Boston. Le blocus rendait donc un service immense, un service indispensable.

Aussi les gens du Sud cherchaient-ils tous les moyens de s'en délivrer, et l'on apprit bientôt qu'ils construisaient dans leurs rivières des na-

vires d'une nouvelle espèce, destinés à aller combattre et disperser les escadres qui cernaient leurs côtes. Ces navires, qui ont apparu successivement sur plusieurs points du littoral confédéré, étaient tous construits d'après le même principe, mais avec quelques modifications de détail. C'était toujours un navire à muraille et à pont cuirassé, très-ras sur l'eau; sur le pont était placée une caisse de fer à murailles inclinées vers le centre. Dans la coque du navire se trouvaient la machine, à une ou plusieurs hélices, les approvisionnements et les logements; dans la caisse étaient la batterie, la cheminée, la roue du gouvernail. Quatre ou six canons, généralement rayés, en fonte frettée, de 7 à 9 pouces (système Brooks), lançant des projectiles cylindriques du poids de 100 à 150, formaient l'armement. Trois canons pouvaient tirer directement en avant, trois autres en arrière, deux de chaque bord. Les sabords se fermaient à volonté au moyen d'immenses plaques de fer. Enfin il y avait à l'avant un bec formant bélier pour le cas où l'on emploierait le navire lui-même comme projectile contre les bâtiments ennemis.

Ces *rams* (mot anglais qui signifie béliers), pour leur laisser le nom sous lequel ils sont connus en Amérique, étaient des machines de guerre formidables, et, dès qu'on apprit au Nord leur apparition, on se mit en mesure d'enfanter quelque chose qui fût capable de les combattre. Cette création fut l'engin de guerre nouveau connu sous le nom de *monitor*. C'était, ainsi que les *rams*, un navire cuirassé sur ses flancs, avec un pont recouvert de fer, à fleur d'eau. La différence consistait en ce que le *monitor* ne portait que deux canons enfermés dans une tourelle en fer, dont la muraille avait onze pouces d'épaisseur, et qui tournait tout d'une pièce, présentant la gueule des deux canons dans la direction que l'on voulait, de la même manière que sur les chemins de fer on fait pivoter les voitures. Les deux canons étaient non rayés, l'un de 15 pouces de diamètre lançant des projectiles du poids de 400 livres avec une charge de 35 à 60 livres de poudre, l'autre de 11 pouces seulement. Notre marine ne possède aucun canon qui approche en puissance de ceux qui ont été employés des deux côtés, et avec succès, dans cette guerre.

Le premier de ces nouveaux navires qui parut en champ clos fut le *ram* confédéré *le Merrimac*, construit à Norfolk avec la coque d'une grande frégate fédérale abandonnée lors de l'évacuation de cet arsenal et de sa capture par les gens du Sud. Son coup d'essai fut un coup de maître : il détruisit à Hampton-Roads deux frégates fédérales, *le Cumberland* et *le Congress*, montrant ainsi le sort réservé aux navires de la flotte de blocus qui se trouveraient sur son chemin ; mais, dès le lendemain, parut à son tour le premier *Monitor*, qui engagea avec son formidable adversaire un combat resté célèbre, à la suite duquel le *ram* battit en retraite. On affirme qu'il n'avait éprouvé que des avaries de peu d'importance, ce qui fait encore plus d'honneur au *Monitor* et à son hardi capitaine, le lieutenant Warden. Il est juste aussi de dire que, dans ce combat, *le Monitor* n'avait pas encore à son bord le terrible canon de 15 pouces. La carrière du *Merrimac* s'arrête là. Pour des motifs connus des autorités confédérées, il ne s'aventura plus à portée des canons fédéraux, et, peu de temps après, à l'époque de l'expédition de Mac-Clellan contre Richmond, son capitaine le

fit sauter, lorsque les troupes sudistes qui tenaient garnison à Norfolk furent appelées à la défense de la capitale. A défaut du *Merrimac*, on voit bientôt paraître un nouveau *ram* non moins redoutable, construit d'après le même principe, mais doué d'une vitesse plus grande, et présentant, par rapport au premier modèle, de nombreux perfectionnements. Il s'appelait *l'Atlanta*, et, le 17 juin 1863, on le vit sortir de la rivière de Savannah, où il avait été construit, et s'avancer dans les bras de mer dont la côte dans ces parages est profondément pénétrée. Cette fois, les fédéraux n'étaient pas pris au dépourvu. Avec cette rapidité de décision qui les caractérise, ils avaient mis à profit l'expérience heureuse du premier *Monitor*, et de nombreuses imitations de ce modèle avaient été faites, sans modification importante apportée à la conception originale. Les *monitors* répondaient à toutes les exigences du service qu'on attendait d'eux. Courts et, par suite d'une évolution facile, tirant peu d'eau, ils convenaient très-bien à la navigation des eaux peu profondes de la côte d'Amérique. Et, cependant ils portaient deux canons du plus gros calibre et rendaient leurs équi-

pages à peu près invulnérables. Un d'entre eux, *le Montauck*, porte l'empreinte de deux cent quatorze boulets de gros calibre reçus impunément dans les nombreux combats auxquels il a pris part, et, sur trente et quelques *monitors* que les États-Unis ont eus à flot pendant la guerre, un seul a péri par le feu de l'ennemi, *le Keakuk*. Or, bien qu'il portât le nom de *monitor*, sa cuirasse n'avait qu'une épaisseur de moitié moindre que celle des vrais types du genre, et ne put résister aux canons de 150 et de 200, chefs-d'œuvre de l'industrie anglaise, qui étaient montés sur les remparts de Charleston. Deux autres *monitors* ont péri par l'explosion de *torpilles* ou batteries sous-marines dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure. Enfin deux, y compris le pionnier de la famille, le premier *Monitor*, ont sombré à la mer. Ces deux naufrages ont servi à propager l'opinion que les *monitors* étaient des navires manqués, incapables de naviguer, une simple fantaisie du génie aventureux des Américains. Rien n'est plus inexact. Les deux *monitors* qui ont sombré étaient les premiers construits, et avaient des imperfections de détail qui ont été corrigées chez

leurs successeurs. Depuis, la flotte des *monitors* a navigué sans accident de l'Océan dans le golfe du Mexique, et, ce qui est plus remarquable encore, lors de l'attaque de Wilmington, elle a *étalé* (pour me servir du mot technique) avec aisance un terrible coup de vent qu'elle a reçu à l'ancre, en pleine mer, à la hauteur du cap Fear, et qui a forcé à prendre le large plusieurs des grands navires de l'escadre. Ne dénigrons pas les *monitors*, ils sont des adversaires dignes d'une sérieuse considération. Sans doute, ils ne feront pas les navigations que peuvent faire *la Gloire* et *le Solferino*, et ils ne rendront pas le même genre de services; mais, sur les côtes américaines, ils sont des moyens de défense très-ingénieusement imaginés et très-puissants. Si jamais la France ou l'Angleterre étaient engagées dans une lutte, que rien ne donne lieu de prévoir, contre les États-Unis, elles n'auraient rien à leur opposer dans les eaux peu profondes où ils se tiendraient, et il y aurait danger pour *le Solferino* et *le Warrior* à être attaqués dans les passes étroites de mers d'Amérique par un essaim de *monitors*.

Mais revenons au *ram* confédéré que nous avons laissé sortant des passes de Savannah, accompagné de deux bateaux à vapeur chargés de curieux, empressés sans doute d'assister à la déconfiture des *Yankees*. Leur attente devait être déçue. Deux *monitors* fédéraux placés en sentinelle aperçoivent le *ram*, et appareillent immédiatement pour marcher à sa rencontre. Le premier des deux, *le Weehawken*, commandé par le capitaine Rodgers, prend seul part au combat. Sans se soucier de la supériorité apparente de son colossal adversaire, sans s'occuper du feu dirigé sur lui par l'ennemi, avec ses canons rayés de 7 pouces, le *Weehawken* envoie à 300 mètres un coup de canon de 15 pouces dont les effets sont terribles. Bien qu'il frappe sous un angle aigu la muraille du *ram*, épaisse de 4 pouces de fer et de 18 pouces de bois, et bien que cette muraille soit inclinée de 29 degrés, telle est la violence du choc, que fer et bois sont enfoncés, plusieurs hommes tués et blessés, et quarante renversés par la vibration. Toujours marchant en avant, *le Weehawken* lance trois autres boulets dont les effets sont également désastreux, et il s'apprêtait à poursuivre vigoureusement son

avantage, lorsque son adversaire se rend après quinze minutes seulement de combat, laissant la victoire au plus petit navire et au plus gros canon.

Nous venons de voir deux de ces formidables *rams* dont on n'a plus rien à craindre, grâce aux *monitors;* mais il s'en construisait un troisième destiné à opérer dans des conditions exceptionnelles, et dont la carrière est intéressante à suivre.

Il existe le long du littoral de la Caroline du Nord une bande de sable derrière laquelle se trouve une véritable mer intérieure de plus de cinquante lieues de longueur, connue sous les noms *d'Albermale-Sound* et de *Pamlico-Sound.* Cette mer pénètre par de nombreux bras dans les terres; au fond des bras de mer se trouvent des rivières profondes sur les bords desquelles des villes se sont fondées, reliées par des chemins de fer à toutes les parties de la confédération. Cette mer intérieure communique avec le grand Océan par de nombreuses passes ouvertes dans la langue de sable dont nous avons parlé; mais ces passes sont très-peu profondes; elles admettent un coureur de blocus ou une canonnière de faible tirant d'eau, mais le *monitor* lui-même ne peut s'y aventurer. Il y avait là des

avantages naturels très-grands pour le commerce de contrebande, et pour la répression des difficultés de tout genre à surmonter. Aussi, dès le début de la guerre, les fédéraux s'étaient-ils emparés, après plusieurs combats, de celles de ces passes qui pouvaient être occupées et défendues ; aussi avaient-ils fait entrer dans la mer intérieure une flottille qui, aidée d'un corps de troupes, avait fermé tout ce vaste espace à la contrebande. De leur côté, les confédérés étaient très-jaloux de se débarrasser de ce voisinage incommode, et profitant de l'impossibilité où étaient les fédéraux de se servir dans ces parages de leurs bâtiments cuirassés, qui ne pouvaient frauder l'entrée, ils avaient construit dans l'une de leurs rivières, le Roanoke, un *ram* nommé *l'Albermale*, de la même famille que les deux dont nous venons de parler, et ils fondaient sur ce navire les plus grandes espérances. Au mois d'avril 1864, *l'Albermale* apparaît et commence sa carrière en attaquant deux canonnières qui aidaient à la défense d'un poste fédéral appelé Plymouth, alors assiégé par les forces sudistes. Le lieutenant Flusser, qui commandait ces deux canonnières ne se laisse pas intimider par

la vue de son formidable ennemi, et n'hésite pas, malgré sa faiblesse, à marcher contre lui. Si ses deux canonnières sont du plus faible échantillon, elles portent une artillerie puissante : des canons rayés de 100 et des canons lisses de 11 pouces. Peut-être cette artillerie, employée à bout portant, réussira-t-elle à enfoncer la carapace du *ram*. Il se borne à prendre la précaution d'enchaîner ensemble ses deux navires, afin que, si la machine de l'un d'eux est désemparée, celle de l'autre reste pour les mouvoir tous les deux. Cela fait, il se porte à toute vapeur contre l'ennemi, afin de demeurer le moins longtemps possible exposé à son feu. Les deux adversaires s'abordent; le choc est si violent, que *le Southfield*, l'un des deux *gun-boats*, est enfoncé; les chaînes qui le liaient à son compagnon se brisent, et il coule, laissant *le Miami* seul aux prises avec *l'Albermale*. En vain à bord de la canonnière essaye-t-on de fusiller les artilleurs confédérés par leurs sabords, que l'on peut toucher de la main, ils les tiennent soigneusement fermés. En vain le brave Flusser tâche-t-il de décharger son artillerie à bout portant sur la carapace; ses boulets ricochent sur la surface inclinée

du navire ennemi, se brisent et reviennent en éclats contre son propre équipage. Lui-même finit par être tué de cette manière, et le *Miami* est trop heureux de s'échapper, sans être détruit, d'un combat aussi inégal. Privé de son appui naval, Plymouth est emporté par les rebelles. Quelques jours se passent; le *ram* paraît sur un autre point de la mer intérieure, accompagné de plusieurs transports à vapeur chargés de troupes, et méditant sans doute quelque nouvelle entreprise. Il est rencontré par quatre canonnières fédérales, bâtiments légers en bois, perméables à l'artillerie du plus faible calibre. Deux d'entre elles cependant sont des navires d'assez grandes dimensions, connus sous le nom de *double-enders*, parce qu'ils ont un gouvernail à l'avant et à l'arrière, et peuvent naviguer dans les passes étroites sans avoir besoin de tourner. Ces navires sont à roues, et, quoique chargés de douze pièces d'artillerie de gros calibre, tirent très-peu d'eau et n'en tiennent pas moins bien la mer. Leur tonnage est de 1,000 tonneaux. Les quatre canonnières marchent courageusement à l'attaque de *l'Albermale*, manœuvrant seulement de façon à éviter ses coups de bélier.

Comme d'usage, les boulets fédéraux ne font que ricocher sur sa carapace. On essaye alors d'un autre moyen de destruction ; *le Sassacus*, un des *double-enders*, prend son élan et vient à toute vapeur frapper le *ram* par le travers. Celui-ci se couche en partie sous le choc ; l'eau monte sur son pont ; *le Sassacus* continue à marcher à toute vapeur et tient ainsi son adversaire comme sous ses genoux lorsqu'un coup de canon du *ram* le traverse de part en part et pénètre sa chaudière, d'où s'échappent des flots de vapeur et d'eau bouillante dont est inondé l'équipage. Le coup est manqué, mais le *ram* n'en est pas moins contraint de s'éloigner. On a su depuis que plusieurs boulets avaient percé sa cuirasse, et que la vibration des coups qu'elle avait reçus avait été assez forte pour que toutes les lumières s'éteignissent, et que l'on se trouvât à bord dans une obscurité et par suite dans une confusion complète. Si les canonnières fédérales eussent eu une artillerie plus puissante, lançant de plus gros boulets avec une plus forte charge, il est probable que *l'Albermale* aurait eu le sort de *l'Atlanta*, bien que ses adversaires ne fussent pas cuirassés.

Il fallait pourtant se délivrer de ce terrible navire, si l'on ne voulait pas voir non-seulement la mer intérieure de la Caroline du Nord rouverte aux *blockade-runners*; mais l'armée fédérale qui occupait la partie orientale de cet État privée des ressources qu'elle tirait de la mer et forcée de se retirer. Un jeune lieutenant nommé Cushing se chargea de l'entreprise. Il fit construire à New-York un petit bateau à vapeur de la dimension d'une chaloupe, à l'avant duquel se trouvait une très-forte perche mobile et portant à son extrémité une torpille, machine fort semblable à ce qu'on appelle dans notre armée un pétard. En maniant à bord du bateau l'une des extrémités de la perche, on pouvait aller appliquer la torpille où l'on voulait avec l'autre extrémité, et un coup d'étoupille à friction déterminait l'explosion. Par une nuit obscure, le lieutenant Cushing remonta la rivière Roanoke, où se tenait le *ram*, et il l'aperçut amarré à un quai, sous la double protection d'une batterie d'artillerie et d'une estacade de poutres flottantes qui formait le cercle à trente pieds autour de lui. Le lieutenant fédéral, bientôt découvert, est accueilli par un feu de mousque-

terie formidable, il a ses habits criblés de balles ; il ne s'arrête pas pour si peu, et pousse à toute vapeur son bateau, qui monte sur l'estacade. Maniant lui-même le levier de sa torpille, il la place sous les flancs du *ram* et tire la détente. Une explosion terrible a lieu aussitôt; le bateau fédéral reçoit à la fois une colonne d'eau qui le remplit et un coup du canon tiré à quinze pas qui le brise; mais le *ram* au même moment a coulé à fond, et le lieutenant, qui s'est sauvé à la nage avec une partie de ses compagnons, finit à travers les bois par rejoindre l'escadre fédérale. Les remercîments du Congrès furent la récompense de cet acte d'intelligence et de courage, récompense exceptionnelle qui n'a été accordée qu'à onze officiers de marine pendant toute la durée de la guerre, et dont la conséquence est une promotion qu'en tout autre cas il faut attendre de l'ancienneté.

L'emploi de ces torpilles (*torpedes*), soit qu'on les dispose entre deux eaux dans les passes que doivent traverser les navires ennemis, soit qu'on aille audacieusement, comme le lieutenant Cushing, les appliquer aux flancs du navire lui-même, demande une sérieuse attention. C'est un moyen

de guerre nouveau et peu dispendieux, arme des faibles contre les puissants. L'histoire maritime de la guerre d'Amérique est remplie d'incidents causés par cette innovation meurtrière. Les confédérés surtout en ont fait un fréquent usage. Ils avaient semé les torpilles par milliers dans leurs rivières et dans les passes de leurs ports, préalablement resserrées par des estacades de pilotis. De ce double moyen de défense résulta pour l'ennemi la nécessité d'aller arracher ces estacades toujours placées au point convergent des feux d'une foule de batteries armées de canons d'une puissance inconnue pour nous, ou de se lancer à travers un chenal dans lequel des torpilles invisibles pouvaient éclater à chaque pas. Est-il besoin d'ajouter que rien n'est plus effrayant au monde que ce danger, impossible à prévoir, dont on est menacé à tout instant, comme l'est une colonne d'assaut par la mine cachée sous ses pieds? Forcer des passes, attaquer des batteries et des forts où la science des ingénieurs et l'esprit inventif des artilleurs avaient épuisé toutes leurs ressources, a été maintes fois un jeu pour les marins américains. On savait d'avance, on voyait à quels dangers on

s'exposait; mais les obstructions sous-marines ont souvent arrêté les plus braves. En relisant les rapports des officiers fédéraux, je vois dix navires de guerre, sans compter de nombreux transports à vapeur, détruits par des torpilles. Sur ce nombre de dix, neuf ont péri par des torpilles fixes au-dessus desquelles ils passaient. Le dixième est la corvette de guerre *Housatonic*, qu'un bateau torpille semblable à celui du lieutenant Cushing est allé chercher et détruire en pleine mer. Nous en dirons un mot tout à l'heure.

En général, ces torpilles se composaient d'une caisse en métal léger, qui recevait une charge variant de 100 à 2,000 livres (un tonneau) de poudre; retenues au fond par une corde attachée à un poids quelconque, elles flottaient à quelques pieds au-dessous de la surface. L'explosion était déterminée par des moyens très-divers : par le choc qui amenait la rupture d'un tube et l'épanchement d'un liquide produisant une inflammation chimique, par une détente que le choc ou une corde faisait partir, par un fil électrique enfin qui communiquait avec la terre, et auquel un observateur caché donnait l'étincelle à l'instant

où le navire se trouvait dans un certain alignement. Les ruses de guerre dont on a fait usage dans l'emploi des torpilles se sont multipliées à l'infini. Une des meilleures a été pratiquée sur une flottille qui remontait le Yazoo-River pour coopérer avec l'armée de Sherman. A un coude de la rivière, les marins fédéraux aperçurent une ligne de bouées douteuses, qui montraient leurs têtes au-dessus de l'eau. On s'empressa de *stopper* afin d'envoyer quelques coups de canon contre elles, les défoncer ou les mettre en dérive; mais, pendant que l'on se préparait à cette opération et que les navires allaient de çà et de là sans avancer, on voit tout à coup le cuirassé *Cairo*, qui faisait partie de l'expédition, s'enfoncer dans les eaux et disparaître. Les bouées n'étaient qu'un épouvantail destiné à retenir les fédéraux là où se trouvaient placées les vraies torpilles et donner le temps de les faire éclater à ceux qui étaient chargés de ce soin.

Les confédérés essayèrent souvent aussi d'aller détruire à l'aide des torpilles les grands navires de guerre qui portaient le pavillon des amiraux fédéraux. La première tentative fut faite contre *le*

New-Ironsides, grande frégate cuirassée de 3,500 tonneaux, assez semblable à *la Gloire*, par un lieutenant confédéré qui, monté sur un petit bateau à vapeur en forme de cigare, alla l'attaquer, au milieu de la nuit, au large de Charleston. Bien qu'il fût arrivé le long du bord sans être découvert et que l'explosion se fût faite, il n'y eut pas d'autre dommage que la mort de l'officier de quart de *l'Ironsides* et la perte du *torpedo-boat*, coulé lui-même par la colonne d'eau. *Le Minnesota*, *le Wabbash*, *le Memphis*, furent successivement attaqués de même par des *torpedoes-boats* en forme de cigares, surnommés en Amérique des *Davids*; mais ils échappèrent, grâce le plus souvent à l'extrême vigilance avec laquelle on se gardait, et à la promptitude avec laquelle, à la moindre alarme, on était sous vapeur. *Le Housatonic*, grande corvette à hélice, fut moins heureux. Le 17 février 1864, il était paisiblement à l'ancre au large de Charleston, sur la ligne extérieure des croiseurs. Il faisait nuit, tout était tranquille à bord, lorsque, « vers huit heures quarante-cinq du soir, dit le rapport qui mérite d'être cité, l'officier de quart aperçut quelque chose qui

se mouvait dans l'eau vers le navire à environ 100 mètres; on eût dit une planche glissant sur l'eau. Cela vint directement vers la corvette et en deux minutes fut le long du bord. Pendant ce temps, la chaîne avait été filée, la machine mise en marche en arrière et l'équipage appelé au poste de combat. Environ une minute après, l'explosion a eu lieu, et le navire, s'enfonçant par l'arrière, s'est incliné sur bâbord et a coulé. »

Heureusement, le temps était beau, et la mer peu profonde; l'équipage put, sauf deux officiers et quelques hommes qui se noyèrent, se sauver dans la mâture. Mais quelle promptitude de destruction! Et jusqu'ici il n'existe aucun moyen de se soustraire à ce danger, qui à la première guerre menacera partout les navires de combat grands et petits! Il suffira d'un tonneau de poudre bien placé, d'un pétard apporté au milieu d'une nuit sombre par un homme déterminé, pour « envoyer par le fond » toute la force navale, tous les millions que représentent des navires tels que *le Solferino* ou *le Warrior,* sans compter les centaines d'êtres humains qui les monteront!

Jusqu'ici, nous ne nous sommes occupé que

du blocus, qui a été la principale tâche de la marine fédérale, et nous avons montré comment elle y a pourvu. Les chiffres mieux que toutes nos paroles témoigneront de l'efficacité de ses opérations : le nombre total des prises au 1er novembre 1864 s'élevait à 1,262 navires, dont la vente avait produit 72,000,000 de francs; mais ce blocus, quelque utiles qu'en fussent les résultats, ne valait point la conquête et l'occupation des ports confédérés. Il n'y avait pas seulement pour le gouvernement des États-Unis un grand intérêt à rentrer en possession du territoire que la sécession lui avait enlevé, il y avait aussi pour lui de nombreux et pressants motifs de fermer d'une manière définitive l'accès de la confédération aux navires étrangers. Le peu de navires en effet qui réussissaient à forcer le blocus servaient de prétexte aux ennemis des États-Unis pour conserver aux Sudistes la qualité de belligérants, et par suite leur prêter un appui moral d'une grande autorité. Il résultait en outre de cet état de choses des questions de droit international épineuses, irritantes, qui ne pourraient pas être entendues longtemps de la même façon de part et d'autre. Une fois les

ports fermés, toutes ces difficultés tombaient; les gouvernements étrangers ne pouvaient plus avoir de rapports directs avec les autorités de Richmond, les officiers des navires de guerre européens ne pouvaient plus, sous prétexte de communiquer avec leurs consuls, demander à pénétrer dans les ports du Sud pour y porter des paroles d'encouragement, le pavillon confédéré enfin ne pouvait plus loyalement être toléré sur les mers.

Toutes ces raisons, d'autres encore qu'il n'est pas de notre sujet d'énumérer, firent résoudre une série d'expéditions destinées à reprendre les ports du littoral des États séparatistes. Ce fut une nouvelle et importante tâche pour la marine, un nouvel appel fait à son énergie et à ses ressources, et qui donna lieu à de nombreux et de brillants combats. Excepté à Charleston, où l'amiral Dahlgreen, malgré de persévérants efforts, ne put réussir à occuper qu'une rive de la large embouchure qui forme la baie, tous les points importants du littoral, Roanoke-Island, Beaufort, le fort Fisher (Wilmington), Port-Royal sur la côte des Carolines, le fort Pulawski (Savannah) en Géorgie, Mobile dans l'Alabama, et enfin la Nouvelle-Orléans furent

successivement repris. Comme il fallait occuper les positions que l'on enlevait, un corps de débarquement joignit presque toujours ses efforts à ceux de la marine; mais, à l'exception du fort Fisher, emporté d'assaut, et du fort Pulawski, qui demanda un siége régulier, le rôle de la marine fut partout le principal.

A la Nouvelle-Orléans, les confédérés, confiants dans les forts et les ouvrages accumulés sur le bas du fleuve, dans une flottille de *rams* et *d'iron-clads*, avaient laissé la ville elle-même dégarnie de troupes et sans défense. Pendant la nuit et malgré un feu épouvantable, l'amiral Farragut franchit tous les obstacles, disperse la flottille ennemie et paraît devant la ville, dont il s'empare. Les forts qu'il avait dépassés se trouvèrent tournés et durent capituler. A Mobile, nous retrouvons le même amiral Farragut, avec une petite escadre de six corvettes à hélice en bois et non cuirassées, six canonnières et quatre *monitors*, chargé d'une entreprise plus hardie encore : il s'agit de forcer une passe étroite, que l'on sait remplie de torpilles, sous les feux croisés de forts casematés où l'art de l'ingénieur a de longue

main épuisé toutes ses ressources. Ces forts sont armés de canons rayés dont quelques-uns, lançant des projectiles de 170 livres et envoyés exprès d'Angleterre, représentent tout ce que l'art de la destruction a jusqu'ici créé de plus parfait. Enfin, pour compléter la masse des difficultés à vaincre, l'amiral confédéré Buchanan, le même qui commandait le fameux *Merrimac*, se tient à l'issue de la passe avec une escadrille de navires cuirassés et de canonnières, dont on ne sait pas d'avance le nombre, mais parmi lesquels figure le *ram le Tennessee*, machine de guerre formidable dont les murailles inclinées sont recouvertes de six pouces de fer, deux pouces de plus que *le Merrimac*, un pouce et demi de plus que *le Solferino* et *le Warrior*, et dont l'artillerie se compose de six canons rayés de 100. Comment les faibles corvettes de Farragut, si elles échappent aux torpilles, résisteront-elles à l'artillerie, aux obus lancés par les casemates des forts et du redoutable *Tennessee?* Ce que peuvent l'intelligence et le courage d'un seul homme apparut alors dans tout son éclat.

Qu'on nous permette quelques détails sur ce

combat, le plus brillant de la guerre pour la marine des États-Unis. Le 5 août 1864, à la pointe du jour, la petite escadre fédérale donnait dans les passes. Elle formait deux colonnes : à droite se trouvaient les *monitors*, à gauche les six corvettes. chacune liée bord à bord avec une des canonnières. Tout ce qui avait pu être descendu de la mâture, vergues ou gréements, avait été enlevé; les ponts étaient couverts de sacs à terre contre les feux plongeants, dont l'expérience de toute cette guerre avait prouvé l'extrême danger. Suivant son habitude, l'amiral Farragut transmet ses ordres avec un tube acoustique du haut de la grande hune, d'où il peut, par-dessus la fumée, embrasser l'ensemble de ce qui se passe. Ordre est donné de n'employer contre les forts et les batteries que de la mitraille et des obus *Shrapnell*. Le brave amiral a calculé que ce serait un jeu dangereux pour de pauvres navires en bois de vouloir démonter l'artillerie ennemie. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en éloigner les artilleurs pendant le passage de l'escadre au moyen d'une pluie de mitraille. L'ordre est exécuté comme il a été donné, avec autant de précision que de

sang-froid. Les navires de queue, remarquant que la mitraille de leurs devanciers porte un peu court, changent leurs fusées de deux secondes contre celles de cinq aussi tranquillement qu'ils l'eussent fait à l'exercice, mais tout à coup la tête de la colonne s'arrête, hésite ; des bouées inquiétantes sont aperçues dans l'eau, le mot *torpille* est dans toutes les bouches, et, pendant ce moment d'hésitation, l'ennemi redouble son feu. Bientôt on voit le *monitor Tecumseh*, qui marchait en tête, s'enfoncer dans les flots et avec une telle soudaineté, que, de son vaillant équipage, douze hommes seulement peuvent se sauver à la nage. Les torpilles étaient à l'œuvre, l'instant était critique. Le brave Farragut n'était pas homme à s'intimider. Il avait consenti à regret, sur les instances de ses capitaines, à ne pas affronter le premier avec son navire les dangers si multiples que l'on avait à courir. « Mais, en voyant *le Tecumseh* disparaître, dit-il dans son rapport, je me décidai immédiatement, comme je l'avais voulu en premier lieu, à prendre la tête, et, après avoir ordonné au *Metacomet* d'envoyer une embarcation pour sauver, si c'était possible, quelqu'un de l'équipage qui se

perdait, je portai *le Hartford* en avant, suivi par le reste de l'escadre, dont les officiers croyaient suivre leur chef à une noble mort. Je gouvernai droit entre les bouées, là où on supposait que se trouvaient les torpilles... » Heureusement, comme l'amiral en avait l'espérance, elles avaient été dérangées pour avoir trop longtemps séjourné dans l'eau, et elles ne frappèrent aucun autre de ses navires. Continuant à couvrir de mitraille les batteries ennemies, l'escadre, poussée par sa vitesse et la marée de flot, n'en reçut que peu de dommage. Il n'y eut de sérieusement atteint que le navire de queue qui eut sa chaudière et sa machine désemparées par l'explosion des obus, et ne dut son salut qu'à la précaution prise d'amarrer les navires deux à deux. Sa conserve l'entraîna hors du danger.

La passe était forcée, mais on se trouve en face d'un nouvel ennemi et d'un nouveau péril : l'amiral Buchanan est là avec sa flottille; c'est contre elle qu'il faut continuer le combat. Farragut détache une partie de ses forces contre les petits bâtiments qui la composent, et concentre les efforts de ses plus grands navires contre le

redoutable *ram Tennessee*. Quatre fois, dans l'espoir d'enfoncer son travers, il le fait aborder à toute vapeur par sa propre corvette, *le Hartford* dont il a garni l'avant d'un taille-mer en fer, et par *la Monongahela* et *la Lakawanna*, armées de même, mais toujours sans succès. D'affreux craquements se font entendre, le *ram* s'incline sous le choc ; les matelots s'injurient des deux côtés, se jettent des pierres *à briquer* par les sabords, et déchargent leurs pièces à bout portant les uns contre les autres. Les résultats de ces décharges sont terribles à bord des navires fédéraux ; mais ils semblent à peine sensibles sur le *ram*, qui a reçu sans apparentes avaries toute la bordée du *Hartford*, composée de boulets pleins de 9 pouces, à la charge de 13 livres, à dix pieds de distance. Ces lourds projectiles laissent une marque plus ou moins profonde, mais ricochent au lieu de pénétrer. Farragut ordonne alors une charge combinée de tous ses navires à la fois contre le *ram*, dans l'espérance que, pris entre de grandes corvettes de 1,500 à 2,000 tonneaux lancées à toute vapeur, il finira par être écrasé. Cependant, bien que rien ne l'indique à l'œil, le *ram* a souffert

de tous ces chocs répétés; l'appareil avec lequel il gouverne est brisé; Buchanan a la jambe emportée; enfin les *monitors*, pendant tout ce temps, ont été à l'œuvre contre l'ennemi avec des boulets pleins en fer et en acier de 11 et de 15 pouces. L'un des *monitors*, *le Manhattan*, a successivement augmenté la charge de son canon de 15 pouces, de 35 livres à 60, et un boulet de ce calibre a traversé la muraille de 9 pouces de fer et de 25 pouces de bois du *Tennessee* en faisant voler une grande masse d'éclats. Avant que l'attaque générale ait le temps de s'exécuter, le chef confédéré fait signe qu'il se rend. Le succès était complet. Farragut, maître de la baie, pouvait couvrir les opérations des troupes chargées d'assiéger les forts qui en ferment l'entrée. Ces forts se rendirent sans prolonger une résistance inutile.

Il en avait coûté cher pour obtenir cet avantage décisif: sans compter l'équipage noyé du *Tecumseh*, on avait perdu deux cent vingt-deux hommes, dont quatorze officiers, le bâtiment de Farragut avait à lui seul vingt-cinq tués et vingt-huit blessés; mais les Américains avaient accompli un fait d'armes dont ils ont raison de

s'enorgueillir, car il n'y en a pas de plus éclatant dans l'histoire navale de notre temps, et l'habileté, l'énergie, montrées dans cette occasion, comme en tant d'autres, par l'amiral Farragut, le placent incontestablement au premier rang parmi les marins de toutes les nations. S'il y a un regret à exprimer après ce récit, c'est que l'effusion du sang n'ait pas été diminuée, comme elle aurait pu l'être, en plaçant au moins un canon de 15 pouces ou un équivalent à bord de chacune des grandes corvettes.

Mais continuons. Voilà les ports de la confédération fermés, et, comme nous l'avons dit plus haut, le gouvernement fédéral tenait beaucoup à séparer ainsi les rebelles de la mer, afin d'ôter tout prétexte aux droits de belligérants que les nations européennes leur avaient concédés sur mer. De cette concession et de la sympathie étrange, mais avouée, que la cause esclavagiste trouvait en Europe, étaient nés de graves embarras pour l'Amérique. Un certain nombre de bâtiments armés et équipés principalement en Angleterre s'étaient répandus sur les mers, y faisaient la course contre la marine marchande

fédérale, et partout étaient traités en navires de guerre, admis à toutes les immunités de droit et de courtoisie qu'il est d'usage d'accorder à cette classe de navires. Parmi ces croiseurs, dont les noms ont rempli les journaux du temps, il s'en trouvait, comme *la Florida*, dont le cas était douteux. *La Florida*, en effet, avait bien été construite en Angleterre; mais, avant de faire la course, elle avait été dans un port confédéré, à Mobile, et y avait pris son équipage. Il en était d'autres dont la condition était différente, et parmi eux le célèbre *Alabama*, qui, construit, armé et équipé en Angleterre, monté par des matelots en majorité anglais, n'avait jamais touché à un des ports du Sud, ni changé de nationalité depuis le jour où il était sorti de Liverpool sous pavillon anglais. Celui-là n'était et n'a jamais été qu'un pirate; mais, quel que fût le caractère de ces navires, le gouvernement américain eut un nouveau service à demander à sa flotte : celui de poursuivre, de capturer et de détruire ces écumeurs de mer, et cela au plus vite, car leurs déprédations étaient grandes, et plus grande encore la terreur qu'ils inspiraient au

commerce. Le mal qu'ils ont fait ne doit pas se mesurer seulement au nombre de leurs prises, mais au nombre bien plus considérable de bâtiments naviguant jusque-là sous pavillon américain qu'ils ont amenés à se dénationaliser. Les choses étaient arrivées au point que ce pavillon, ne trouvant plus de fret à cause des risques de capture, avait presque totalement disparu des mers, au grand avantage du pavillon anglais qui l'avait remplacé presque partout [1]. Il y a même des personnes qui pensent que la disparition, même momentanée, du pavillon américain, rival jusqu'alors, plus heureux chaque jour, de celui de l'Angleterre, a été pour cette puissance plus qu'une compensation à la gêne causée par la disette cotonnière.

On comprend de quelle importance il était pour le gouvernement fédéral de se délivrer de ces importuns croiseurs, et on est obligé d'avouer qu'il s'est assez mal acquitté de cette tâche. Il n'y a pas consacré assez de navires, et a mis trop peu d'activité soit à en créer qui fussent appro-

1. Dans le cours de l'année 1863, 608 navires américains représentant 328,665 tonneaux se sont faits anglais.

priés à ce service, soit à en tirer parti. Il n'a pas fallu moins, pour réparer ce tort, que le brillant combat du *Kearsage* et de *l'Alabama*, dans lequel a triomphé encore une fois la supériorité des gros canons jointe à celle de la discipline. Ce qui reste acquis pour l'observateur étranger, c'est le résultat du premier emploi des navires à vapeur dans la guerre de course. Les plus grandes puissances maritimes, dans leurs querelles avec des puissances inférieures, si elles ne veulent voir leur commerce détruit par quelques croiseurs à la marche légère, sont obligées de se pourvoir d'une force considérable d'avisos rapides, armés d'une artillerie peu nombreuse, mais d'un fort calibre, aptes à jouer, comme nous le disions, le rôle de gendarmes de la mer.

En suivant ainsi un à un tous les incidents de la guerre américaine qui ont exigé l'emploi de la marine, nous avons omis avec intention tous ces transports d'armée par mer ou par eau fluviale dont il a été fait un si fréquent usage. A cet égard, l'expérience de nos propres guerres en Crimée, en Italie, en Algérie, nous dispense de rien emprunter à l'étranger. Remarquons seulement en

passant (nous aurons tout à l'heure l'occasion de toucher ce point avec plus de détails) que la marine militaire n'a jamais été chargée aux États-Unis, pas plus qu'elle ne l'est en Angleterre, du service de transport, regardé dans les deux pays comme contraire à la discipline et ayant à tous égards une fâcheuse influence. Lorsqu'un corps de troupes devait être transporté, un nombre suffisant de bâtiments à vapeur et autres était pour cet usage emprunté au commerce. La tâche des forces navales était uniquement d'y mettre de l'ordre, de les escorter, de prêter leur concours militaire aux expéditions de guerre que l'on avait en vue. Avec de grands cours d'eau navigables comme le Mississipi et ses affluents, la marine des États-Unis devait rendre à l'armée de terre de plus grands services que ne le pourrait faire aucune marine dans une guerre européenne. De véritables batailles navales ont été livrées sur le Mississipi. On a vu de grande frégates à vapeur détruites par le feu de l'ennemi dans les opérations de l'escadre de Farragut, joignant ses efforts à ceux de l'armée de Grant pour isoler les armées confédérées et amener la reddition de Wicksburg.

Digitized by Google

Parmi plus de deux cents combats livrés par la marine fédérale durant le cours de cette terrible guerre, le plus grand nombre certainemant a eu pour but de seconder les mouvements des armées de terre. On se battait tantôt cuirassés contre cuirassés, tantôt canonnières contre canonnières. D'autres fois, on avait affaire à des batteries de côte protégées elles-mêmes par des cuirasses de fer, trop heureux quand on ne trouvait devant soi, que la puissance, relativement peu redoutable des canons de campagne. Guidée par ses brillants amiraux, Farragut, Goldsborough, Porter, Davis, Foote, Dahlgreen, la marine fédérale a conquis durant cette longue épreuve une haute renommée et une précieuse expérience. Elle a montré quel rôle est réservé à la force navale dans toute guerre sérieuse, soit entre deux nations maritimes, soit entre deux nations, dont l'une a des flottes, l'autre un littoral sans marine. On va voir maintenant à quelle intention nous avons rassemblé tous ces faits et cru devoir les mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue*, de ceux en particulier qui appartiennent à la marine française.

Digitized by Google

II

Si depuis la chute du premier Empire l'Europe a joui d'une paix maritime dont tous les amis du progrès et de la liberté doivent désirer le maintien, cet état de choses a tenu à des causes plus profondes que l'accord nécessairement fragile et passager des hommes d'État, souverains et ministres qui ont eu dans leurs mains le pouvoir. Les institutions qui pendant trente ans ont permis à la France de vivre au grand jour ainsi que l'Angleterre, de vivre en un mot comme les peuples libres, ont certainement été la cause principale de l'apaisement des haines et des jalousies nationales. Une autre circonstance ce-

pendant est venue, selon nous, contribuer à la durée de la paix : c'est l'état de préparation à la guerre dans lequel chacun s'est tenu, et le respect qui en est résulté de part et d'autre. Ce respect réciproque n'a pas diminué aujourd'hui ; mais les errements de la politique française ne sont plus les mêmes, et de la nouvelle situation faite à la France découle évidemment pour elle la nécessité d'être mieux préparée que jamais à passer de l'état de paix à celui de guerre, d'être en mesure de ne se laisser jamais surprendre par les événements. On a vu comment ce malheur est arrivé au gouvernement des États-Unis, on a vu aussi par quels prodiges d'activité et d'énergie il a su donner en peu de temps à sa marine une remarquable efficacité. Ou nous nous trompons, ou ce que cette marine a accompli est une démonstration éclatante du rôle plus que jamais important réservé désormais dans les grandes guerres à la force navale. Sans doute, nous verrons de moins en moins de nombreuses escadres : le temps des longues croisières et des combats de haute mer entre deux lignes de vaisseaux est passé ; mais la forme seule de la guerre est

changée, non le fond. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que les mers devinssent une sorte de terrain neutre en dehors de l'arène des passions des hommes, il faudrait changer le caractère de l'humanité tout entière. De même, pour que l'emploi des navires cuirassés allât, comme nous l'entendons dire, jusqu'à rendre la guerre de mer impossible, il faudrait que l'artillerie se fût reconnue à jamais impuissante à les endommager, et que pour la première fois le génie humain eût produit une œuvre achevée, eût inventé un moyen d'attaque contre lequel il n'y ait point de moyen de défense. Écartons ces chimères. Il reste acquis aujourd'hui que non-seulement les forces navales peuvent porter à des adversaires des coups bien plus directs que par le passé, que non-seulement leur concours double la puissance des armées de terre, mais que tout pays ayant des frontières maritimes est maintenant exposé à des dangers qu'une flotte organisée selon les progrès récents de la science peut seule conjurer.

Plus que jamais donc, nous devons nous préoccuper de l'état de notre marine, et il est d'autant

plus important de le faire que sous de brillantes apparences se cachent certaines causes de malaise et d'affaiblissement qui, si on n'y portait remède, menaceraient dans un prochain avenir d'avoir de désastreuses conséquences. Rien de plus magnifique en effet que ces apparences. Quel est le point du globe où notre marine n'ait pas rendu d'éclatants services? Grâce à elle, nous avons conquis un empire en Algérie. N'est-ce pas elle qui nous a permis de tourner en Crimée les obstacles contre lesquels, en 1812, s'était brisé le génie de l'empereur? Ne lui devons-nous pas d'avoir pu atteindre en 1859 les plaines de la Lombardie avec une célérité qui nous a donné sur nos adversaires un immense avantage? En Chine, au Japon, au Mexique, partout enfin elle a laissé sa marque et donné la mesure de sa valeur. Pas de fautes, pas d'erreurs, point d'échecs; partout l'emploi de nos forces navales a donné les résultats les plus complets, les plus excellents. Où donc est le mal, que nous sommes les premiers peut-être à signaler au public, mais dont tout le monde dans le corps ressent cruellement la présence? Faut-il le chercher dans l'état de notre

personnel ou dans celui du matériel, ces deux grandes branches du service maritime? Notre matériel a bien donné lieu à quelques critiques, mais il suffit d'avoir vu *le Magenta* ou n'importe quelle autre de nos nouvelles constructions, et d'avoir admiré l'élégance de ces redoutables machines de guerre, l'aisance avec laquelle, malgré leur énormité, elles flottent sur l'eau, cet air marin que les expériences ont si bien confirmé, pour être assuré que nous avons dans M. Dupuy de Lôme et ses coopérateurs des hommes qui, en fait de progrès naval, ne nous laisseront jamais en arrière. Si un seul reproche pouvait leur être fait, ce serait d'aller trop vite et de faire trop à la fois. Les inventions, les applications, les perfectionnements marchent avec une telle rapidité aujourd'hui, que ce qui était hier le dernier mot de la science n'est plus de mise demain, et que trop de navires du même type, mis en même temps sur le chantier, risquent de nous doter de coques très-coûteuses, mais destinées à être hors de service avant d'avoir affronté l'ennemi. Déjà *le Magenta* et ses frères si beaux, si bons à la mer, armés de cette double batterie si séduisante à

l'œil du marin de l'ancien temps, ne sont plus des instruments de guerre doués de la puissance irrésistible qu'on leur supposait. Les progrès de l'artillerie les ont détrônés. Il existe aujourd'hui des navires à peu près invulnérables à l'artillerie qu'ils portent et munis de canons contre lesquels leurs cuirasses ne sont plus une protection suffisante, témoin le combat où *le Tennessee* a succombé à Mobile. Et telle est la puissance de cette nouvelle artillerie, facile à manier, quoi qu'on en dise, avec les moyens mécaniques dont on dispose aujourd'hui, que c'est une question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux, dans un combat, être sur un navire non cuirassé, muni de ces pièces redoutables, que sur le bâtiment blindé, tel qu'il existe chez nous, pourvu que le premier des deux eût la supériorité de vitesse. Les grandes vitesses et la grosse artillerie, voilà les deux conditions souveraines de la supériorité, à rechercher avant tout; l'importance de la cuirasse est secondaire. La vitesse est nécessaire dans presque toutes les circontances de la guerre, pour forcer l'ennemi au combat ou pour le refuser, pour le rendre décisif, pour garder un blocus contre les *blockade-runners*,

pour atteindre les corsaires à vapeur. Je ne la sacrifierais que sur les navires destinés à aller chercher près des côtes, dans les eaux peu profondes, ces résultats précis et définis auxquels l'emploi de la vapeur permet d'aspirer. Il y a là des conditions de tirant d'eau, de dimensions restreintes, qui excluent la vitesse, pour peu qu'on ne veuille pas jouer contre une simple torpille un trop gros capital et surtout la vie d'un trop grand nombre d'hommes. C'est là le cas indiqué pour les cuirasses les plus épaisses ; mais dans cette circonstance même, comme en toute autre, le rôle du gros canon est toujours de la première importance. Or, c'est en artillerie navale que nous sommes visiblement en retard. Nous n'avons rien qui équivaille aux canons de 15 pouces des Américains, non plus qu'au canon Armstrong, rayé on non, dit canon de douze tonnes à cause de son poids, que les Anglais commencent à mettre sur leurs navires. Nous nous sommes un peu trop traînés dans les errements de l'artillerie de terre ; celle-ci a parfaitement réussi chez nous dans le renouvellement de son matériel ; les canons de campagne et ceux de siége qui viennent de faire

leurs preuves avec tant de succès sur le fort Liédot sont des armes admirables, supérieures à tout ce que les étrangers possèdent ; mais on ne demande à cette artillerie qu'une grande portée, une grande justesse et un projectile explosible à grand effet. Une fois ces règles bien posées, la fabrication n'offre pas une extrême difficulté. Le problème à résoudre est autre pour le canon de mer, destiné à briser les cuirasses : il s'agit de faire la pièce qui résistera au tir du plus lourd projectile chassé par la plus lourde charge de poudre. Tout est là. L'expérience de la guerre américaine, les essais faits à l'étranger, tout indique que la destruction produite par un canon sur des plaques est d'autant plus grande que la charge de poudre est plus forte. Or, ces canons, qui doivent avoir de gros calibres afin de pouvoir consommer une forte charge sont d'une fabrication très-difficile, et nous nous sommes à cet égard laissé devancer par les Anglais et les Américains. Ils ont déjà en service des pièces qui brûlent des charges de soixante livres de poudre, et dont les effets destructeurs dépassent tous ceux que nous pouvons produire ; mais ce n'est qu'un détail : en avance sur un point, nous

sommes en retard sur un autre; le péril n'est pas très-grand, et nous pouvons être sans inquiétude sur l'état et l'entretien de notre matériel naval.

Il n'en est malheureusement pas de même de notre personnel, qu'il s'agisse soit du corps d'officiers, soit des équipages. Le corps des officiers est atteint d'un malaise que nous éprouvons quelque embarras à définir, qui ressemble (le mot nous coûte à écrire) au découragement, et qui serait alarmant, s'il devait se prolonger. Le recrutement de nos équipages est menacé dans sa source, l'inscription maritime et la marine marchande. C'est sur ces deux points que nous voudrions appeler l'attention du lecteur. Il y va de notre puissance navale et par suite d'un des principaux éléments de notre grandeur, disons-le même, de notre indépendance nationale. Commençons par bien nous rendre compte de la situation de notre corps d'officiers.

Avant la révolution de 89, il appartenait en entier à la noblesse, et l'on sait comment il disparut avec elle, emportant dans l'émigration les traditions de courage et d'organisation qui avaient fait sa gloire depuis les beaux temps de Tourville

jusqu'à ceux de Suffren. Le corps d'officiers ne put être immédiatement remplacé, car, en marine, on ne saurait trop le répéter, rien ne s'improvise, et, malgré des prodiges de dévouement, nous payâmes, par d'éclatants revers, le vide laissé sur nos vaisseaux par le malheur de l'émigration. Ce fut seulement vers la fin de l'Empire que la création d'écoles navales spéciales commença de relever l'édifice, auquel on peut dire que chaque année écoulée a depuis ajouté une pierre. Nous devons à un enfantement de cinquante années le corps exceptionnel, réellement supérieur, que nous possédons aujourd'hui et qu'il s'agit de conserver. Depuis les premiers jours de cette renaissance jusqu'à l'époque actuelle, jusqu'à la guerre de Crimée, le rôle de la marine avait été brillant et populaire. Elle avait pris une part active à toutes les opérations militaires dans lesquelles l'armée de terre avait été engagée, en Espagne, en Morée, en Algérie, et elle avait eu de plus l'occasion d'acquérir une gloire qui lui était propre à Navarin, Lisbonne, Saint-Jean-d'Ulloa. De là s'était développé chez nos officiers un sentiment très-vif d'amour du métier avec toutes les

bonnes conséquences qui en découlent, émulation, ardeur au service, religion du devoir, exaltation des sentiments d'honneur, respect de soi-même. Aucune carrière n'offrait de perspective plus brillante, et l'élite de notre jeunesse se disputait dans les examens avec une sorte d'acharnement l'entrée d'un corps auquel on était justement fier d'appartenir. Il n'était pas rare alors de voir un de ces jeunes gens, devenu rapidement lieutenant de vaisseau, chargé inopinément des missions politiques et diplomatiques les plus délicates et s'en acquittant avec honneur. Combien aussi, investis avant trente ans de commandements isolés, traversaient victorieusement cette épreuve de la responsabilité, devant laquelle tant de généraux succombent, et suffisaient à toute l'étendue de leur tâche par la réunion de toute la vigueur du corps et de toutes les forces de l'intelligence la plus cultivée! La carrière navale, à cette époque, offrait donc aux esprits supérieurs l'occasion de réaliser toutes leurs aspirations, et par suite elle avait un charme puissant qui les attirait à elle.

Survient la révolution causée par l'emploi de la

vapeur comme moteur des navires. La flotte se transforme ; mais, après quelques hésitations, on reconnaît que le rôle du marin, de l'officier en particulier, reste à peu près le même sur les nouveaux navires. Rien ne supplée à l'expérience des choses de la mer, au bon et prompt jugement acquis par l'éducation, et à cette science du commandement des hommes au milieu des solitudes de l'Océan, dont l'officier de marine fait l'étude de toute sa vie. Les fonctions de commandant d'un navire à vapeur restent donc aussi importantes que celles de commandant d'un navire à voiles ; elles exigent seulement quelques connaissances de plus. Contemporain du grand développement de la marine à vapeur, l'usage du télégraphe électrique, si favorable à la centralisation, en étendant le bras du gouvernement là où jadis il fallait qu'il se fît représenter par sa flotte, constitue seul une bien faible diminution de la part d'action réservée aux officiers de mer. Jusqu'ici donc, n'est rien changé.

La guerre de Crimée arrive, et avec elle commence un nouvel ordre de choses. Déjà le corps de la marine avait dû s'apercevoir que, ne pou-

vant prêter le genre d'appui donné par l'armée de terre à un gouvernement nouveau, il n'avait à attendre rien qui ressemblât à de la faveur. Ce n'était pas pour nos officiers une raison de servir avec un dévouement moins patriotique. Ils espéraient qu'une grande guerre allait leur fournir l'occasion de payer noblement leur dette à la France. La flotte porte l'armée en Orient et la débarque heureusement et habilement sur le sol ennemi ; mais là se borne sa coopération militaire à la lutte qui recommence, car le bombardement sans résultat du 16 octobre ne peut prendre rang à côté des brillantes batailles de l'Alma et d'Inkermann. Le siége de Sébastopol se prolonge, et, pendant deux ans, alors que le monde entier est rempli de la gloire de nos soldats, nos marins sont employés sans repos et sans relâche au service pénible, périlleux même, mais parfaitement ingrat et complétement méconnu des transports militaires. Pendant deux ans, il leur faut journellement voir entasser sur leurs navires des centaines de blessés, de malades atteints des affections épidémiques les plus dangereuses, ou bien de bestiaux qui apportent avec eux une incurable et

méphitique saleté. C'est un va-et-vient continuel que rien n'arrête, ni le mauvais temps, ni les longues nuits d'hiver, et encore est-ce avec des équipages réduits, épuisés, impuissants, démoralisés, qu'il faut, coûte que coûte, remplir ce devoir. Toutes les souffrances, toutes les misères de la guerre sont le partage de nos marins, et beaucoup y succombent. Pas de compensation d'aucun genre : ni l'enivrement du combat, ni les joies de la victoire. On ne se résigne pas aisément à ces obscurs sacrifices au bruit du canon qui procure à d'autres des émotions si vives et si généreuses ; on ne se console pas de tout avec sa solde, lorsqu'on appartient à un corps intelligent et brave, animé du feu sacré, brûlant de se distinguer, jaloux d'avoir sa part dans la reconnaissance et les applaudissements du pays. Aussi le désappointement fut-il cruel pour nos marins dans cette mémorable expédition. Le sentiment de la tâche ingrate qu'ils remplissaient, du rôle inférieur auquel ils étaient condamnés à côté des héros d'Inkermann et de Malakof, fut pour eux d'une extrême amertume. Les opérations dans la mer d'Azof, l'attaque de Kinburn par les batteries flottantes et la brillante con-

duite des marins débarqués sous l'amiral Rigaud de Genouilly ne consolaient que le petit nombre des heureux admis à jouer là un rôle actif, sans jeter un grand éclat sur le corps en général. Dans la Baltique, pour une foule de raisons tirées surtout de la nature des lieux, la guerre navale avait eu de médiocres résultats, et le succès de la seule opération efficace qui eût été entreprise, la prise de Bomarsund, avait été attribué à la présence d'un corps de troupes de terre. « Le rôle de la marine est fini, disait-on, nous ne sommes plus et nous ne serons plus que le *train maritime* de l'armée. » Il n'est personne qui n'ait recueilli alors de la bouche de nos officiers cette parole de découragement.

Après la Crimée est venue la campagne d'Italie en 1859, et les choses se sont passées de même. Un moment, nos escadres eurent l'espoir de recueillir un peu de gloire devant Venise; mais la promptitude de la paix leur enleva encore cette chance. Au Mexique, à l'exception du bataillon du commandant Bruat, qui a su conquérir une si belle renommée dans les rangs de l'armée au siége de Puebla, à l'exception de quelques détachements

chargés de garder des postes trop malsains pour y compromettre des troupes de terre, on voit encore la marine exclusivement vouée au métier ingrat et plus que jamais périlleux des transports. En Crimée, c'était le typhus en permanence à bord; ici, c'est la fièvre jaune. Nos marins n'ont même pas toujours la consolation suprême de penser en mourant que le pays saura qu'ils se sont sacrifiés pour lui. Il y a peu à s'étonner que des hommes d'intelligence et de cœur souffrent d'un tel état de choses, qu'ils se désenchantent, qu'ils se dégoûtent, qu'ils disent : *C'est une carrière perdue*, qu'ils cherchent à en sortir, et détournent leurs enfants et leurs amis de s'y engager. N'est-ce pas là ce que nous voyons à l'heure qu'il est? N'est-il pas vrai que, dans le seul grade de lieutenant de vaisseau, sur sept cent cinquante officiers, trois cents demandes ont été faites pour quitter le service et passer sur les paquebots du commerce? Et, ce qui est plus sérieux encore, n'a-t-il pas fallu cette année, pour remplir les places jadis si recherchées de l'École navale, descendre sur la liste des candidats bien au dessous des admissibles?

Nous ne pensons pas qu'un mal aussi patent puisse être contesté; ce qui importe, c'est d'aviser aux moyens de l'arrêter quand il en est temps encore. Bien des mesures sont à prendre dans les plus hautes régions du pouvoir, et il ne nous appartient pas de les indiquer. Bien des petits soins de détail sont également nécessaires, qu'il serait trop long d'énumérer ici; mais il est une réforme radicale, une réforme indispensable, que nous nous faisons un devoir de réclamer avec force, si l'on veut, sinon guérir le mal, au moins l'empêcher de s'étendre. Une fois pour toutes, il faut retirer à la marine militaire le service des transports. Elle est perdue, nous ne prononçons pas le mot légèrement, elle est perdue si l'on continue à l'en charger. L'étendue et la continuité de ce service pendant les guerres de Crimée, d'Italie et du Mexique, sont peut-être la cause principale du dégoût et de l'espèce de marasme dans lequel est tombé le corps de nos officiers. Sur le bâtiment de transport, il n'y a pas d'ordre possible, pas de discipline. Après une lutte de quelques jours pour les maintenir, on y renonce de guerre lasse. L'équipage vit dans une sorte de

confusion et de pêle-mêle irrémédiable ; l'officier lui-même finit par se laisser gagner par la contagion, et oublie les leçons sévères et salutaires qu'il a apprises sur le navire de guerre. Plus tard, il rapporte sur le bâtiment de combat les traditions désordonnées du transport, et, quand ce dernier service tient une aussi grande place dans la vie de mer, les habitudes en deviennent nécessairement dominantes ; l'officier n'a plus le goût et ne donne plus l'exemple de la discipline. Disons les choses sans détour : sur le transport, le soldat et ses chefs se considèrent comme à l'auberge. L'officier de marine est le maître d'hôtel payé pour les nourrir. De là les rapports les plus pénibles et souvent les plus humiliants pour ce dernier vis-à-vis de ses frères d'armes. Et comment les rapports généraux de la marine et de l'armée ne s'en ressentiraient-ils pas ? Ce qu'il y a de certain, ce dont chacun peut s'assurer, c'est que la répugnance de beaucoup de nos officiers pour ce service va jusqu'à l'horreur, et qu'ils cherchent à tout prix à s'y soustraire. Il n'est pour cela ni si petit navire ni si pénible campagne qu'on ne recherche ; c'est la plus précieuse

de toutes les faveurs, c'est le bénéfice des plus hautes protections que d'éviter ce genre odieux d'embarquement, et l'on comprend aussi le mécontentement profond, le sentiment d'aigre jalousie causés par cette préférence à ceux qui n'en sont pas l'objet, lorsque surtout il est de leur destinée d'être envoyés au Mexique, ce qui en certaines saisons équivaut presque à un arrêt de mort.

De quelque côté qu'on envisage la question, il n'y a qu'inconvénients pour un pays à charger du soin des transports sa marine militaire. Depuis longues années, cette pratique a été abandonnée des Anglais, qui nous ont précédés dans l'art de transporter les armées par mer, et à qui les guerres de la Péninsule, de l'Inde, d'Amérique, ont donné à cet égard une grande expérience. A peine ont-ils aujourd'hui un ou deux *troop-ships*, comme *l'Himalaya*, dont ils se servent parce qu'ils les ont, et qui, d'ailleurs, sont à leur immense flotte comme la goutte d'eau est à l'Océan. Le principe formel chez eux est de ne jamais employer le navire de guerre à un service qui démoralise l'équipage, humilie l'officier, nuit à la

discipline, et par suite à la valeur intrinsèque comme à la réputation de la force navale. Il en est de même, nous l'avons déjà dit, chez les Américains. Il n'y a que les Turcs qui, comme nous, entassent encore leurs soldats sur leurs navires de guerre. Je doute que ce soit là que nous ayons à chercher des modèles.

Avec nos grandes armées et les ressources restreintes de notre marine marchande, je conçois qu'en un jour d'embarras et de grande hâte, si la mer est libre et que l'encombrement passager de la flotte de guerre soit sans inconvénients, on s'aide d'elle pour le transport d'une masse de troupes considérable; mais le principal de la tâche, et surtout le va-et-vient qui s'établit ensuite, devraient être toujours faits, soit par la marine de commerce, soit par une marine de transport spéciale, affectée d'une manière permanente, officiers et équipage, à ce service. Pour moi, je préférerais m'adresser à la marine marchande et aux compagnies de paquebots déjà existantes. Elles devraient avoir un certain nombre de bâtiments supplémentaires que le gouvernement affréterait, en les payant bien, pour

ses transports d'hommes et de matériel. Inoccupés ou en retour, ces navires pourraient se livrer à des opérations commerciales. Ce serait un puissant moyen de favoriser le développement de la marine marchande à vapeur, qui est destinée à remplacer « les anciens instruments d'échange », et que, pour tant de raisons, on ne saurait assez encourager. Pour les cas imprévus d'ailleurs, l'État ferait bien de garder une réserve de ces grands transports qu'il possède aujourd'hui, et qu'il pourrait prêter aux compagnies lorsqu'il s'agirait de faire voyager des chevaux, de l'artillerie; mais son rôle dans cette partie si importante de notre service militaire ne serait plus qu'un rôle exceptionnel. La règle serait de se reposer de tous les mouvements de troupes et de matériel sur la marine marchande. Si l'on se décidait à faire ce changement dans nos habitudes navales, nous croyons qu'on soulagerait notre corps d'officiers d'une des causes du malaise moral dont il est atteint.

Il y aurait encore à porter remède à une autre plaie, qu'on a déjà signalée avant nous, mais qui depuis ces derniers temps s'est tellement étendue,

qu'elle est devenue comme un mal nouveau; je veux parler du développement extraordinaire pris par tous les corps auxiliaires groupés autour du corps de la marine proprement dite, à mesure que celui-ci se trouvait dans un état de plus en plus maladif. On croirait voir ces plantes qui, s'attachant au tronc d'un arbre vigoureux, finissent par en absorber toute la séve. Ceci demande quelques mots d'explication.

A côté des officiers de marine chargés de conduire nos vaisseaux, de commander nos équipages, d'affronter, avec les chances assez rares des combats, les dangers journaliers de la profession, chargés enfin de remplir toutes les fonctions si diverses de la carrière maritime, ont existé de tout temps d'autres corps concourant à la formation et à la fabrication de cette force navale que manie l'officier de marine. Il y a le génie maritime, qui construit les navires, l'artillerie de marine, qui fait les canons, l'infanterie de marine, qui fournit les contingents aux expéditions de guerre, et enfin l'administration, qui tient les écritures. Or, tous ces corps, par une force d'expansion qui leur est propre et qui n'est autre

que cette maladie générale du *fonctionnariat* en progrès partout dans notre pays, ont marché de développement en développement jusqu'à prendre chacun une importance exagérée et hors de toute proportion avec leur service effectif. Nous nous garderons bien de fatiguer le lecteur de tous les chiffres dans lesquels cette étude nous a engagé . Nous n'entrerons pas non plus dans le détail des inconvénients financiers et autres de ce débordement de la force non effective de la marine; nous nous en tenons à ce qui a un rapport direct avec notre sujet. Or, la conséquence de l'accroissement sans mesure de ces corps auxiliaires, c'est

1. En nombres ronds, l'accroissement dont nous parlons, de 1839 à 1865, a été :

Officiers de marine.	36 pour 100.
Administration	150 pour 100.
Génie.	150 pour 100
Troupes	183 pour 100

Le personnel administratif, y compris les écrivains de ports, est aujourd'hui plus nombreux et coûte infiniment plus cher que le corps de la marine tout entier. Ainsi, le personnel qui est chargé d'agir et de combattre coûte moins cher que celui qui est chargé d'enregistrer ses actes. Où s'arrêtera-t-on dans cette absurde progression?

qu'ils ont travaillé à se rendre nécessaires en attirant à eux chaque jour des attributions nouvelles. Leurs chefs ont rempli le ministère de la marine, les comités, le conseil d'État. Ils sont toujours présents, toujours agissants, et, pendant que les officiers de la marine portaient au loin le pavillon sur toutes les mers, ils se sont affranchis de tout contrôle, et, du rang subalterne d'auxiliaires, ils se sont élevés au premier rang. Comment le corps naviguant n'aurait-il pas été sensible à cet amoindrissement considérable de son autorité et de son importance? Il ne s'agit pas seulement d'une rivalité de corps à corps ; un intérêt bien autrement sérieux se trouve ici engagé : c'est la responsabilité de nos officiers devant le pays, c'est leur honneur militaire, c'est leur juste souci de bien servir la France, qui est intéressé dans le nouvel état de choses qu'ils voient chaque jour tendre davantage à s'établir. L'armée de terre s'indignerait assurément si l'on confiait le soin d'étudier, d'expérimenter ses armes, de décider celles qui sont bonnes ou mauvaises, à d'autres que des officiers choisis dans son sein, parmi ceux-là mêmes qui auront à manier ces armes

sur le champ de bataille. Il n'en est pas ainsi pour la marine, où cependant les leçons de l'expérience sont plus importantes que partout ailleurs. Cette expérience acquise au marin par l'étude journalière de son navire, de ses qualités et de ses défauts, par les comparaisons qu'il a pu faire sur les rades étrangères avec toutes les marines contre lesquelles il aura peut-être à se mesurer un jour, devrait lui donner manifestement une voix prépondérante dans tous les conseils et comités où se traitent les questions de construction et d'armement. A qui en effet, de ce marin ou du constructeur, est-il réservé de jouer sa vie sur les qualités bonnes ou mauvaises du navire qui vient d'être mis à la mer? Qui de ce marin ou de l'artilleur devra répondre dans un jour de combat du service défectueux des canons? N'est-il pas étrange que là où a été la faute ne soit pas la responsabilité? Le génie maritime livre à nos officiers des navires construits et installés par des ingénieurs qui, la plupart du temps, n'ont jamais été en mer, sans qu'il soit souvent possible de redresser des erreurs que l'expérience a fait découvrir. Que de fois n'avons-nous pas entendu

nos officiers se plaindre de percements de sabords qui rendaient impraticable le service de l'artillerie, d'aménagements intérieurs qui entravaient le maniement des canons et la rapide transmission des poudres! Et combien d'autres erreurs, journellement signalées, qui ne s'en reproduisaient pas moins avec une imperturbable régularité de navires en navires, sans qu'il fût possible de faire comprendre au jeune et irresponsable mathématicien chargé de la construction l'inconvénient sérieux et compromettant de ses savants calculs! Il fallait aller à la mer avec ces imperfections et paraître devant les étrangers, aux yeux de qui, grâce à la paix, on en était quitte pour un peu d'humiliation.

Rien n'est plus éloigné de notre pensée que de prétendre attaquer nos corps spéciaux, artillerie et autres. Ils sont remplis d'hommes remarquables que la marine s'honore de posséder dans ses rangs, et dont les travaux ont droit à toute la reconnaissance du pays. En ce moment même, M. Dupuy de Lôme montre que le génie chez un homme peut se passer avec succès de tout contrôle et défier toute critique; mais le génie, par

cela même qu'il est la plus haute des facultés humaines, est aussi la plus rare, et ce ne sont pas les exceptions qui peuvent faire régle. Nous nous plaçons ici au point de vue le plus général. Le déclin du corps principal, combattant, agissant, entraînerait la décadence de la marine tout entière, et, bien entendu, celle aussi des corps spéciaux. Nous n'hésitons pas à penser qu'une mesure assurant la prépondérance du corps de la marine dans les conseils, les comités, où se décident nos affaires navales est plus nécessaire que partout ailleurs en un pays où l'intelligence des choses de la mer n'est pas dans les aptitudes de tout le monde, et où l'on est si souvent exposé à causer à la marine un mal réel par le seul fait de l'ignorance.

Si cette ignorance de tout ce qui tient à la navigation peut avoir dans le détail de l'administration des résultats fâcheux, combien plus graves en peuvent être les conséquences lorsqu'elle menace de tarir les sources mêmes de notre puissance navale, en modifiant à la légère l'organisation de cette partie de notre population au sein de laquelle se recrutent nos équipages! Ici, nous tou-

chons le point sensible, la cause profonde de la crise que traverse en ce moment la marine française.

Tout peuple en effet peut, avec de l'argent, construire un navire, une flotte même. Ainsi font les Russes, ainsi a fait jadis Méhémet-Ali; mais, pour monter ce navire, pour le conduire sur mer, il faut des marins; pour entretenir une flotte qui soit autre chose qu'une création trompeuse et éphémère, il faut une population maritime; pour faire vivre enfin, sinon pour développer une population maritime, il faut une marine marchande. Tel est l'enchaînement de nécessités qu'entraîne le maintien d'une puissance navale. On a souvent cherché à remédier à la pénurie d'hommes de mer en introduisant à bord une certaine proportion d'hommes non marins que l'on employait aux parties les moins spéciales du métier, mais on a vite trouvé la mesure très-restreinte dans laquelle ce mélange était profitable. Un moment on a cru que l'emploi de la vapeur allait diminuer le nombre de marins nécessaires à bord d'un navire, mais on a été vite détrompé. Il suffit de citer à ce sujet l'exemple si frappant de l'escadre anglaise

envoyée dans la Baltique en 1854 sous les ordres de sir Charles Napier. Cette escadre, armée à la hâte, dans un moment où les matelots anglais étaient distribués sur tous les points du globe, et alors que l'amirauté britannique ne voulait point avoir recours à la brutale extrémité de la *press*, avait vu ses équipages formés en majeure partie de marins et d'hommes ramassés de tous côtés, principalement de *landsmen*, hommes de terre. Avec des équipages ainsi composés, l'escadre fut condamnée à l'impuissance. Or, les vaisseaux qui la composaient étaient tous des vaisseaux à vapeur, les soldats de marine étaient des hommes habitués à naviguer et rompus à la discipline, enfin les *landsmen* étaient des insulaires de la Grande-Bretagne, où tout le monde est au moins familier avec les choses de la mer. Cependant, cela ne suffisait pas : le marin, le vrai marin de naissance, d'éducation, d'habitude, manquait, et rien n'avait pu le remplacer. Ce qui est vrai pour les Anglais l'est à bien plus forte raison pour nous, que la nature n'a pas faits marins. Nous ne remplacerons jamais nos matelots par des soldats. Si nous cessons d'avoir des officiers identifiés par la pra-

tique de toute leur vie avec la navigation, si nous cessons de trouver sur notre littoral assez de matelots de profession pour en faire le fond de nos équipages, nous cesserons de compter parmi les puissances navales, nous cesserons d'avoir la supériorité que l'assemblage de nos forces de terre et de mer nous donne sur les États du continent.

Jusqu'ici, Dieu merci, ni les officiers ni les marins ne nous ont manqué; mais le nombre de ces derniers est restreint. Le chiffre total de notre population maritime, outre l'enfant et le vieillard, est seulement de cent mille hommes. Pour que ces cent mille hommes puissent suffire aux besoins de notre marine militaire, et même de notre marine marchande, il a fallu les placer sous des lois exceptionnelles, qui, pour notre malheur, sont fortement attaquées en ce moment. Et ce sont ces attaques qui jettent dans les rangs de notre marine une vive et légitime inquiétude. Une expérience de près de deux siècles nous a montré que ces institutions qu'on veut détruire ont permis jusqu'ici à la France d'entretenir une force navale considérable, tandis que ce qu'on prétend

mettre à la place ne repose que sur de simples opinions, sur des calculs arbitraires. Il est facile de dire : « Supprimez l'inscription, et vous verrez se développer à la fois notre navigation marchande et notre population maritime, et s'étendre par suite la pépinière dans laquelle nous recrutons nos équipages ; mais la preuve, où est-elle? S'est-il passé en un lieu, ou à une époque quelconque, des faits qui puissent servir de base à cette assertion? Et si l'expérience ne réussit pas, si notre marine marchande s'appauvrit, si le nombre de nos matelots diminue avec elle, ce ne sera pas seulement une expérience économique et commerciale qui aura été manquée, ce sera un coup peut-être irréparable porté à la puissance de la France. J'avoue que, malgré l'opinion fort éclairée et fort respectable de quelques Anglais, qu'on a vus dans ces derniers temps sortir de leurs habitudes de réserve et quitter leur pays pour venir dans nos commissions se faire les apôtres des doctrines qui doivent régénérer notre marine et lui donner un nouvel essor, je ne voudrais m'avancer dans une voie offrant de tels hasards qu'avec beaucoup de circonspection. Je demanderais

deux sûretés plutôt qu'une avant de faire le premier pas.

L'histoire de cette législation si menacée est fort simple. Lorsque la société européenne, sortant de la barbarie du moyen âge, a commencé à s'organiser, chaque peuple confinant à la mer a bien vite senti l'importance d'une marine marchande comme élément de grandeur et de richesse. Chacun s'est appliqué à en encourager chez lui le développement. De là toute cette série d'entreprises coloniales, de priviléges, de prohibitions, de droits protecteurs, à l'aide desquels les diverses marines marchandes ont été lancées dans le monde et y ont grandi, celle de l'Angleterre plus qu'aucune autre. Une fois les marines marchandes créées, on avait tous les éléments des marines militaires; on avait le plus important de tous, la population maritime nécessaire à la formation des équipages. Seulement, la création et le maintien de cette population ont été faciles et naturels dans certains pays, laborieux et artificiels dans d'autres. L'Angleterre, avec sa position insulaire et le génie de ses habitans, était mieux douée qu'aucune autre contrée pour devenir une

puissance maritime. L'insulaire, qui ne peut communiquer avec le reste du monde que par eau, est marin par la force des choses. Les Anglais en outre, par des motifs qu'il n'est pas de notre sujet de rechercher, ont le goût de la colonisation. Ils émigrent sans difficulté, la plupart du temps sans pensées de retour, et portent en tout pays leur énergie naturelle. Ils fondent des colonies, centres de consommation et de production, qui conservent avec la mère patrie des liens puissants et fournissent un continuel aliment à la navigation. Nous, au contraire, soldats de terre ferme avant tout, peuple militaire et dominateur, nous manquons notoirement de goût et d'instinct pour les choses de la mer. Nous sommes volontiers conquérants, quoique, ne sachant pas toujours garder nos conquêtes; mais aucun peuple n'a moins que nous le génie de la colonisation. Poussés par l'esprit d'aventure, nous allons en guerre au delà des mers, mais toujours avec la pensée de revenir au pays natal, et, si par hasard nous avons emporté avec nous d'autres idées, la nostalgie ne tarde pas à nous avertir de notre illusion. Aussi n'avons-nous pas de colonies à comparer à celles des

Anglais en Amérique, en Australie, aux Indes orientales.

Dans cette situation, on comprend que la création d'une marine marchande ait été chose aisée en Angleterre, et que chez nous, au contraire, la tâche ait été pleine de difficultés. Heureusement, quelques hommes d'État ont été donnés à la France, un surtout, Colbert, doué de l'esprit le plus clairvoyant et de la plus énergique volonté. Ces hommes, dans leur noble sollicitude pour notre grandeur nationale, ont voulu nous fournir, par la création d'un commerce et d'une population maritimes, les éléments de cette force navale qui joue un rôle si considérable dans le monde, et à laquelle l'Angleterre doit toute sa puissance. Ils l'ont voulu malgré nous, malgré nos instincts rebelles, et ils ont réussi. Aussi, en même temps qu'à l'exemple du gouvernement anglais ils entouraient la navigation marchande d'une foule de garanties exclusives et protectrices, ils créèrent ce que n'avait pas l'Angleterre, une législation exceptionnelle par laquelle tout le littoral de la France était organisé comme une vaste colonie maritime dont toute la population était enchaînée

à la carrière navale. De là l'origine de l'inscription maritime. Moyennant de nombreuses immunités et des avantages de toute nature qui étaient accordés à leurs familles, les gens de mer, par le seul fait de leur naissance, étaient *inscrits* sur des registres et voués au service maritime. Ils devaient se tenir toujours à la disposition de l'État, pour aller, suivant l'étendue de ses besoins, former l'équipage de ses vaisseaux. Il y avait là pour la marine marchande et la marine militaire un égal avantage : à l'une on assurait des matelots, à l'autre le maintien permanent et peu onéreux d'une réserve où elle trouvait à se recruter.

L'inscription maritime, bien que fort ébranlée, est encore debout aujourd'hui. Elle a traversé notre première révolution et tous les régimes divers qui se sont succédé depuis lors, sans qu'on ait jamais songé à porter la main sur une institution qui n'a cessé de répondre admirablement au but que s'est proposé le fondateur. Il y a dans le fonctionnement de tout le système une balance si égale entre les charges et les avantages, qu'il est sans exemple qu'aux époques mêmes du plus grand désordre dans l'État il y ait eu opposition

sérieuse au maintien de l'œuvre de Colbert. Beaucoup de peuples étrangers nous envient cette législation et s'efforcent d'y conformer la leur. Les Anglais eux-mêmes, qui viennent l'attaquer chez nous, les Anglais, si jaloux de leur liberté individuelle, si impatients de toute contrainte, si ennemis de toute imitation étrangère, ont songé à établir quelque chose de semblable. Qu'on prenne le rapport fait au parlement par M. Lindsay au nom de la commission de la marine marchande en août 1860, et on lira ce qui suit: « Votre commission appelle spécialement l'attention de la Chambre sur la question de savoir si une mesure ne pourrait pas être conçue et formulée par la sagesse du Parlement à l'effet de placer les marins et la population *maritime du Royaume-Uni tout entière* sous un système de règlement assurant l'enregistrement et une période limitée de service. Votre commission pense que les résultats d'une semblable mesure, qui ne pourrait être adoptée avec succès que par l'accord des plus hautes capacités administratives et par le concours patriotique de tous les partis, seraient de placer les relations entre armateurs et marins sur un pied juste et satisfai-

sant, et d'établir une réserve navale sur des principes larges, libéraux et nationaux, d'assurer ainsi une plus grande harmonie entre la marine marchande et la marine royale, et par suite de garantir à la nation *les services immédiats et empressés de tous ses enfants en temps de guerre.* »

Ou nous nous trompons, ou l'habile rapporteur de la Chambre des communes réclamait là l'établissement d'un régime fort semblable au nôtre. Cependant, cette législation, si enviée au dehors, est aujourd'hui vivement attaquée chez nous. Nos *unificateurs* lui reprochent d'être une loi d'exception, comme s'il n'en existait pas d'autres et de moins salutaires en France. Les armateurs ensuite réclament avec force et avec une certaine apparence de droit contre les charges que l'inscription fait peser sur eux, et qu'ils prétendent être injustes depuis qu'on les a privés des avantages commerciaux qui en étaient la compensation.

Le grand argument des *unificateurs* est que l'inscription enchaîne bon gré mal gré à la carrière navale ceux qu'elle atteint. Le fait est incontestable ; mais n'en est-il pas de même pour la con-

scription par laquelle l'armée se recrute? Service à l'armée, service sur la flotte, sont des impôts que la population paye en nature; seulement, le chiffre des inscrits aptes à servir sur la flotte n'est que de cent mille hommes, tandis que l'armée se recrute sur la population tout entière de la France, et, si l'on voulait recruter parmi ces cent mille inscrits le personnel de la flotte en suivant les mêmes règles que pour l'armée, le contingent se trouverait insuffisant. Il est donc nécessaire, pour avoir une force navale, de pratiquer un autre système, et celui qui a été appliqué jusqu'ici a été d'une heureuse efficacité. Sans doute la charge qui pèse sur la population maritime est lourde, mais elle ne l'est pas plus à bien des égards que celle de la conscription. Le jeune marin n'est pas enlevé, comme le soldat, à toutes les habitudes de sa vie antérieure; il n'est pas arraché à son industrie. Il continue, au contraire, à la pratiquer, et il s'y perfectionne pendant son séjour sur les bâtiments de l'État. Et, quant à la durée indéterminée de son service, c'est à cette sévère exigence que les dispositions paternelles de la loi accordent de nombreuses compensations. Il faut bien le re-

marquer d'ailleurs, l'inscrit n'est pas enchaîné par une nécessité inexorable à la navigation; il a le droit de renoncer aux charges comme aux avantages de l'inscription; il peut, à son gré, rester dans le droit commun. Cela se fait très-souvent et en particulier sur notre littoral de la Méditerranée. En 1864, le chiffre des *renonces* s'est élevé à treize cents; mais, hâtons-nous de le dire c'est un fait bien constaté que les renonces ont lieu en haine du métier de marin, si dur en comparaison de toutes les carrières plus faciles et plus lucratives qui s'ouvrent aujourd'hui de toutes parts. Elles n'ont pas lieu en haine de l'inscription maritime; bien au contraire : l'inscription est regardée par les marins comme une protection. Si elle n'existait pas, ils savent très-bien que, dans les besoins urgents de la guerre, ils seraient levés en masse, comme par la *press* en Angleterre, et n'auraient pas pour dédommagement toutes les garanties, tous les avantages que les règlements actuels leur assurent pour eux et pour leurs familles.

Les plaintes de notre marine marchande contre ces règlements, ses réclamations contre la gêne qu'ils apportent à ses opérations, sont chose plus

sérieuse. Il est très-vrai que cette marine est aujourd'hui dans une situation difficile, dans une sorte d'état maladif. Placée en face d'obstacles peut-être insurmontables, elle s'attaque avec violence à tous les embarras de détail qu'elle trouve sur son chemin. Les règlements de l'inscription, qui l'obligent à concourir au développement de notre personnel naval et à se charger d'une partie des soins qu'il réclame, sont de ce nombre. Aussi, sans examiner si ces règlements ne lui assurent pas à la longue des avantages plus qu'équivalents aux charges du moment, elle veut à tout prix s'en délivrer, et, sans hésiter, somme le gouvernement de tuer la poule aux œufs d'or. La question est pour nos armateurs une question de gain ou de perte immédiate, et l'on conçoit qu'ils la tranchent résolûment; mais, à côté des intérêts privés, il y a des intérêts généraux qui leur sont supérieurs, et dont un gouvernement prévoyant doit avant tout se préoccuper.

Nous ne voudrions pas que l'on nous crût insensible aux embarras de notre industrie maritime. Il s'est réuni contre elle un concours de circonstances malheureuses qui ont amené presque

partout son déclin, et qui, si elles se prolongeaient, ne pourraient manquer d'avoir une action funeste sur la puissance navale de la France, car les deux marines, se formant du même personnel, sont forcément solidaires, et l'une ne peut souffrir sans que l'autre s'en ressente. La seule branche de notre navigation qui ne dépérisse pas en ce moment est la pêche. Celle qui se fait sur le littoral voit les chemins de fer assurer un débouché et une plus-value à ses produits par le transport rapide du poisson. Quant à la grande pêche, celle qui arme pour l'Irlande et Terre-Neuve, elle se maintient, grâce aux avantages protecteurs dont elle jouit encore. Un des principaux réside dans les traités qui nous assurent un droit *exclusif* de pêche sur la moitié des côtes poissonneuses de Terre-Neuve. Grande et petite pêche font donc aujourd'hui l'emploi de la majeure partie de notre personnel naval, à la différence de ce qui se passe chez les autres peuples marins, où elles ne sont qu'un accessoire. Par contre, le cabotage et la navigation de haute mer, qui ailleurs font presque l'unique objet des armements maritimes et qui forment de beaucoup les meil-

leurs matelots, sont chez nous insignifiants et sur une pente rapide de décadence. Déjà le grand cabotage entre l'Océan et la Méditerranée a presque complétement disparu. Le petit cabotage, qui va de port à port sur le littoral, diminue aussi, quoique moins rapidement. C'est la conséquence inévitable de la concurrence que font aux transports par eau les chemins de fer. L'Angleterre subit elle-même cette conséquence : malgré l'accroissement rapide de sa population, malgré ses côtes si merveilleusement appropriées à la navigation, malgré ses rapports de plus en plus multipliés avec l'Irlande, malgré le mouvement chaque jour croissant du charbon, elle voit, au milieu du progrès général de son commerce maritime, son cabotage rester stationnaire. Il employait 44,650 hommes en 1849; il en emploie 43,406 en 1862.

Mais, si nous passions à la navigation de haute mer, c'est là qu'apparaît tout notre déclin, d'autant plus triste, d'autant plus alarmant que cette navigation est l'école des bons matelots et le principe véritable de la supériorité maritime. Ce déclin a bien des causes : l'état de crise de nos colonies depuis l'émancipation des esclaves, l'admis-

sion du pavillon étranger dans ces mêmes colonies, naguère ouvertes uniquement au nôtre, enfin toutes les mesures successives que l'on a commencé à prendre en exécution des traités de commerce négociés avec l'Angleterre.

Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur une question aujourd'hui épuisée par tant d'esprits éminents. Au premier aspect, l'application des doctrines du libre échange doit avoir les plus heureux effets sur notre industrie maritime. Affranchie de toute gêne, de tout règlement embarrassant, libre de ses mouvements, stimulée par la concurrence, elle doit, ce semble, trouver toute espèce d'avantages au nouveau système : mais, en y regardant de plus près, ces avantages si séduisants n'apparaissent que dans un avenir lointain et problématique, tandis que les inconvénients sont immédiats et d'une manifeste gravité. Si, dans l'espoir d'atteindre ces avantages douteux qu'on nous montre à l'horizon et qui doivent compenser toutes nos pertes, nous continuons à sacrifier ce que nous tenons dans le présent de réel et de positif, nous pourrions bien aboutir à l'entier sacrifice de notre puissance navale, résultat devant

lequel reculeraient sans doute les plus hardis de nos expérimentateurs. Le pays, son service, sa force, sa grandeur, doivent passer avant tous les principes économiques. Quand ces principes, ce qui est loin d'être, auraient acquis pour tous les temps et pour tous les lieux l'incontestable évidence des axiomes, ils ne sont pas de ceux auxquels un peuple doit immoler ce qui le maintient à son rang parmi les nations. Or, s'il est vrai que nos forces navales, nécessaires éléments de notre puissance et de notre sûreté, même en Europe, soient de si près solidaires de notre marine marchande, il ne faut pas considérer celle-ci comme une industrie de médiocre importance, qui puisse sans danger céder la place à telle autre industrie soi-disant plus profitable; il faut, d'un point de vue plus élevé, l'envisager comme une partie vitale de l'organisation de notre pays, comme une condition essentielle de notre existence nationale. Il n'y a plus dès lors matière à expérience, quand surtout les faits n'ont nulle part encore donné pleinement raison au système.

Qu'est-ce en effet que l'industrie maritime, et

quel doit être le résultat pour nous de la libre concurrence en matière de navigation? L'industrie maritime est un service de transports, transports d'hommes et de choses. Les navires vont et viennent avec un chargement, avec des passagers, et c'est le port de ces passagers, de ces marchandises, qui fait le bénéfice de l'armateur. Il en est absolument d'un navire comme d'un chemin de fer. Plus il porte de passagers et de marchandises dans un temps donné, plus ses bénéfices seront grands. Or, décréter le libre échange en marine, ce n'est ni plus ni moins qu'autoriser une ou plusieurs compagnies étrangères à établir un ou plusieurs chemins de fer à côté de celui qu'une compagnie française possède et exploite, entre Paris et le Havre par exemple. Si, pour certaines raisons, la nouvelle compagnie porte les passagers et les marchandises à plus bas prix et plus vite que la compagnie française, je doute très-fort que, malgré tout notre patriotisme, celle-ci fasse ses affaires. Il en est du bâtiment de mer comme du chemin de fer. Si à côté de lui vient se placer un navire étranger qui parte plus exactement que lui, aille plus vite, exige un fret compa-

rativement moins élevé, le navire étranger sera préféré, et l'industrie maritime française sera ruinée. Or, certaines contrées ont et auront sur nous un tel ensemble d'avantages maritimes, qu'il nous sera impossible de lutter à armes égales contre elles, et que, les nouvelles lois nous enlevant le peu qui nous était exclusivement réservé, il ne nous restera rien. Adieu alors la population maritime qui n'aura plus d'emploi, adieu nos équipages, nos vaisseaux, notre force navale : nous deviendrons Prusse ou Autriche, mais nous ne serons plus la France d'hier et d'aujourd'hui.

Ce n'est pas la première fois qu'il a été fait chez nous des essais de libre échange maritime. Il y a déjà bien des années, nous avons admis les Américains sur un pied d'égalité avec nous pour le transport du coton. Le résultat a été de donner le monopole de ce transport aux Américains. Aujourd'hui, nous commençons à voir les conséquences de notre traité de commerce avec l'Angleterre; nous voyons le mouvement de la navigation anglaise dans nos ports augmenter de jour en jour et dans une proportion bien plus rapide que le mouvement total de ces ports. La rai-

son en est toute simple : c'est que le libre échange par mer donne au peuple exclusivement marin, à celui que sa position géographique, ses instincts naturels et toutes les traditions de son histoire ont fait navigateur et commerçant, des avantages que ne peut balancer un autre peuple qui n'est pas né pour la vie de mer, et chez qui la marine a été une création de la politique plutôt que le développement spontané du génie national. La destinée de notre marine, si l'on n'y prend garde, est de succomber dans cette lutte, comme a succombé déjà la navigation belge, qui a disparu presque complètement avec les droits différentiels qui la protégeaient; mais la Belgique, pour son existence politique, n'a pas besoin d'une marine militaire, tandis que la France, renonçant à la sienne pour l'amour abstrait d'un principe, abdiquerait le rang qu'elle a tenu jusqu'ici parmi les nations.

Et que l'on ne croie pas que nous hasardions une supposition gratuite en affirmant l'impuissance de la France à soutenir sur mer la concurrence du libre échange. Tout nous manque pour cela, les faits le prouvent : nous ne pouvons

construire à aussi bon marché que le pays où le fer et le bois abondent; nous ne pouvons faire de navigation à vapeur à aussi bon compte que les contrées qui ont le fer à bas prix et où le charbon tombe de la mine d'où on l'extrait dans le navire qui le consomme; nos équipages sont plus nombreux et coûtent plus cher que ceux des nations naturellement vouées à la marine; nous n'avons pas le génie, l'instinct commercial des peuples maritimes, insulaires ou autres, ni l'abondance avec laquelle les capitaux anglais et américains se portent sur les entreprises de lointaine navigation. Enfin nous manquons absolument de ce qui fait la base d'une marine marchande, de ce qui donne aux peuples un stimulant continuel à aller faire des échanges par delà les mers, un produit national de gros volume, partout recherché, ce qu'on appelle en langue de commerce un fret de sortie. Voilà ce qui nous fait défaut. Regardons autour de nous. Quelles sont les marines en progrès? Celles qui ont des frets de sortie : c'est l'Angleterre avec ses fers, ses charbons, ses machines; c'est ou c'était l'Amérique avec ses cotons, ses grains, ses tabacs; c'est la Norvége avec ses

bois; enfin c'était la Grèce quand elle avait le monopole du commerce du Levant, quand elle transportait les grains de la mer Noire et les produits de l'Égypte, que la navigation à vapeur anglaise lui enlève aujourd'hui. A côté de ces marines à grands frets, quelles sont celles qui, avec des opérations moins étendues, continuent à se soutenir? Ce sont les marines, comme celles d'Espagne et de Hollande, qui vivent d'une part exclusive qu'elles se sont réservée dans le trafic intérieur et colonial. Partout ailleurs, il n'y a que déclin et ruine, et il ne peut en être autrement. Nous citions tout à l'heure l'exemple de deux chemins de fer rivaux, dont l'un, transportant plus vite et plus économiquement les passagers et les marchandises, ruine nécessairement l'autre. Comment cet avantage ne serait-il pas au premier, s'il est chargé en allant et en revenant, tandis que son concurrent, obligé d'aller à vide, ne fait d'argent qu'au retour? Allez chercher vos fers, vos agrès et jusqu'aux coques de vos navires à l'étranger, faites table rase de tous les décrets, lois, règlements, qui gênent l'armateur dans ses opérations; vous ne changerez pas ce fait

capital, cause première de notre infériorité. Tandis que le navire anglais part avec un volumineux chargement embarqué en quelques jours, le bâtiment français attend pendant un temps indéfini et avec des dépenses considérables un quart peut-être de chargement. Arrivé au but, les capitaux dont dispose le négociant anglais lui ont assuré le chargement de retour de son navire, et celui-ci est déjà revenu que le bâtiment français s'épuise à grands frais à trouver sa cargaison de retour. Il n'y a pas de concurrence possible dans ces conditions, et il n'est pas étonnant que le commerce préfère se servir de navires anglais, et que les produits du monde entier viennent avec avantage remplir les entrepôts anglais, d'où ils ne sortent que pour offrir un nouvel élément de fret au pavillon britannique et faire à notre navigation lointaine une concurrence ruineuse.

Mais, nous disent les partisans des réformes commerciales illimitées, l'égalité entre les rapports de peuple à peuple, la concurrence toujours si féconde, remettant chaque chose à sa place, développeront chez nous les industries pour lesquelles nous sommes intellectuellement et naturellement

préparés, et ces industries nous donneront des produits encombrants à emporter. La chose est possible, et nous ne voulons pas en désespérer; mais ce sont toujours des promesses qu'on veut nous faire accepter pour du comptant, et j'ajoute que, quant à présent, les réformes déjà opérées n'ont pas eu le résultat dont on nous flatte. Ce sont des tissus et autres marchandises de peu de volume dont la production a augmenté ou qui ont traversé nos ports en transit. La différence de volume entre nos exportations et nos importations est de 1 à 3 : 33 millions de quintaux métriques contre 99. Pour que notre marine parvînt à prendre un nouvel essor, il faudrait que l'agriculture, à laquelle notre population et notre sol sont si propres, pût s'affranchir des entraves qui la gênent et se relever de l'appauvrissement que lui ont causé nos erreurs sociales, nos préjugés et ces emprunts soi-disant nationaux qui ont enlevé à nos cultivateurs le peu de capital dont ils disposaient; il faudrait que les produits de notre territoire s'accrussent dans une proportion assez grande pour fournir à nos bâtiments de commerce des chargements considérables. Il faudrait que le

bassin houiller du Rhône devînt le point de distribution du charbon dans toute la Méditerranée. Il faudrait enfin que nos lignes de paquebots à vapeur, soutenues par des subventions qui ne sont qu'une forme moderne de la protection allassent en se popularisant et étendant leur action, et qu'elles nous donnassent une part de plus en plus grande dans les transports de passagers sur tous les points du globe. Ce sont là les espérances qu'on nous offre ; mais, parmi les plus confiants de nos libres échangistes, qui oserait répondre qu'elles se réaliseront bientôt? Le plus simple bon sens, la plus vulgaire expérience des choses humaines, ne disent-ils pas, au contraire, que le temps seul, et un temps bien long, peut accomplir de tels changements? Je répète ma question : que deviendra en attendant notre marine?

Je suis loin de contester le principe des réformes commerciales ; je ne cacherai pourtant pas le regret que j'éprouve qu'elles aient été opérées chez nous d'une manière si prompte et si radicale. Je crains qu'une fâcheuse expérience ne vienne encore une fois nous démontrer une vérité bien triviale et néanmoins bien souvent méconnue,

qu'il n'y a de bons fruits que ceux que le temps a mûris. Le peuple des États-Unis, si intelligent en affaire et si riche en avantages naturels, n'en persévère pas moins dans la protection et il ne semble pas qu'il s'en trouve mal. Et qu'on nous permette de le redire après tant d'autres, si l'Angleterre s'est avisée un jour de renoncer au système protecteur en matière de navigation, c'a été lorsque la prospérité de ses colonies, l'abondance de ses frets de sortie et la supériorité bien établie de ses aptitudes maritimes ne lui ont plus laissé de concurrence à redouter. Obtenir le triomphe absolu des doctrines du libre échange, c'est pour les Anglais faire tomber les dernières barrières posées à leur monopole maritime. Nous concevons qu'ils cherchent ardemment à nous entraîner dans cette voie, nous concevons moins que nos hommes d'État se soient si fort hâtés d'y entraîner la France à son insu. Maintenant que nous y sommes entrés, il y a certains pas sur lesquels il est difficile, peut-être impossible, de revenir; mais qui nous oblige à aller plus loin? Quelle nécessité nous presse d'abolir les derniers avantages que les lois conservent à notre pavillon, et de tarir

ainsi les sources de notre puissance navale? Dussions-nous fatiguer le lecteur de nos redites, nous répèterons que des mesures radicales, telles que nous les avons entendu proposer, prises à l'égard de l'inscription maritime, auraient ce funeste résultat. Le régime des classes a rendu trop de services jusqu'à ce jour pour être sacrifié à la légère. Sans doute, dans la position fâcheuse où se trouvent placés nos armateurs, il faut autant que possible alléger les charges que ce régime fait peser sur eux : il y a une foule de règlements, de détails, d'obligations surannées, d'inspections tracassières, de mesures inutilement vexatoires, qui doivent disparaître; mais le principe de cette législation doit être maintenu. N'oublions pas qu'en matière de gouvernement il n'y a règle si générale qui ne comporte quelques exceptions, et certes la marine mériterait qu'il en fût fait une en sa faveur, alors même que la doctrine du libre échange aurait, ce qu'elle n'a pas, le caractère d'une de ces vérités souveraines reconnues par tous les peuples. Cette marine, qui fait le juste orgueil du pays, continuons à la traiter comme une plante difficilement acclimatée parmi nous,

qui demande une culture très-attentive, nous dirions presque une culture forcée, et qui ne doit pas être livrée au souffle variable des opinions de nos économistes.

Gardons le principe de l'inscription, ayons soin de nos matelots, de leurs femmes, de leurs enfants; chargeons-nous des vieillards, faisons à cette race d'hommes si nécessaires un lit de roses qui ne risquera jamais d'être trop doux, et tenons-les, de peur qu'ils ne s'échappent, dans un enchaînement d'habitudes qui les attache à la carrière maritime. Si nous laissons ces habitudes s'interrompre, si les soins, les secours, les avantages du métier disparaissent pour nos marins, ils n'en verront plus que les chances incertaines et les dégoûts certains, et les choses se passeront chez nous comme elles se sont passées en Belgique. Nos matelots et leurs enfants chercheront et trouveront à terre des industries plus lucratives et moins pénibles. Le coup frappera d'abord notre marine marchande; mais, à défaut de la navigation sous pavillon national, nos armateurs auront la ressource de faire la commission sous pavillon étranger. Ce sera pour la marine militaire que le coup sera

irréparable, qu'il sera mortel. Ce n'est pas dans notre pays en effet qu'on pourra pratiquer ce qui se pratique en Russie, élever des enfants pour le métier de marin et les garder vingt-cinq ans au service. Il est permis à un gouvernement à demi asiatique de se procurer à ce prix des matelots. Encore s'impose-t-il la charge de les garder, de les payer pendant la paix, pour les avoir pendant la guerre, ce qui constitue à la fois pour les populations une loi d'exception d'une dureté sans égale, et pour l'État une lourde charge. Malgré les tendances autocratiques de notre législation, nous n'en sommes pas là : les réclamations qui s'élèvent contre notre inscription maritime s'élèveraient avec une bien autre force contre un pareil régime. Encore une fois, conservons le nôtre.

Pris un à un, tous les éléments qui composent la marine française sont excellents. Nos officiers réunissent toutes les qualités du marin : navigateurs, explorateurs, hydrographes également habiles, on les a vus aussi bons à organiser qu'à conquérir la Cochinchine, et menant à la fois et avec le même succès la guerre et la diplomatie en Chine et au Japon. On les a vus soldats en Crimée

et au Mexique, faisant l'admiration de l'armée par la variété de leurs aptitudes. Il n'y a qu'à le vouloir pour que les choses soient toujours ainsi, et que notre jeunesse ne cesse pas de rechercher une carrière dont la glorieuse étendue vient d'être suffisamment démontrée par la guerre américaine.

Et, pour parler en finissant de nos matelots, qui ne connaît l'intelligence, le dévouement de cette race hardie, généreuse, honnête, dont le seul tort est d'être trop peu nombreuse? Empêchons à tout prix ce nombre de diminuer encore. Ne sacrifions pas précipitamment tout un passé, qui a pour lui la sanction de l'expérience, à des avantages partiels et peut-être éphémères. Ne prenant conseil que du bon sens et de l'intérêt national, sachons reconnaître et éviter les écueils placés sur notre route. Alors, nous pourrons non-seulement nous glorifier des services rendus jusqu'à ce jour par notre marine, mais en attendre avec confiance d'aussi grands dans l'avenir.

Digitized by Google

ENCORE UN MOT

SUR SADOWA

Février 1858.

La campagne qui s'est terminée par la bataille de Sadowa a été jugée surtout par l'imprévu et la grandeur de ses résultats. Notre amour-propre s'était volontiers accommodé de l'idée que les Autrichiens, battus par nous en 1859, triompheraient à leur tour de soldats qui n'avaient paru sur aucun grand champ de bataille depuis Waterloo; mais l'événement a trompé notre attente, et l'armée prussienne a remporté sur nos adversaires de Solferino des victoires dont la rapidité et la facilité nous ont confondus. Après avoir commis la faute d'apprécier trop légèrement la valeur de

l'armée prussienne, après y avoir ajouté celle de ne rien faire pour prévenir les événements qui allaient augmenter la puissance de cette armée, nous n'avons pas su envisager de sang-froid les faits accomplis, et nous nous sommes laissés aller à une émotion exagérée, peu digne d'un pays comme la France. Était-ce bien là réparer notre erreur? Et la loi militaire, dont la pensée a été conçue au milieu de ce trouble des esprits, cette loi qui va imposer de si lourdes charges à nos populations et qui déjà y jette une perturbation si grande, était-elle bien nécessaire? Il n'est plus temps de se le demander, aujourd'hui qu'elle a été adoptée par nos deux asemblées. Déclarée désastreuse par les uns, inutile et pleine de contradictions par les autres, désagréable à tous, elle n'en a pas moins été votée par scrupule patriotique. Jamais en France on n'a refusé au gouvernement, quel qu'il fût, ce qu'il réclamait comme nécessaire à la défense du pays. Il faut cependant s'entendre sur ce mot défense du pays. Il ne peut être ici question d'une nouvelle lutte à soutenir contre l'Europe entière. Il a fallu l'ambition de Napoléon pour affronter cette lutte, et son génie pour la

rendre douteuse; mais nos deux invasions de 1814 et de 1815 sont bien faites pour montrer l'inévitable résultat d'une pareille entreprise, et ce n'est pas à un danger comme celui-là qu'il s'agissait pour nous de parer. Ce qui nous a troublés, ce qui nous a fait prendre l'alarme, c'est uniquement la puissance prussienne, grandie à nos yeux d'une manière si soudaine et si démesurée par la victoire de Sadowa, que nous nous sommes crus menacés par elle. Avons-nous eu raison? Sans doute l'armée prussienne rentrait en scène après cinquante ans de paix par un éclatant triomphe, sans doute elle allait ajouter, à la force morale que ce succès lui donnait, les ressources matérielles des États annexés par la conquête, elle allait se grossir et se fortifier de populations militaires célèbres par leur valeur, les Hanovriens, les Hessois, les Saxons; mais, avec un peu plus de sang-froid, nous aurions reconnu que, malgré tous ces accroissements, la Prusse était encore loin du chiffre de notre population, qu'elle était loin de posséder toutes nos ressources militaires, et surtout celles de notre marine, cet auxiliaire si puissant des guerres continentales.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il y a eu chez nous, peuple comme gouvernement, un effet d'imagination vraiment regrettable au lendemain de Sadowa; nous avons trop paru nous défier de nos forces dans une lutte éventuelle avec la Prusse. Les esprits se sont peu à peu calmés; un examen attentif et réfléchi est plus facile aujourd'hui.

Dix-huit mois se sont écoulés depuis les événements dont l'Allemagne a été le théâtre. Peut-être ce laps de temps est-il insuffisant pour que la vérité se fasse jour tout entière; cependant, bon nombre de témoins et d'acteurs même ont parlé et écrit sur ce qu'ils ont vu ou fait sur les champs de bataille. Les états-majors, eux aussi, ont commencé à publier ces relations officielles dans lesquelles, à côté des petites altérations commandées par la politique ou l'intérêt dynastique, on trouve de précieux renseignements. Enfin le temps dans sa marche a laissé échapper quelques-uns de ces secrets de la politique qui finissent toujours par tomber dans le domaine de l'histoire.

Or, si de l'étude de tous ces faits et de tous ces

récits ressortait la preuve qu'indépendamment des mérites réels et incontestables auxquels les Prussiens ont dû leurs dernières victoires sur les Autrichiens, ils ont été avant tout singulièrement heureux ; s'il est vrai que les hommes, les choses, les circonstances, les aient servis d'une manière exceptionnelle, et leur aient donné des supériorités passagères qui ont disparu aujourd'hui et ne se retrouveront plus ; si surtout il est facile de prouver qu'une lutte avec la France ne saurait leur assurer les mêmes avantages, peut-être devra-t-on reconnaître qu'on s'est bien hâté de prendre les mesures extrêmes de défense nationale dont notre pays se montre si fort ému, et dont le principal résultat jusqu'ici a été de grandir encore le succès de nos voisins.

Il n'entre pas dans notre pensée de raconter la campagne de Sadowa, ce qui a déjà été fait bien des fois et avec talent. Nous voulons seulement appeler ici l'attention sur les points caractéristiques de cette grande lutte et en tirer les conclusions à l'appui de l'opinion que nous venons d'émettre. Nous sommes conduits tout d'abord à parler du fusil à aiguille, de ce héros populaire

de la campagne, dont toute la presse européenne a redit d'abord avec stupeur les effroyables merveilles, et dont peu après on s'est mis, suivant l'usage, à rabaisser l'importance. Un seul mot, bien concluant, dira sur ce point toute notre pensée. En face d'un ennemi armé comme l'était l'infanterie autrichienne, le fusil à aiguille a multiplié par cinq les forces prussiennes. Deux exemples aussi palpables qu'ils peuvent l'être en vont donner la preuve.

Comme on le sait, la Bohême a été envahie à la fois par deux armées : celle du prince Frédéric-Charles, entrant par la Saxe, et celle du prince royal par les défilés de la Silésie. Le même jour, le 26 juin, ces deux armées ont eu leur premier engagement sérieux. Dans une affaire toute d'infanterie, le prince Frédéric-Charles emportait le village de Podol. Les morts comptés sur le champ de bataille et les blessés recueillis aux ambulances se trouvèrent entre vainqueurs et vaincus dans la proportion de un contre cinq. Sur un point de la levée du chemin de fer, le capitaine Hozier [1], à

1. Correspondant du *Times* à l'armée du prince Frédéric-Charles.

l'ouvrage duquel nous sommes redevables de tant d'intéressants détails, constata dix neuf cadavres autrichiens pour trois prussiens.

Pendant que se livrait le combat de Podol, le même jour, à la même heure, le corps prussien du général de Bonin, appartenant à l'armée du prince royal, rencontrait à Trautenau le 10e corps de l'armée autrichienne sous les ordres du feld-maréchal lieutenant de Gablenz. Ici, la fortune était autre. A la suite d'un combat très-vif, les Prussiens étaient repoussés et rejetés par l'ennemi d'une journée de marche en arrière. Et cependant, la redoutable supériorité du fusil à aiguille n'en éclate pas avec moins d'évidence ; la proportion reste la même entre Prussiens et Autrichiens gisant sur le champ de bataille. M. de Bonin, vaincu, accuse 1,300 hommes hors de combat, M. de Gablenz, vainqueur, 6,000! Honneur aux Autrichiens, qui surent faire reculer l'ennemi malgré de si grandes pertes! Mais, comme la suite l'a prouvé, un succès aussi chèrement acheté, quand il n'est que partiel, équivaut à une défaite.

Nous avons choisi ces deux combats parce qu'étant les premiers de la guerre et livrés aux deux

extrémités du front d'opérations, ils témoignèrent tout d'abord de la force respective des deux armées, et ne purent manquer d'exercer des deux côtés et en sens contraire une très-grande influence morale. Un homme, dans un moment d'héroïsme ou de passion aveugle, peut une fois se battre avec succès seul contre cinq ; mais demander que cet effort soit renouvelé dans toutes les rencontres d'une campagne, c'est exiger plus que la troupe la plus brave n'a jamais pu faire. Et, pour donner au calcul un dernier degré d'exactitude, il faut ajouter ici que, partout où le hasard mettait du côté des Prussiens la supériorité numérique, cette supériorité elle-même était multipliée par cinq, de telle sorte que, là où les Autrichiens se trouvaient un contre deux, ils étaient de fait un contre dix.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, cette effroyable inégalité dans les moyens de destruction n'existe plus. Toutes les armées d'Europe se sont empressées de changer leur fusil. Nous avons le chassepot, qui est un fusil à aiguille perfectionné. Les Autrichiens, en attendant leurs nouveaux fusils, ont converti les anciens, et cette conversion doit

maintenant être achevée. L'équilibre est rétabli, et la question reste désormais de savoir entre quelles mains les nouvelles armes auront le plus de puissance, ce qui est une affaire de général. Pour en revenir à 1866, il est hors de doute qu'il n'y a eu nullement méprise de l'opinion dans l'importance décisive qu'elle a tout d'abord attribuée au fusil à aiguille. Il est hors de doute que ni les combinaisons de la politique, ni la direction, ni la composition des armées, n'ont influé au même degré que cette arme sur le résultat de la campagne. S'il s'est rencontré quelques officiers autrichiens pour nier ce fait, ce ne sont pas à coup sûr, les chefs de l'armée; ce ne peut être que ceux qui, ayant fait à côté des Prussiens la campagne du Danemark, où les fusils à aiguille avaient fait merveille, ne surent pas reconnaître alors l'urgence qu'il y avait de changer l'armement de leur infanterie. A les entendre, il eût fallu tenir l'armée à une distance telle, que la supériorité de portée du fusil autrichien eût compensé la rapidité de tir de celui des Prussiens, comme s'il était possible de régler la distance à laquelle doivent s'aborder des masses d'hommes

aussi considérables que celles qu'on amène aujourd'hui sur les champs de bataille !

Ce qui est plus vrai, c'est qu'il y aurait eu moyen peut-être pour les généraux autrichiens de racheter l'infériorité de l'armement par des combinaisons de stratégie qui, sur un point et à un moment donnés, leur eussent procuré une supériorité numérique très-considérable, et, en assurant la défaite partielle et successive de plusieurs corps ennemis, eussent rendu impraticable la grande opération de guerre préparée par M. Moltke.

Il est impossible aujourd'hui, après l'événement, de nier qu'une chance de ce genre n'ait été offerte par le plan de campagne prussien à l'armée autrichienne. Son malheur est de n'en avoir pas su profiter, d'en avoir fait au contraire une occasion de désastre. Qu'y avait-il à faire en face de deux armées ennemies qui marchaient séparées l'une de l'autre par des espaces considérables avec la pensée d'opérer leur jonction? Prévenir, à ce qu'il semble, cette jonction en se jetant avec toutes ses forces réunies sur celle de ces deux armées qu'on avait le plus à portée de ses coups,

et faire effort pour l'accabler sous le nombre. Au lieu de cela, on en revient aux vieilles pratiques de la pédanterie militaire; on prétend contenir l'ennemi, on prétend le battre, non où l'occasion s'en présentera, mais au lieu et au jour qu'on a déterminés à l'avance, et, pour atteindre ce but, trois corps de l'armée autrichienne s'en vont séparément et l'un après l'autre se faire écraser par un ennemi à qui chaque journée amenait de nouveaux renforts. Et c'est avec ces corps successivement mutilés, comme ils venaient de l'être par la désastreuse expérience du fusil à aiguille, qu'on ira livrer la gigantesque bataille de Sadowa. Franchement, c'était donner trop beau jeu aux armées du roi Guillaume.

Qu'on nous permette ici quelques lignes de détail sur les deux journées des 27 et 28 juin, où, près de Skalitz, au dire des officiers autrichiens, l'occasion de la victoire fut perdue par leur armée, et le sort de la campagne irrévocablement décidé contre eux. L'armée du prince royal sortait des défilés de la Silésie et entrait en Bohême sur deux colonnes. Celle de droite était arrêtée devant Trautenau par la résistance de Gablenz. Celle de gauche

débouchait devant Skalitz par des passages étroits. A ce moment, six corps autrichiens étaient réunis autour de Skalitz et brûlaient de se mesurer avec l'ennemi. Le prince Frédéric-Charles et l'armée prussienne qui arrivait de la Saxe étaient au moins à deux journées de marche, et avaient sur leur route 60,000 Austro-Saxons sous les ordres de Clam-Gallas. Avant que cette autre armée pût venir au secours de celle du prince royal, les forces autrichiennes rassemblées devant Skalitz avaient donc tout le temps de faire au moins une tentative d'ensemble contre la colonne prussienne qui descendait des montagnes de la Silésie. Au moment dont nous parlons, les forces dont pouvait disposer le prince royal s'élevaient à 67,000 hommes. Celles du général Benedeck, le même jour, c'est à dire le 28 juin, se composaient de six corps d'armée, ensemble 150,000. Au lieu d'engager avec cette masse de troupes une action générale, l'état-major autrichien envoya le corps de Ramming se faire battre le 27, l'archiduc Léopold le 28, le comte Festetics le 29. Le 28 également, Gablenz, que l'on avait laissé à Trautenau sans secours, fut battu de son côté. Quant

aux corps du comte Thun et de l'archiduc Ernest, on ne jugea pas à propos de les engager. Pourquoi ces attaques partielles au lieu d'une grande attaque d'ensemble? Pourquoi ces corps successivement détachés pour aller s'offrir aux coups meurtriers du fusil à aiguille? Il est bien difficile de le deviner. A mesure que l'effectif des armées va augmentant, les hommes deviennent plus rares qui soient capables de les conduire, de les faire manœuvrer, de les nourrir et de les amener au moment opportun sur un champ de bataille favorable. L'état-major autrichien a évidemment fait une erreur, facile à reconnaître après coup, mais sans doute moins saisissable au moment de l'action, bien que l'opinion se soit aussitôt et généralement exprimée sur la faute commise. Il avait, dit-on, reconnu à Kœniginhof, à une journée de Skalitz, une position qu'il jugeait excellente, et c'était là qu'il se proposait d'attirer l'ennemi pour y livrer une action décisive; mais il faut le génie de César ou de Napoléon pour choisir ainsi son terrain d'avance et contraindre l'ennemi à y accepter la bataille. Le résultat de cette malencontreuse combinaison fut que l'ennemi refusa

de se laisser contenir, occupa lui-même Kœniginhof, et qu'il fallut se replier sur Kœnigsgrätz, où se réunirent, poussées les unes sur les autres, toutes les masses de l'armée autrichienne; mais elle avait cruellement souffert : la plupart des corps qui la composaient avaient été, chacun à leur tour, mal engagés et battus. Ils avaient perdu canons et drapeaux, et non-seulement on les avait exposés à l'action du fusil à aiguille de manière à fort ébranler le moral du soldat, mais on l'avait fait systématiquement de la façon la plus meurtrière.

Chaque armée a une manière de combattre qui lui est propre et qui est peu susceptible de changement, parce qu'elle tient au caractère national. Aux uns, l'impétueux génie de l'attaque : ceci a toujours été le partage du soldat français ; à d'autres une force de résistance inébranlable : c'est là le mérite particulier du soldat anglais. L'histoire de la guerre d'Espagne, de 1809 à 1813, offre une suite de batailles toutes défensives, dans lesquelles la furie française vient continuellement se briser contre la fermeté britannique. C'est que lord Wellington, avec son génie pru-

dent et réfléchi, ne demandait jamais à son armée rien qui ne fût en accord avec l'instinct national. Toutes les fois que les accidents du terrain ou d'autres circonstances ne lui permettaient pas de livrer une bataille défensive, une bataille anglaise, il se retirait sans combattre. De là ses succès.

Or, le soldat autrichien tient beaucoup plus de l'Anglais que du Français; l'immobilité lui va mieux que le mouvement, la défensive que l'offensive, et jamais il n'a été bien commandé sans que ses chefs tinssent grand compte chez lui de cette disposition. On ne le fit pas dans cette campagne. Parce qu'on avait vu à Magenta et à Solferino réussir les impétueuses charges de notre infanterie, on se figura que le même système d'attaque aurait le même résultat, et l'ordre fut donné d'aborder à la baïonnette les régiments prussiens. Cet ordre fut héroïquement exécuté. On vit les régiments autrichiens, leurs braves officiers en tête, se précipiter comme des fous contre l'infanterie prussienne; celle-ci, étonnée d'abord, reprendre bientôt son sang-froid, et comprendre à merveille que ces charges insensées n'avaient

d'autre effet que de lui fournir l'occasion de tirer impunément de son redoutable fusil le parti le plus meurtrier. Le carnage, on le conçoit, dans chacune de ces attaques dut être épouvantable, et c'est avec des troupes affaiblies par de telles pertes, n'ayant jamais vu l'ennemi, sauf à Trautenau, que pour essuyer des échecs, — avec des troupes fatiguées en outre par les marches et contre-marches, suite nécessaire d'une guerre défensive, qu'on allait livrer la bataille de Sadowa contre les forces réunies d'un adversaire à qui tout avait réussi jusque-là, même ses fautes. On connaît le résultat, et l'immense désastre qui frappa l'Autriche, dans la journée du 4 juillet 1866.

La situation de l'armée de Benedeck n'a pas été là sans analogie avec celle de l'armée française à Waterloo. Elle avait devant elle deux armées, celle du prince Frédéric-Charles et celle du prince royal; mais, bien que ces armées fussent en communication et que leur action combinée eût été arrangée dans la nuit qui précéda la bataille, le général autrichien pouvait espérer battre le prince Frédéric-Charles avant l'arrivée du prince royal, qui avait une longue route à

parcourir, comme Napoléon avait espéré battre Wellington avant l'arrivée de Blücher.

Jusqu'à une heure de l'après-midi, en effet, toutes les forces du prince Frédéric-Charles étaient venues se briser contre la bravoure des troupes autrichiennes. Celles-ci étaient établies dans des bois où les hommes s'embusquaient derrière les arbres, de manière à neutraliser l'avantage du fusil prussien. Ces bois étaient flanqués par leur admirable artillerie, une des meilleures de l'Europe, à l'absence de laquelle nos ennemis d'alors attribuent la perte de la bataille de Solferino. Placés dans ces conditions avantageuses, à l'abri des effets du fusil à aiguille, les Autrichiens tenaient avec une fermeté invincible. Le mouvement en avant de l'armée du prince Frédéric-Charles était arrêté, la division du général Horne, qui s'était épuisée contre le bois de Sadowa, avait même dû être ramenée en arrière, et l'inquiétude commençait à se mettre au quartier général prussien, où la pluie qui tombait et les mouvements du terrain dérobaient la connaissance de l'arrivée du prince royal. On prononçait déjà le mot de retraite.

Mais, à ce moment même, l'armée autrichienne n'était plus en mesure de tirer parti des prodiges de valeur avec lesquels elle avait repoussé les attaques du prince Frédéric-Charles. L'apparition des casques prussiens en arrière de la ligne de bataille de Benedeck vint dissiper les alarmes conçues pendant un instant autour du roi Guillaume. C'était la garde formant les premières colonnes de l'armée du prince royal, qui venait occuper presque sans coup férir le village de Chlum, centre et point culminant de la position autrichienne. Les ingénieurs de Benedeck avaient fortifié Chlum pour servir de réduit à leur armée en cas d'échec, et se trouvaient ainsi avoir travaillé au profit de l'ennemi.

De Chlum, en effet, les Prussiens prenaient à dos toute l'aile droite autrichienne, qui faisait face au prince Frédéric-Charles, et on conçoit quelle cruelle surprise ce fut pour cette brave troupe d'être ainsi, au moment où elle s'y attendait le moins, foudroyée par derrière. Par un singulier hasard, ce fut le général Benedeck lui-même et son état-major qui reçurent le premier feu. Averti que l'ennemi se montrait en arrière de

sa ligne, et refusant de croire ce qui lui semblait impossible, il courut en personne pour s'assurer du fait, et fut accueilli par une fusillade qui, en laissant plus d'une selle vide dans son état-major, ne lui permit plus le doute. Reprendre Chlum était nécessaire, et, pour y parvenir, les Autrichiens se consumèrent en d'inutiles efforts d'héroïsme. Que faire dans un pays découvert contre une troupe armée du fusil à aiguille et postée soit dans les maisons, soit dans ces ouvrages que les ingénieurs de Benedeck avaient élevés avec une prudence si mal récompensée? Chlum resta au pouvoir des Prussiens; l'aile droite autrichienne, prise entre deux feux, ne put que faire sa retraite avec des pertes énormes, et la vue de ce désastre ou la nouvelle qui s'en propagea rapidement produisit dans l'une et l'autre armée son effet inévitable. Que si l'on se demande par quel accident ou quelle incurie la seconde armée prussienne put arriver ainsi sans obstacle et presque inaperçue jusqu'au cœur de l'armée autrichienne, il est impossible d'y trouver une réponse satisfaisante. On doit supposer que le général Benedeck, malgré la surprise que cette arrivée inopinée lui causa,

avait prévu quelque chose de semblable, car il avait adopté pour son armée un ordre de bataille inusité et dangereux, une formation à angle droit, le sommet de l'angle à l'ennemi. Un des côtés avait face au prince Frédéric-Charles, et l'autre à la direction par laquelle le prince royal pouvait s'avancer; mais les troupes qui devaient former cette seconde ligne ne s'y trouvaient pas au moment critique, et ici encore la fatalité poursuivait la malheureuse armée autrichienne. Par un surcroît de mauvaise fortune, son chef d'état-major, M. de Henikstein, rendu responsable des premiers échecs de la campagne, avait été révoqué et remplacé la veille même de la journée de Sadowa. On se figure sans peine, pour peu qu'on ait la moindre expérience des opérations de la guerre, quel trouble un pareil changement, fait à un tel moment, dut apporter dans la transmission des ordres, des avis, et dans le jeu si compliqué du mouvement d'un armée de 200,000 hommes. Penser à tout, tout prévoir est chose difficile et rare dans les occurrences communes de la guerre; le nombre des troupes et l'immense étendue du terrain multipliaient ici les chances

d'oubli. On oublia de garder Chlum, puis on oublia la simple précaution de mettre quelques hommes en observation sur le clocher du village, clocher qui se voyait de partout, et du haut duquel on aurait certainement aperçu à temps les mouvements de l'ennemi. On oublia enfin de donner à temps les ordres nécessaires pour la bataille. Ils furent transmis fort tard aux généraux, et en des termes si laconiques, que le 4e corps, qui par sa position aurait eu la mission de garder Chlum, ignora entièrement qu'une attaque était à craindre de ce côté. N'ayant personne devant lui, il obliqua à gauche pour se porter au secours de son voisin, rudement attaqué, laissant ainsi ouvert l'espace par lequel pénétra la garde prussienne. Ce fut en voyant Chlum aux mains ennemies que les chefs de ce 4e corps apprirent que Chlum était le point capital de la position et qu'il avait été garni d'ouvrages qui devaient leur en faciliter la défense. Est-il besoin de dire que tant de circonstances désastreuses pour leurs adversaires ne serviront pas toujours les armes prussiennes?

La bataille perdue, il fallut couvrir la retraite.

Là aussi, les pertes furent immenses. Dans les bois et les villages, partout où quelque abri avait compensé la supériorité du fusil à aiguille, le carnage avait été égal des deux côtés. On trouvait autant d'habits bleus que d'habits blancs sur le terrain ; mais, autour de Chlum, de Rosberitz, des villages qu'on avait essayé de reprendre sur les troupes du prince royal, le sol était exclusivement jonché d'habits blancs. Même remarque aux endroits où l'infanterie autrichienne avait tenté des retours offensifs pour contenir ses adversaires : elle avait été littéralement fauchée. La poursuite cependant ne fut pas de longue durée. On vit là ce qui ne s'est guère vu dans aucune armée, un prince de sang impérial, l'archiduc Joseph, à pied, blessé, ayant eu trois chevaux tués sous lui, rester le dernier avec quelques fantassins à disputer le terrain à l'ennemi. Ce noble exemple, la bonne contenance de quelques régiments d'infanterie, surtout des Saxons, qui se retiraient superbement avec tous leurs canons et la plupart de leurs blessés dans le rang, le feu admirablement dirigé de l'artillerie autrichienne, et non moins que tout cela l'inévitable lassitude du soldat après les émo-

tions d'une pareille journée arrêtèrent de bonne heure l'armée prussienne. Quelques charges partielles essayées par ses escadrons n'eurent aucun succès. La grosse cavalerie et les obus autrichiens leur ôtèrent le goût de recommencer.

Ce fut le lendemain de la bataille et les jours suivants, sans nouvelle attaque de l'ennemi, par une espèce de réaction morale, grave sujet de réflexions pour les organisateurs de l'armée autrichienne, que le désordre se mit dans les rangs et rendit impraticable le renouvellement des opérations défensives. Les Prussiens marchèrent sans obstacle jusqu'à Vienne, et les vaincus se retirèrent avec leurs débris sur la rive droite du Danube. Il était clair que l'armée de François-Joseph, à moins d'être secourue par un puissant allié, ne pourrait pas rentrer en campagne. Elle chercha cet allié, elle lui offrit même la Vénétie, qu'elle pouvait abandonner avec honneur le lendemain de Custozza; mais, après cette période de patriotique angoisse dont M. le ministre d'État a parlé au Corps législatif, nous repassâmes la Vénétie aux Italiens, et les consolâmes du malheur de leurs armes par le don d'une province. Sans

espoir de secours, et avec les Prussiens aux portes de Vienne, ne pouvant songer à une réorganisation de son armée, qui eût été nécessairement hâtive et incomplète, le gouvernement autrichien fut contraint de demander la paix.

Elle se fit à la grande gloire et au grand avantage des vainqueurs, sans qu'aucun nuage eût le temps de se former qui vînt assombrir l'éclat de leur fortune. L'intervention de la France, en se réduisant à être toute diplomatique, ne fit que rehausser leur triomphe auprès des imaginations populaires, et, comme nous l'indiquions plus haut, l'empressement avec lequel notre gouvernement, comme pour rassurer le pays, annonça le bouleversement de nos institutions militaires, eut pour effet d'ajouter encore au prestige, si excessif déjà, des armes prussiennes.

Nous avons essayé de signaler les circonstances tout exceptionnelles, et peu probables dans une guerre avec la France, qui sont venues en aide à l'habileté des généraux et aux qualités militaires des troupes du roi Guillaume dans cette mémorable campagne : il nous reste à montrer comment, hors des champs de bataille, la Prusse n'a

pas été moins heureusement servie par les événements, comment dans l'ordre politique d'autres circonstances non moins exceptionnelles l'ont rendue si aisément et si complétement victorieuse.

Nous ne ferons que répéter ce que tout le monde sait en disant qu'avant comme après la guerre toute l'action diplomatique de l'Europe, tous les grands incidents de la politique internationale, ont tourné au profit de la Prusse et ont été exploités par elle, sinon toujours avec une parfaite loyauté, au moins avec une habileté extrême. Nous rappellerons de même un fait assez généralement connu en ajoutant que la Prusse se préparait de longue main à cette guerre devenue si heureuse pour elle, et personne ne niera que l'admirable prévoyance, la science profonde d'organisation avec laquelle elle a conduit ses préparatifs, ne méritent une étude sérieuse.

Depuis cinquante ans, les Prussiens n'avaient tiré l'épée que pour aller étouffer les insurrections de Bade et de Dresde; mais cette longue paix, qui devenait chaque jour plus pesante pour leur aristocratie militaire, humiliée de se voir

seule sans services de guerre au milieu des grandes armées de l'Europe, avait été mise à profit par le gouvernement avec une silencieuse persévérance, pour être prêt à la première occurrence de guerre qui se présenterait. Les préparatifs avaient été particulièrement poussés avec activité depuis 1850. On se souvient qu'à cette époque la Prusse ne s'était pas trouvée en mesure de répondre à une provocation de l'Autriche, et avait dû faire des concessions dont l'amour-propre national avait souffert. Il y allait de l'honneur d'un peuple et d'un gouvernement militaires de ne pas se retrouver dans cette situation, et de là l'impulsion chaque jour plus vive donnée au grand travail de réorganiser et de fortifier l'armée. Les lois qui la constituaient avaient suffi pour donner d'admirables résultats en 1813, quand le pays était plein de vieux soldats brûlant du désir de rentrer sous le drapeau pour venger leurs affronts ; mais ces mêmes lois, après plus de trente ans de paix, étaient impuissantes à procurer une forte armée avec la rapidité nécessaire de nos jours, où celui qui est le premier prêt à entrer en campagne s'assure par là tant d'avantages.

Sans accroître la durée du service en temps de paix, qui est de trois ans, on accrut le temps que les jeunes gens durent passer dans la réserve, et l'on augmenta les cadres. En fait, on ajouta à la force numérique de l'armée régulière au détriment de cette fameuse landwehr qui dut son renom à l'élan patriotique de 1813, mais sur l'utilité de laquelle on s'était depuis lors fort refroidi, les chances de l'enthousiasme ne suffisant pas à compenser celles de l'indiscipline.

Ces changements eurent une prompte efficacité. Ils donnèrent à l'armée prussienne une grande rapidité de rassemblement et une cohésion qui lui manquait, lorsqu'au moment d'entrer en campagne il y avait un travail de fusion à opérer entre la landwehr et l'armée active. Il n'y avait plus qu'une espèce de soldats. Pas de mouvements dans les cadres; ils n'avaient qu'à se remplir, et, sous l'empire de la plus sévère des disciplines, le lien indissoluble entre l'officier et les nouveaux venus était promptement rétabli. On peut ranger cette réorganisation parmi les causes si nombreuses des succès de la Prusse.

Mais l'opinion du pays et la chambre des dépu-

tés, qui la représente, étaient contraires à ce changement, qui imposait des charges pécuniaires assez lourdes, et la chambre élective refusait obstinément sa sanction aux plans du roi Guillaume. Le roi et ses ministres passèrent outre; la résistance parlementaire en devint plus vive, et le moment arriva où le conflit, qui s'aggravait chaque jour, menaçait d'aboutir à une crise révolutionnaire, s'il n'était démontré avec éclat que l'accroissement des dépenses militaires avait pour résultat définitif un accroissement de puissance et de gloire pour la nation prussienne et la patrie allemande. La question des duchés s'offrit à propos pour fournir cette démonstration. On a peine à comprendre comment l'Autriche, encore puissante dans le corps germanique, ne s'opposa point par tous les moyens possibles à la guerre contre le Danemark; encore moins s'explique-t-on le manque de clairvoyance avec lequel elle s'engagea elle-même dans cette guerre, comme si son intérêt eût été le même que celui de la Prusse à agrandir sur la Baltique la patrie allemande, comme si c'eût été à elle de combattre pour ce principe des nationalités qui

était la négation de sa propre existence. Elle en fut vite punie ; c'était contre elle que depuis quinze ans s'amassait à Berlin un orage qui n'attendait que le moment d'éclater; elle le fit crever sur sa tête. La guerre du Danemark avait servi au gouvernement prussien à essayer ses moyens, ses forces, ses hommes. On avait fait l'expérience du fusil à aiguille. On avait essayé la nouvelle organisation militaire. Ainsi que la nouvelle arme, elle avait répondu à ce qu'on en attendait. Le prince Frédéric-Charles et nombre d'officiers dont on avait pris note, avaient fait preuve de vrais talents militaires. Enfin, ce qui n'était pas de moindre importance, on avait étudié le tempérament de l'Europe et comme tâté le pouls à sa diplomatie. Personne n'avait bougé pendant que l'on assassinait et dépouillait le Danemark. L'Angleterre et la France s'étaient livrées à quelques colloques chevaleresques en faveur de ce petit État si digne de respect dans sa faiblesse. Elles avaient même témoigné quelques velléités d'intervention; mais, au moment d'en venir à l'action, chacune avait voulu céder le pas à l'autre, et toutes deux avaient fini par se croiser les bras. Malheureux

Danemark, vieil et fidèle allié de la France! Il n'avait, pour nous attirer, aucun avantage immédiat à nous offrir, et il ne représentait pas une de ces idées pour lesquelles il est convenu que nous devons faire aujourd'hui la guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette indifférence européenne encouragea puissamment M. de Bismarck à oser et à jouer une partie bien autrement sérieuse que la conquête du port de Kiel. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les dépouilles du Danemark devinrent un sujet de querelle entre la Prusse et l'Autriche. La première les voulait garder, l'autre les lui eût volontiers abandonnées, si elle n'avait pas cru, en agissant ainsi, signer sa déchéance en Allemagne. Les Prussiens n'entendant rien rabattre de leurs prétentions ambitieuses, et les Autrichiens s'obstinant à y résister par point d'honneur, on marchait à une guerre inévitable.

Quelle était à ce moment la situation diplomatique de la Prusse? Dissimulant habilement ses projets de conquête, elle ne combattait, affirmait-elle, que dans l'intérêt de la patrie allemande. Or, l'idée d'une grande Allemagne ne pouvait déplaire ni à l'Angleterre ni à la Russie. La pre-

mière ne trouvait là rien qui menaçât sa prépondérance maritime, et s'accommodait volontiers de voir se former en Europe une puissance militaire rivale de la nôtre. Même motif pour la Russie, liée d'ailleurs à la Prusse par de vieux souvenirs, des services rendus et des relations de famille. Il va sans dire que, combattant à la fois contre l'Autriche et en faveur des unités nationales, la Prusse était sûre d'avoir l'Italie avec elle.

Restait la France. Il ne saurait entrer dans nos prétentions de pénétrer le secret de ce qui a pu se passer entre l'empereur et M. de Bismarck; mais il est impossible de ne pas être frappé d'une certaine ressemblance entre l'entrevue de Plombières et celle de Biarritz. Tout le monde a présents à l'esprit les promesses de Plombières et les résultats qu'elles ont produits. M. de Bismarck fit-il à Biarritz des promesses analogues à celles de M. de Cavour? La France fut-elle engagée par son gouvernement? Sur ce point, nous sommes réduits aux conjectures. On a prétendu trouver le mot de l'énigme dans une parole qui aurait été dite de très-haut à un diplomate italien inquiet

du trop long silence gardé alors dans nos régions officielles, et pressé de savoir si c'était à l'alliance de l'Autriche ou à celle de la Prusse que son pays avait le plus de chances de devoir la Vénétie. « Mais, si la France, lui aurait-on répondu, se prononce pour l'une ou pour l'autre, il n'y aura point de guerre. » Évidemment, M. de Bismarck ne demandait à la France que de ne pas se prononcer. En emporta-t-il l'assurance? Nul ne le sait. Ce que personne n'ignore, c'est qu'un des premiers soins du gouvernement prussien, quand les hostilités devinrent inévitables, fut de dégarnir les provinces rhénanes et d'envoyer aux armées actives les troupes qui les gardent ordinairement. Le cabinet de Berlin ne redoutait donc rien du côté de la France, et celui de Florence partagea bientôt cette conviction.

Il résulte de tout ceci que c'était du consentement de tous les gouvernements de l'Europe que la Prusse et l'Italie allaient se jeter sur l'Autriche. L'Autriche avait bien pour elle les petits États allemands, qui voyaient clair dans les projets de M. de Bismarck; mais, au moment de la déclaration de guerre, l'Allemagne du Sud était, à ce que

nous apprend l'état-major prussien, *un ennemi à naître. On savait à quel point de ce côté on s'était peu préparé à la guerre.*

L'événement prouva bien vite si les informations du gouvernement prussien étaient sûres. Malgré la bravoure des Hanovriens à Langensalza et des Bavarois à Kissingen et ailleurs, quelques corps détachés sous la très-habile direction du général de Falkenstein suffirent pour désorganiser de ce côté toute résistance. L'assistance de l'Italie, sans être d'un beaucoup plus grand poids dans la balance des événements que celle des troupes de la confédération, eut pourtant pour effet de retenir 80,000 Autrichiens au delà des Alpes, et ce fut encore là pour la Prusse un avantage incontestable.

Comme si, à la veille d'une si grande lutte, ce n'eût pas été assez des désavantages que nous venons de signaler, l'Autriche allait y joindre, on pourrait le dire à plaisir, celui d'abandonner aux Prussiens la supériorité que l'initiative donne aujourd'hui à la guerre. Elle allait les laisser apporter sur son territoire l'invasion et les ravages qui l'accompagnent au jour et à l'heure où ils

seraient entièrement préparés. Elle allait créer en outre à ses généraux des difficultés immenses en les obligeant à deviner les projets de l'ennemi et à subordonner leurs mouvements à ses combinaisons. La concentration des armées de 200 à 300,000 hommes, avec lesquelles on se dispute aujourd'hui les batailles, n'est pas chose qui puisse s'improviser : les ordres à expédier, les approvisionnements à réunir, l'encombrement des diverses voies de communication, ne permettent pas d'accélérer les mouvements de masses d'hommes si prodigieuses au gré des exigences d'une situation difficile ou des impatiences du chef. Il faut du temps, et un temps souvent assez long pour que de telles opérations s'accomplissent : de là pour celui qui a su prendre l'initiative un avantage presque toujours très-considérable. Cet avantage, comme nous le disions tout à l'heure, l'Autriche le laissa à la Prusse, et tout porte à croire que cette faute lui fut suggérée par le souvenir de la faute contraire qu'elle avait commise en 1859.

En 1859, l'empereur François-Joseph s'était cru menacé, tout comme il l'était alors, d'une at-

taque que motivaient les convenances seules de l'adversaire. Aux préparatifs qui se faisaient ouvertement contre ses États, il avait répondu par une déclaration de guerre, et son armée avait franchi le Tessin; mais cette résolution hardie, qui aurait pu avoir de grands résultats, accomplie avec mollesse et hésitation, était devenue, pour n'avoir pas réussi, une grave faute politique, et avait fait de toutes parts rejeter sur l'Autriche les torts de l'agression qui se méditait depuis si longtemps contre elle. Dans une situation qui, pour avoir quelque ressemblance, était loin d'être la même, le gouvernemant autrichien crut sage d'éviter devant l'opinion européenne la responsabilité de l'offensive, et il se flatta, en forçant l'ennemi aux premiers actes de violence, d'exciter les sympathies publiques en sa faveur. Grande erreur! Au point où en étaient les choses le succès obtenu par la force pouvait seul mettre de son côté la justice. Pour son malheur, l'Autriche avait trop peu de foi en ce succès; la nécessité de se battre lui répugnait tellement, que, jusqu'à la dernière heure, elle ne voulut rien faire qui dût fournir à la Prusse et à ses adhérents le pré-

texte de dire que c'était elle qui avait porté les premiers coups. Non-seulement elle ne prit pas l'initiative de l'entrée en campagne, mais, pendant cette longue période d'incertitude apparente qui précéda les hostilités, elle ne fit à ses frontières aucune accumulation de troupes, qui eût été aussitôt signalée par la Prusse comme une menace et une provocation. Le cabinet de Vienne, jusqu'au premier coup de canon tiré, sembla beaucoup plus soucieux de se mettre en règle vis-à-vis de la diplomatie étrangère, occupée avec plus ou moins de sincérité à prévenir la guerre, que de se préparer à la lutte contre la Prusse, et n'expédia aucun ordre pour presser la concentration des troupes.

La Prusse, pendant ce temps, était en droit de dire qu'elle aussi tenait ses troupes éloignées des frontières; mais quelle différence dans la situation des deux pays! et comme le cabinet de Berlin savait bien tout ce qu'il y avait pour lui d'avantages dans cette immobilité respective des deux armées! Tout était si bien disposé de son côté pour la rapide concentration de la masse dispersée de ses forces, tout l'était si peu de l'autre,

qu'on serait tenté de se demander si les tentatives de conciliation *in extremis* faites par la diplomatie n'eurent pas pour résultat unique, quoique sans doute involontaire, de permettre à l'armée prussienne de gagner sur l'ennemi une avance considérable.

On a beaucoup admiré au commencement de ce siècle la merveilleuse promptitude avec laquelle Napoléon, faisant voyager en poste les troupes du camp de Boulogne, assura ses succès d'Ulm et d'Austerlitz. Avec les porportions colossales qu'ont prises les armements de nos jours, avec les inévitables indiscrétions de la télégraphie actuelle, il ne saurait y avoir assez de puissance et de rapidité, ni assez de secret dans ce mode de transport. Lorsqu'on n'a pas à sa disposition la mer et des flottes à vapeur, c'est avec les chemins de fer que s'opèrent les grandes concentrations de troupes, que l'on approvisionne et alimente ces grandes armées, qu'on leur donne les moyens de se porter en avant et d'agir.

Tandis que la Prusse avait quatre voies ferrées indépendantes les unes des autres, et convergeant des diverses parties de son territoire vers la fron-

tière ennemie, l'Autriche ne disposait que de la ligne de Vienne sur Luxembourg, et, de là, par un double embranchement à une seule voie, sur Prague et Olmutz. Lorsque vint le moment de l'action, ce chemin de fer fut complétement insuffisant à sa tâche, insuffisant surtout à rivaliser avec les quatre lignes de la Prusse. Là encore a été pour celle-ci un avantage immense, et il faut dire, à l'honneur de l'état-major prussien, que, profitant des grands enseignements de la récente guerre des États-Unis, où les chemins de fer ont joué un rôle si considérable, il avait su ajouter à la puissance de ce moyen de succès par une organisation aussi soigneuse qu'habile, et digne de la plus grande attention. Tout l'ensemble du réseau avait été divisé en zones placées chacune sous la direction d'un comité composé d'un officier d'état-major, d'un des administrateurs civils de la ligne et d'un ingénieur. Le mode de réunion du matériel de transport sur les divers points d'embarquement avait été étudié et réglé ainsi que le temps nécessaire à l'opération. A chaque zone, on avait assigné sa tâche dans le grand mouvement qui se préparait, et

désigné les troupes qu'elle devait transporter. Enfin le nombre des trains à employer et leur parcours avaient été aussi réglés d'avance, de telle sorte qu'on savait exactement à Berlin en combien de jours et d'heures, après l'ordre de concentration expédié, l'armée se trouverait rassemblée à la frontière. Nous ne saurions trop insister sur le rôle que les chemins de fer ont joué dans cette campagne, sur la supériorité qu'ils ont donnée à la Prusse, et sur celle qu'ils promettent à toute puissance militaire qui saura les employer comme elle. Non-seulement la Prusse gagna d'être prête alors la première, non-seulement elle ne fut pas condamnée à voir ses villes et ses campagnes livrées aux dévastations de la guerre, elle réduisit au contraire l'ennemi à l'inconnu de la défensive; ce furent outre cela les chemins de fer qui approvisionnèrent et alimentèrent son armée, évacuèrent les blessés et les malades, et permirent à toutes les opérations de la guerre d'être poussées avec une sûreté et une rapidité sans exemple.

Rien de pareil, nous avons dit pourquoi, ne fut possible aux Autrichiens, mais ce qu'on a peine à

comprendre, c'est comment, voyant le parti que l'ennemi avait tiré de ses voies ferrées, ils ne songèrent pas à lui ôter le bénéfice des leurs lorsqu'il eut envahi leur territoire, comment ils ne les mirent pas hors de service en se retirant, et n'usèrent point de leur nombreuse cavalerie pour les maintenir dans cet état de destruction momentanée par des pointes rapides faites sur les derrières des colonnes prussiennes.

Nous pourrions nous dispenser d'ajouter que le rôle des chemins de fer, si considérable dans la guerre de Bohême, n'a pas été moindre dans la campagne du général de Falkenstein contre les Hanovriens et les contingents de l'Allemagne du Sud. L'issue de cette campagne a tenu presque uniquement à des saisies ou des interruptions de chemins de fer, à un train qui a été trouvé là et dont on s'est servi comme de cavalerie pour aller occuper un poste important. Il y a dans cet emploi stratégique des voies ferrées une grande leçon donnée à toutes les puissances militaires : toutes auront à étudier, comme l'a fait l'état-major prussien, les nombreux avantages qui peuvent être retirés de ce nouvel auxiliaire. Déjà

l'expérience de cet état-major, si intelligent et si studieux, lui a permis de formuler une loi qui ouvre un vaste champ aux réflexions et aux combinaisons des hommes de guerre. C'est que la distance influe trés-peu sur le temps nécessaire au transport d'un grand corps de troupes, la réunion et l'organisation du matériel de transport jouant le principal rôle dans cette opération. Jusqu'au dernier moment d'une entrée en campagne, les troupes destinées à agir peuvent donc être gardées sur des points très-éloignés du théâtre de la guerre pour apparaître tout à coup là où leur concentration offensive aura été le moins prévue. L'étude que les officiers prussiens avaient faite de leurs chemins de fer était si approfondie, le tracé de leur réseau était si excellent, que vingt et un jours après l'ordre donné, 197,000 hommes, 55,000 chevaux et 5,200 voitures étaient amenés sur les rails, de tous les points de la monarchie, à la frontière austro-saxonne. Le vingt-deuxième jour, l'armée prussienne était en état d'entrer en campagne, et, si elle dut attendre dix journées encore, au grand déplaisir de ses chefs, cela tint uniquement à des considérations politiques.

Transportons-nous dans l'autre armée. Nous y voyons les Autrichiens, malgré ce retard, qui leur était si favorable, ne pouvant rien faire de plus, avec leur unique chemin de fer, que de se concentrer aux environs de Pardubitz. Surpris par la rapidité des mouvements de l'ennemi, ils ne purent ni occuper la Saxe, ni envahir la Silésie, ni défendre les défilés de la Bohême. Nous avons dit comment, hésitant entre les deux armées prussiennes, ils laissèrent échapper à Skalitz l'occasion de vaincre, pour accepter à Sadowa une bataille qui était perdue d'avance.

En terminant ces considérations sur une campagne qui restera l'un des plus grands événements de notre siècle, nous n'avons pas besoin de dire que rien n'a été plus éloigné de notre pensée que d'amoindrir les mérites de la brave armée autrichienne, si héroïque dans son malheur. Tout ce que nous avons dit prouve que, dans cette guerre si désastreuse pour elle, elle a succombé sous les vices de son administration et les fautes de ses chefs autant que sous les coups de l'ennemi. Encore moins avons-nous songé à diminuer la

gloire si légitimement acquise à l'armée prussienne, en recherchant, comme nous l'avons fait, les causes accessoires d'un succès auquel rien n'a manqué, pas même le contraste de la mauvaise fortune de ses alliés. Si la combinaison qui a fait envahir la Bohême par deux armées que séparaient au début de si grands espaces est sujette à critique, et n'eût pas été tentée impunément devant des capitaines comme Napoléon ou même comme l'archiduc Charles, elle n'en a pas moins été justifiée par le plus éclatant succès. Et n'est-ce pas d'ailleurs une des plus grandes qualités d'un chef de guerre que de savoir mesurer ce que son adversaire lui permet d'oser? Quant aux braves troupes qui ont combattu à Soor, à Skalitz, à Gitschin, pris part aux luttes terribles des bois de Sadowa et de Benatek, enlevé et ensuite défendu Chlum, ce serait leur faire injure que de mettre leur valeur un instant en discussion. Le plan de campagne, quels qu'en fussent les risques, a trouvé d'habiles et énergiques instruments pour l'exécuter. Comme nous demandions un jour à un officier prussien à qui, parmi les généraux, on devait attribuer le principal mérite de cette exé-

cution : « Mon Dieu, nous répondit-il, à aucun en particulier. La machine militaire, bien montée, a marché toute seule, et, s'il fallait attribuer le mérite à quelqu'un spécialement, ce serait aux officiers subalternes, aux capitaines et aux lieutenants. »

Et mon interlocuteur avait raison. La grande, la principale force de l'armée prussienne a été dans son corps d'officiers. Nul doute qu'il n'y ait à faire une large part d'honneur au gouvernement dans cette organisation préparée par de longues années, dans cette patiente étude de tous les perfectionnements de l'art militaire, dans cet esprit de progrès, libre des entraves du préjugé et de la routine, qui a fait adopter le fusil à aiguille, emprunter aux Américains l'application des chemins de fer et de la télégraphie électrique aux opérations de la guerre, prendre enfin, à l'exemple des anciens Romains, ce qu'on trouvait partout de bien et de bon; mais, tout cela, le gouvernement ne l'a fait qu'au moyen d'un corps d'officiers instruits, laborieux, appliqués sans relâche à un travail jugé souvent excessif, mais ayant la conscience que la supériorité de

leur éducation ne leur permettait pas la médiocrité. Ces officiers, les faits l'ont aussi attesté, ont été admirablement secondés par leurs soldats. Sous le drapeau, en effet, toutes les classes de la société se trouvaient représentées, et l'intelligence venait au secours de la discipline. La qualité était une garantie de succès plus sûre que la quantité. Et, qu'on le remarque bien, cette excellente armée, qui s'est montrée si puissante sur le champ de bataille quarante jours seulement après sa mise sur le pied de guerre, ne comptait dans ses rangs que des soldats de trois ans de service et au-dessous. Sur un seul point, elle s'est trouvée notoirement inférieure. Son artillerie n'a pas répondu à ce qu'on attendait d'elle. Ses canons d'acier à chargement compliqué par la culasse n'ont pu soutenir la comparaison avec l'artillerie autrichienne, dont les canons et les projectiles sont identiques aux nôtres, mais ce désavantage isolé, quelque grave qu'il fût, ne suffisait pas à faire perdre aux Prussiens la supériorité que leur assuraient la puissance de leur organisation et la faveur des circonstances. Quant aux Autrichiens, ce n'était pas assez de l'excel-

lence de leur artillerie pour compenser tout ce qui leur manquait, mal armés, mal préparés, portant en eux tous les vices d'un grand corps mal organisé, et conduits fatalement à faire une de ces campagnes mal engagées où les efforts les plus héroïques ne parviennent pas à ramener la fortune.

Plaçons-nous maintenant au point de vue français pour envisager ces événements : détournons un moment nos regards de l'enjeu prodigieux de cette guerre et de l'énormité du gain qui nous a éblouis, accoutumés qne nous étions à des résultats plus modestes, même dans les guerres les plus heureuses. La question à nous poser est celle-ci : de ce que les Prussiens, dans la campagne de Sadowa, ont si promptement et si facilement mis l'Autriche à merci, y a-t-il raison de conclure que toujours et partout ils trouveront la fortune aussi favorable? Ou nous nous trompons, ou nous avons fait voir que ce succès si merveilleux a été dû à un ensemble de circonstances exceptionnelles dont la plupart n'ont guère de chances de se reproduire. Que si nous venons ensuite à mesurer

les agrandissements de la Prusse, à calculer avec exactitude l'augmentation de ses forces militaires, on trouvera, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'elle n'est pas encore arrivée à égaler ni la population ni les ressources de tout genre de la France. Le temps n'est point venu, s'il doit venir jamais, pour la Prusse, de disposer des immenses moyens d'action que nous donne notre marine, et sur terre même il ne nous semble pas que le soldat français de nos jours ait témoigné qu'il a dégénéré de ses devanciers.

Cette grande Allemagne d'ailleurs n'est pour nous une cause de préoccupation que tant qu'elle laisse toutes ses forces militaires aux mains de quelques hommes audacieux. Mais qui l'a poussée à cette agglomération? Qui a fait naître au delà du Rhin la pensée de l'unité? Croit-on que les habitants des petits États germaniques eussent été si faciles à annexer, qu'ils eussent aussi volontiers échangé leur modeste mais très-heureuse existence, contre les lourdes charges imposées par l'hégémonie prussienne, s'ils n'avaient été dominés par un sentiment profond d'insécurité, un besoin irrésistible de protection? Depuis le

traité de Vienne, ces paisibles populations avaient adopté les maximes pacifiques du roi d'Yvetot et vivaient fort bien sans gloire. D'où leur est venu tout à coup cet empressement à endosser l'uniforme prussien et à subir toutes les exigences de la bureaucratie de Berlin? Le seul remède aux inquiétudes que nous avons inspirées aux Allemands, et qu'ils nous inspirent à leur tour, consiste-t-il seulement dans de nouveaux et plus redoutables armements? Où serait la limite de ce cercle vicieux? Si, pour répondre à ce que nous croyons exigé par la situation, nous faisons des préparatifs plus apparents que réels, plus menaçants qu'efficaces, ne commettons-nous pas une double erreur?

Nous n'entendons pas dire par là que les circonstances actuelles ne commandent rien de nouveau à la France; puisque malheureusement, après quarante ans de paix, la guerre semble être redevenue une des tristes nécessités de notre époque, notre nation ne doit pas être la dernière à s'y préparer, et ses efforts doivent tendre à ce que la durée du fléau, quand il reparaîtra, soit abrégée par tous les moyens d'une action rapide et déci-

sive. Ayons pour cela une armée aussi bien organisée, aussi forte par son armement, aussi prompte et aussi facile à manœuvrer qu'elle pourra l'être. Quelque excellente que soit notre organisation militaire, elle a ses progrès à faire. Le temps marche d'un tel pas aujourd'hui, qu'il ne permet à aucune chose de demeurer stationnaire. Convertir nos fusils, mettre nos places fortes à l'abri des coups de la nouvelle artillerie, renforcer notre flottille de manière à joindre le commandement des fleuves à tout ce que nos forces navales nous donnent déjà de puissance dans une guerre continentale, tout cela est sage, opportun, nécessaire. Nous ne manquerons pas certainement d'y ajouter l'organisation du service de guerre sur nos chemins de fer, dont l'admirable réseau, à la fois perpendiculaire et parallèle à nos frontières, est si bien conçu pour les opérations militaires. Sans doute aussi l'attention se portera sur tout ce qui peut rendre notre cavalerie plus efficace et prouver, contre une opinion fort mal à propos répandue, que le rôle de cette arme n'est pas fini dans les grandes guerres; on verra si, indépendamment des services qu'elle a toujours rendus et

qu'elle rendra encore, un nouveau champ d'action ne s'ouvre pas pour elle dans ces expéditions destinées à détruire les chemins de fer et à jeter un trouble fatal dans les communications de l'ennemi; on étudiera ce nouvel emploi des escadrons, qui, plus d'une fois dans la dernière guerre d'Amérique, a fait du cavalier un fantassin, un sapeur, un ingénieur. Toutes ces améliorations, et d'autres que nous ne saurions mentionner ici, nous les appelons de nos vœux, nous les espérons comme un gage de plus de la supériorité des armes françaises.

Tel n'est pas, selon nous, le caractère de la nouvelle loi militaire, dont nous avons signalé déjà le double tort, celui de ressembler trop à un cri d'alarme et d'être, avec ses deux catégories de soldats, plus menaçante qu'efficace, — celui en outre de dépasser la limite, atteinte par la loi de 1832, des sacrifices qu'un pays doit demander en temps de paix à sa population. Exiger davantage, écraser outre mesure notre race, qui donne déjà, hélas! quelques symptômes d'épuisement, c'est vouloir (qu'on nous passe la familiarité de l'expression) tuer la poule aux œufs d'or; c'est don-

ner raison à la triste théorie qui veut que les peuples, au lieu de tirer de leur sein des armées pour leur défense, ne soient que des machines destinées à fabriquer des milliers de soldats avec lesquels on joue, comme avec des pions, sur le vaste échiquier de la folie humaine.

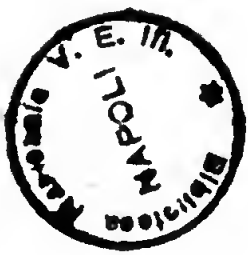
Nous le disons avec conviction, ce système de recrutement à outrance ne saurait durer; le temps, et un temps qui ne sera pas très-long, en fera nécessairement justice : ni la population en effet, ni la fortune publique ne suffiront à le soutenir.

Pour être justes, nous excepterons de notre blâme certaines dispositions de la nouvelle loi. Elle a abrogé celle de 1855 et supprimé l'exonération, cette cause si fatale d'épuisement. Elle a en outre rétabli, quoiqu'en dénaturant l'institution, la garde nationale mobile. Nous aimons ce mot, qui représente si bien l'élan national dont chacun serait saisi le jour où un danger réel menacerait la patrie. Nous aimons en particulier l'article qui abolit le remplacement dans les rangs de cette milice. Lorsque toutes les classes de la société sauront qu'un signal de guerre enverra tous leurs

enfants s'exposer aux chances du champ de bataille et de l'hôpital, peut-être feront-elles quelques efforts pour obtenir que, dans la décision des grandes questions de guerre, leur opinion recommence à être comptée pour quelque chose. Ce jour-là, la France aura reconquis la liberté, et on pourra dire sincèrement et de manière à être cru : L'empire, c'est la paix!

FIN

044455



TABLE

QUATRE MOIS A L'ARMÉE DU POTOMAC . . 1

LA MARINE EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS EN 1865. 179

ENCORE UN MOT SUR SADOWA 283

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google